PARIS

AU

XVIIIe SIÈCLE



SES FOLIES

PLAN
DE LA
VILLE DE PARIS

Dressé géométriquement d'après celui de la Grive,
avec ses Changements et Augmentations.

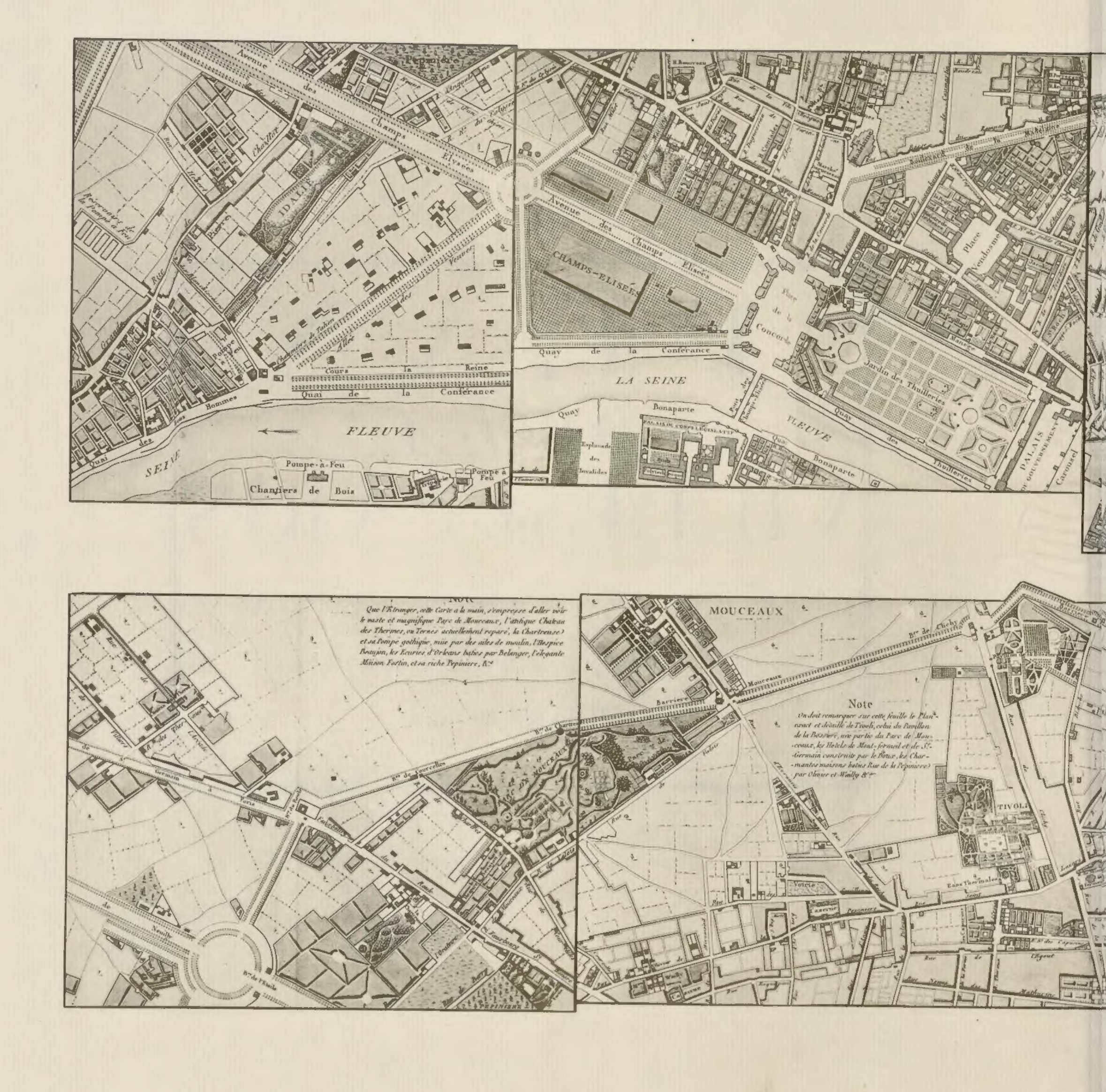
Par **MAIRE** Ing.r Géog.e

AN XII.

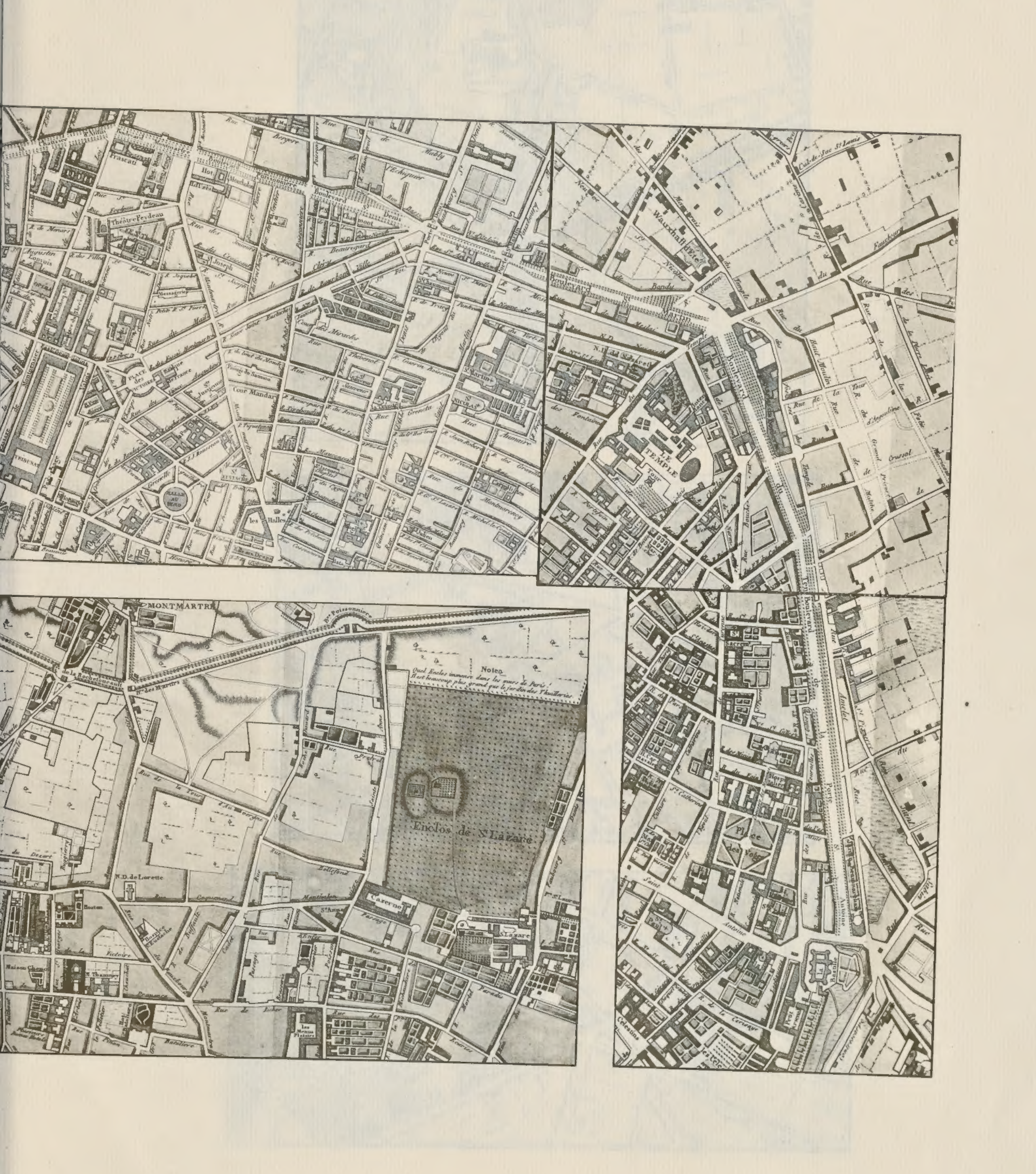
N.B. *Quoique ce Plan soit destiné à être au lavis, les amateurs d'un trait pur pourront se le procurer, sans être lavé.*

Déposé à la Bibliothèque N.le

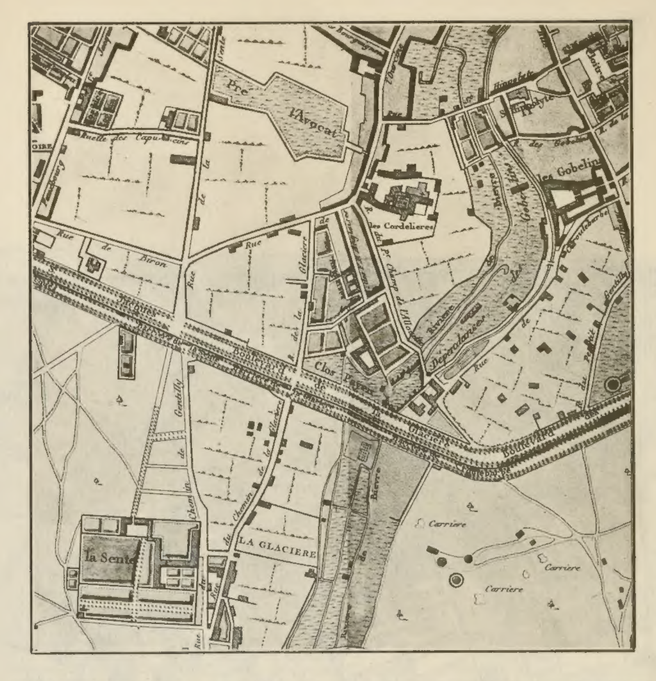
Se trouve à Paris chez l'Auteur, au Cabinet Topographique Rue Charlot N.° 34 au Marais.

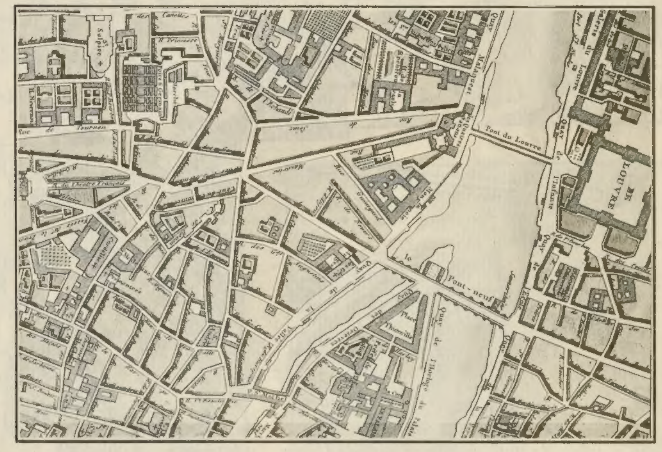


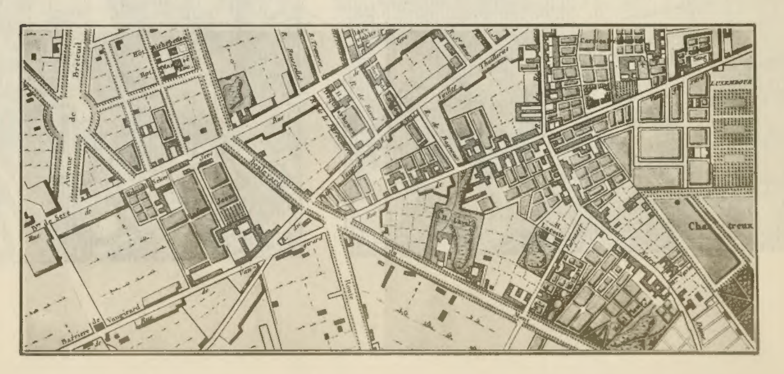
Avenue des Champs Elysées
IDALIE
Pompe à Feu
Cours la Reine
Quai de la Conférance
FLEUVE
SEINE
Quai des Bons Hommes
Pompe-à-Feu
Chantiers de Bois
CHAMPS-ELISÉES
Quay de la Conférance
LA SEINE
Quay Bonaparte
Place de la Concorde
Jardin des Thuilleries
Quai des Thuilleries
Place Vendôme
Esplanade des Invalides
PALAIS DU GOUVERNEMENT
Carousel
Que l'Etranger, cette Carte a la main, s'empresse d'aller voir le vaste et magnifique Parc de Mouceaux, l'antique Chateau des Thermes, ou Ternes actuellement reparé, la Chartreuse et sa Pompe gothique, mise par des ailes de moulin, l'Hospice Beaujon, les Ecuries d'Orleans baties par Belanger, l'elegante Maison Fortin, et sa riche Pepiniere, &c.
Bre de Chartres
Bre de Courcelles
Bre de l'Etoile
MOUCEAUX
Bre de Clichy
Note
On doit remarquer sur cette feuille le Plan exact et détaillé de Tivoli, celui du Pavillon de la Boissiere, une partie du Parc de Mouceaux, les Hotels de Mont-fermeil et de St-Germain construits par le Boux, les Charmantes maisons baties Rue de la Pepiniere par Olivier et Wailly &c.
TIVOLI
PEPINIERE



MONTMARTRE
Enclos de St Lazare
Caserne
N.D. de Lorette
Théâtre Feydeau
Cour Mandar
les Halles
LE TEMPLE
Wauxhall
Place des Vosges


Pre
l'Avocat
Ruelle des Capucins
Rue de Biron
Rue de la Glaciere
les Cordelieres
S.t Hypolyte
R. des Gobelins
les Gobelins
Riviere de Bievre
Clos Payen
Boulevard
Chemin de Gentilly
LA GLACIERE
la Sente
Carriere
Carriere
Carriere


S.t Sulpice
R. Princesse
Rue de Tournon
R. du Theatre François
Pont du Louvre
LOUVRE
Pont-neuf
Quay de l'Horloge du Palais
Place Thionville


Breteuil
Avenue de Breteuil
B.rd de Seve
Rue de Vaugirard
Barriere de Vaugirard
Boulevard
Rue
LUXEMBOURG
Chartreux

PARIS

AU

XVIIIe SIÈCLE

SES FOLIES

Il a été tiré de cet ouvrage 550 exemplaires
sur papier vergé d'Arches

Exemplaire spécialement tiré
pour M.

N° 139

PARIS

AU

XVIIIE SIÈCLE

SES FOLIES

PAR

MARCEL FOUQUIER

PARIS

ÉMILE-PAUL, Éditeur

100, Faubourg Saint-Honoré



AVANT-PROPOS

PARMI tout ce qui a été écrit et décrit sur ce brillant XVIIIe siècle, peu de sujets ont été moins traités que celui des Folies de Paris ; soit par crainte d'y trouver trop de frivolité, soit que les documents de cette époque aient été assez rares. L'écueil serait plutôt de ce côté. En effet, les mémoires n'offrent pas grandes ressources ; il faut chercher dans des ouvrages de vie intime, et l'on risque fort de puiser à des sources fantaisistes. L'esprit de tendance des auteurs et leurs prédilections demandent quelque contrôle ; et ce fut là une des préoccupations de l'auteur. Mais le sujet était si intéressant, que le désir de présenter cette vie élégante et dissipée de la fin du XVIIIe siècle l'a emporté. Ce sera donc le but de cet ouvrage.

Il se présente sous deux côtés différents : le premier, devant s'adapter à l'architecture et à son évolution, comprend les vues, les plans, les motifs de décoration extérieure et intérieure, voire les jardins de ces brillantes Folies. Le second cherchera à donner une idée de l'existence qu'on y menait.

Le mot Folie a souvent été appliqué aux seules petites maisons de plaisir.

Ici, il comporte un sens moins étroit qui répond à son étymologie vraie : c'est-à-dire à une élégante, une riche « fantaisie » de prince, de grand seigneur, de financier, ou même de parvenu. La Folie n'a pas besoin d'être prédestinée à des amusements clandestins. Il se peut qu'elle ait souvent correspondu à ce but ; mais, dans cet ouvrage, on verra nombre de maisons fort belles, dites Folies, qui ne le furent en réalité que par l'excentricité de leur luxe intérieur ou extérieur, et qui n'avaient pas été créées pour des intrigues.

En ce qui concerne la partie architecturale et afin de comprendre les modifications apportées au goût, vers la fin du XVIIIe siècle, il faut reconnaître que, sous Louis XIV, cet art s'était distingué au premier plan.

On avait accordé au dehors une grande importance, afin de contribuer à l'embellissement des villes. Les salles de festin ou de fêtes, les galeries à perte de vue, les grands vestibules, les portiques et les péristyles, les colonnades absorbaient toute l'attention des architectes. C'était la particularité de cette époque de voir et de faire grand. Aussi les petites habitations avaient-elles été négligées ainsi que leur intérieur et leur distribution.

L'école des Ledoux, des Bellanger, des Brongniart, des Cellerier, par contre-coup, devait s'éloigner du faste extérieur si goûté au temps du Grand Roi. Apporter des commodités dans leurs créations en les faisant plus petites, et en combinant des distributions intérieures d'usage agréable et facile, tel

était leur projet. Ce fut donc un art nouveau qui permit d'élever, à la fin du XVIIIe siècle, une multitude d'hôtels et de maisons de plaisance très recherchées alors et qui devinrent des modèles dont notre architecture française tira la plus grande gloire. En effet, on vit presque tous les souverains de l'Europe s'attacher des architectes français ou chercher à les attirer dans leurs États.

Par cette évolution, il faut reconnaître que le terrain était propice. Les architectes cherchaient à sortir des « grandes lignes » du siècle précédent.

Sous le Directoire, le goût pour l'antique s'accentue ; on voulait faire revivre tout ce qui s'y rattachait. Ajoutons à cela les idées que rapportait Bonaparte de ses campagnes d'Italie, où il avait cru trouver un style nouveau dans l'art pompéien, qu'il rêvait de consacrer comme le sien propre. Cette conception ne fut pas sans résultat, car elle engendra, petit à petit, ce que nous appelons communément le style empire.

Certes, l'architecture correspond aux mœurs. Dans les habitations privées, on peut constater les variations d'une société. Et ses mœurs subissant aussi une évolution, les grands seigneurs, les financiers, les femmes à la mode qui ne rêvaient que « Folies » firent bâtir ces jolies maisons où l'architecte donna l'étendue de son goût sobre et simple.

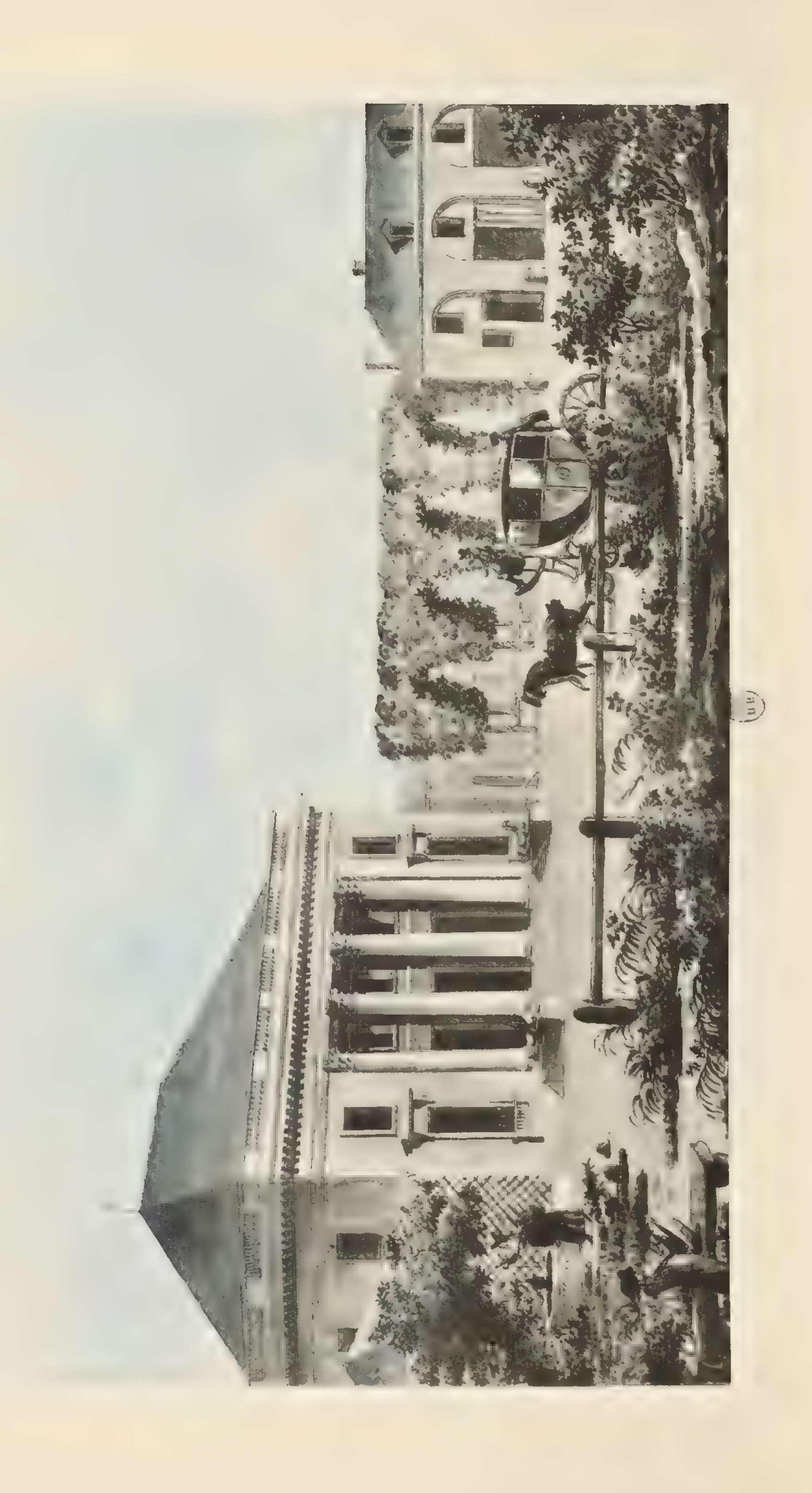
A l'intérieur, le talent des décorateurs faisait merveille. Fragonard, David y mettaient tout leur art. Les lambris étaient recouverts des plus gracieuses peintures. On en pourra juger au cours de cet ouvrage.

Dans ces ravissantes maisons ont passé, tour à tour, les personnages les plus célèbres et les femmes les plus gracieuses de l'époque, laissant un souvenir de gloire ou d'amour — dans ces salons se sont improvisées de brillantes fêtes ; parfois même des scènes politiques, prélude de grands événements ; — dans ces boudoirs sont nées des causeries qui ont enfanté bien des intrigues ; — dans les alcôves ont été composés des madrigaux de galanterie célèbres — et dans certaines de leurs salles de théâtre ont été jouées les premières comédies spirituelles, pleines de fines railleries.

La Folie est le triomphe du financier ou du fermier général, tout à la fois artiste, joyeux viveur et prodigue : — témoin La Bouxière, rue de Clichy, qui, pour ses glaces, dépense près de cent mille livres ; — c'est le règne de l'argent, qui attire tout à lui.

On voit par là les souvenirs que les « Folies » évoquent ; les mœurs s'y retrouvent à côté des richesses artistiques ; le côté anecdotique complète la note ; — on assiste à l'histoire de cette société si distinguée, si corrompue, qui joignait les plaisirs des sens aux voluptés intellectuelles, le libertinage à l'incrédulité ; où l'on riait de tout, mais où l'on mourait pour l'honneur et pour un baiser de femme de cette société qui sut monter sur l'échafaud avec un courage et un dédain de la vie pareils à son amour pour l'existence de plaisir menée dans les « Folies », ces Folies qui reflètent bien une époque et ont ainsi droit à une place dans l'histoire.

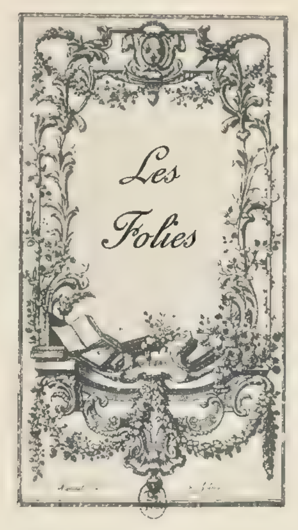
MARCEL FOUQUIER.





FOLIE [illegible]





FOLIE BAGATELLE

Le Roi Louis XV avait, pour distraire la vie tant soit peu monotone de Versailles, innové une série de déplacements de chasse, où disparaissait souvent l'étiquette de Cour.

Pour agrémenter ces séjours de campagne, il avait chargé l'intendant des menus plaisirs de construire, aux alentours de ses forêts préférées, un grand pavillon. Là devaient travailler les meilleurs architectes, artistes et jardiniers de l'époque.

C'est ainsi que furent créées les maisons de Choisy, de Louveciennes, où le Bien-Aimé trouvait, dans les divertissements inventés par la Pompadour et la du Barry, une distraction à son perpétuel ennui. — Ainsi prirent naissance les « Folies ».

A l'exemple du Roi Louis XV les Princes du Sang avaient voulu aussi avoir leurs Folies. — Le comte d'Artois en tête créa Bagatelle. Bagatelle fut d'abord une petite retraite de grand seigneur appartenant au maréchal d'Estrées, puis échut à M[lle] de Charolais, petite-fille du grand Condé, qui avait eu le malheur d'entrer dans le monde au milieu des excès de la régence. D'un esprit caustique, elle fut la première à détourner Louis XV de la fidélité conjugale afin de l'empêcher, disait-elle, de vivre plus longtemps en bourgeois. A Bagatelle, elle recevait brillamment ; la maison en était digne, le roi s'y plaisait.

Après sa mort, Bagatelle, devint par héritage la propriété de Louis XVI, ce dernier en fit don à son frère, le comte d'Artois, qui résolut de l'agrandir, de l'embellir. Manquant d'argent pour les dépenses que son projet nécessiterait, il imagina de parier avec la reine 100.000 livres qu'avant la fin d'un voyage que la Cour devait faire à Fontainebleau, son palais serait terminé et qu'il aurait l'honneur d'y donner une fête à Sa Majesté. Le pari accepté, il rassembla 800 ouvriers et les mit à l'œuvre. L'architecte du prince Bellanger, jaloux de lui faire gagner son pari, arrêtait les voitures de plâtre, pierres et autres matériaux destinés aux bâtiments des particuliers de la capitale. Le château de Bagatelle fut terminé dans le délai fixé et la reine paya le pari. C'est là que fut créé le premier jardin où la nature se représente avec ses beautés simples et pittoresques. Les statues placées dans l'entrée circulaire étaient : le Silence, le Mystère, la Folie, etc. Tout y était recherché, jusqu'aux bornes, aux pierres, d'un fini précieux ou d'une taille, d'une couleur originales. Le rez-de-chaussée ne consistait qu'en un petit vestibule, une salle à manger, un salon, un boudoir et un billard.



Le boudoir était décoré de peintures voluptueuses des maîtres de l'époque ; Greuze, Fragonard, Lagrenée, etc. ; un lit de roses et des glaces qui répètent de tous côtés les perspectives ; la vue est ménagée avec tout l'art possible.



Charles-Philippe de France avait été nommé à sa naissance comte d'Artois. Ce prince, à quatorze ans, manifestait ce penchant décidé pour les femmes, que l'on nomme galanterie. A cette époque, la corruption publique avait tellement augmenté d'intensité que rien n'étonnait.

Il était difficile qu'un prince résistât longtemps aux sollicitations de son temps et à la contagion du mauvais exemple. Le comte d'Artois avait dix-sept ans lorsqu'il se maria à Marie-Thérèse de Savoie. Ses noces furent égayées par une anecdote dont on rit beaucoup. La ville, au lieu de donner des fêtes vaines et coûteuses, imagina de n'en faire que de fort simples, et de consacrer une forte partie de l'argent qu'elle y destinait à marier un certain nombre de jeunes filles ; de ce nombre était Mlle Lise, douée de la plus heureuse simplicité. Lorsqu'elle se présenta pour se faire inscrire, on lui demanda où était son amoureux. Elle répondit qu'elle n'en avait point et qu'elle croyait que la ville fournissait tout. On se mit à rire et la ville, en effet, lui



[illegible]

choisit [illegible] sculpteur Hou[illegible] [illegible]
faire son buste.

Ce qui fit un effet magnifique fut le banquet royal donné à cette occasion. Le machiniste Arnoux, homme plein d'[illegible] Le [illegible] qui coula [illegible] son cours [illegible]





[illegible] Fragonard, [illegible]

[illegible]

ce penchant [illegible] cette époque [illegible] publique [illegible] augmenté [illegible] que rien n'é[illegible]

Il était difficile qu'un prince résistât longtemps aux sollicitations de son temps et à la contagion [illegible] à Marie-Thérèse de Savoie. Ses noces furent égayées par une anecdote dont on rit beaucoup. La ville, au lieu de donner des fêtes vaines et coûteuses, imagina de n'en faire que de fort simples, et de consacrer une forte partie de l'argent qu'elle y destinait à marier un certain nombre de jeunes filles ; de ce nombre [illegible] douée de la plus heureuse simplicité. Lorsqu'elle se présenta [illegible] inscrire, on lui demanda où [illegible] Elle [illegible] avait point et qu'elle croyait que la ville fournissait tout. On se mit à rire et la ville, en effet, lui



Vue de Bagatelle.

choisit un mari. Cette réponse donna à Lise une espèce de célébrité et le sculpteur Houdon voulut faire son buste.

Ce qui fit un effet magnifique fut le banquet royal donné à cette occasion. Le machiniste Arnoux, homme plein d'imagination, inventa un surtout mécanique admirable. Le milieu figurait une rivière qui coula tout le long du repas avec une abondance intarissable ; son cours était orné de petits bateaux





et autres décorations, et les bords représentaient des maisons, des moulins, des prairies, etc. Selon l'étiquette, les seuls membres de la famille régnante avaient le droit d'assister aux banquets royaux. Mme du Barry en était donc exclue ; mais, placée en face du roi, au premier rang des spectateurs, rayonnante de beauté, chargée de diamants dont la valeur excédait cinq millions de







[illegible] des moulins, des prairies, etc. [illegible] le droit d'assister aux banquets [illegible], au premier rang des [illegible] tout la valeur excédait cinq millions [illegible]



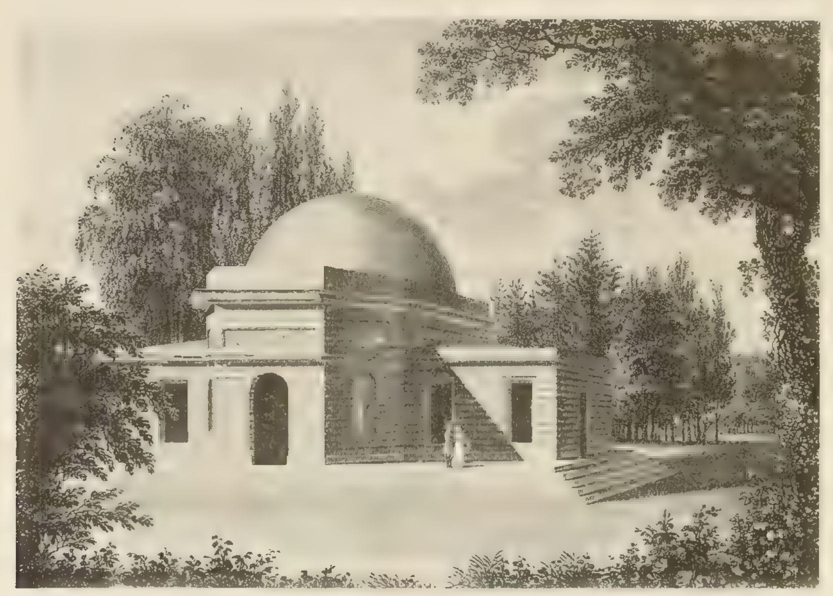


francs, elle ne cessait de regarder Louis XV qui jetait sur elle des regards caressants et lui adressait des sourires. Ceci suffirait à peindre la frivolité de l'époque.

Autant la comtesse d'Artois était froide et sérieuse, aimant le silence et la retraite, autant son mari était vif et turbulent, aimant le bruit et le mouvement. Il était difficile que deux caractères si différents puissent sympathiser longtemps ensemble et que l'époux fût toujours d'une fidélité absolue dans une Cour où elle était regardée comme un ridicule. Le prince se répandit donc au dehors, reprit ses anciennes habitudes un moment interrompues.

Parmi les courtisanes alors à la mode était Mlle Duthé, chanteuse à l'Opéra. Un jour, le bruit se répandit dans les coulisses qu'elle avait à ses ordres un sylphe, qui manifestait son amour pour elle par la plus grande magnificence. On sut que c'était le comte d'Artois qui s'amusait à lui causer ainsi d'aimables surprises.

Elle fut bientôt consacrée maîtresse du Prince, par un mot que prononça une de ses camarades



dans les coulisses de l'Opéra, et qui fut répété dans le monde où il fit fortune; on disait que S.A.R., ayant pris à Versailles une indigestion de gâteau de Savoie, venait à Paris prendre « du thé ». A Bagatelle, S.A.R. se plaisait à donner des fêtes d'un luxe inouï. Aussi le nom « Folie d'Artois » était-il bien appliqué à ce lieu.

Devenu propriété nationale, des entrepreneurs de fêtes champêtres s'en rendirent locataires ; et, sous le Directoire, Mmes de Beauharnais et Tallien y vinrent briller. C'était plus discret qu'au Ranelagh. A la Restauration, le comte d'Artois rentra en possession de son ancienne « Folie », qu'il appela « Babiole ». Devenu roi, il en fit cadeau à son fils, le duc de Berry.

Après l'assassinat de ce prince et la fuite de Charles X, le château abandonné trouva acheteur pour le prix de 313.000 francs en 1835. Ce fut lord Yarmouth, plus tard lord Hertford, un richissime seigneur anglais, qui s'y fixa.

« Bagatelle » — le premier titre avait subsisté — passa par héritage à sir Richard Wallace.



[illegible] Louis XV [illegible] des regards caressants [illegible] adressait [illegible] à peindre la frivolité de l'époque.

[illegible] d'Artois était froide et sérieuse, aimant le silence et la retraite, autant son mari était vif et turbulent, aimant le bruit et le mouvement. Il était difficile que deux caractères si différents puissent sympathiser longtemps ensemble et que l'époux fût toujours d'une fidélité absolue dans une Cour où elle était regardée comme un ridicule. Le prince se répandit donc au dehors, reprit ses anciennes habitudes un moment interrompues.

Parmi les courtisanes alors à la mode était Mlle Duthé, chanteuse à l'Opéra. Un jour, le bruit se répandit dans les coulisses qu'elle avait à ses ordres un sylphe, qui manifestait son amour pour [illegible] la plus [illegible] que c'était le comte d'Artois [illegible] amuser ainsi d'aimables surprises.

Elle [illegible] du Prince, par un mot que prononça une [illegible] des

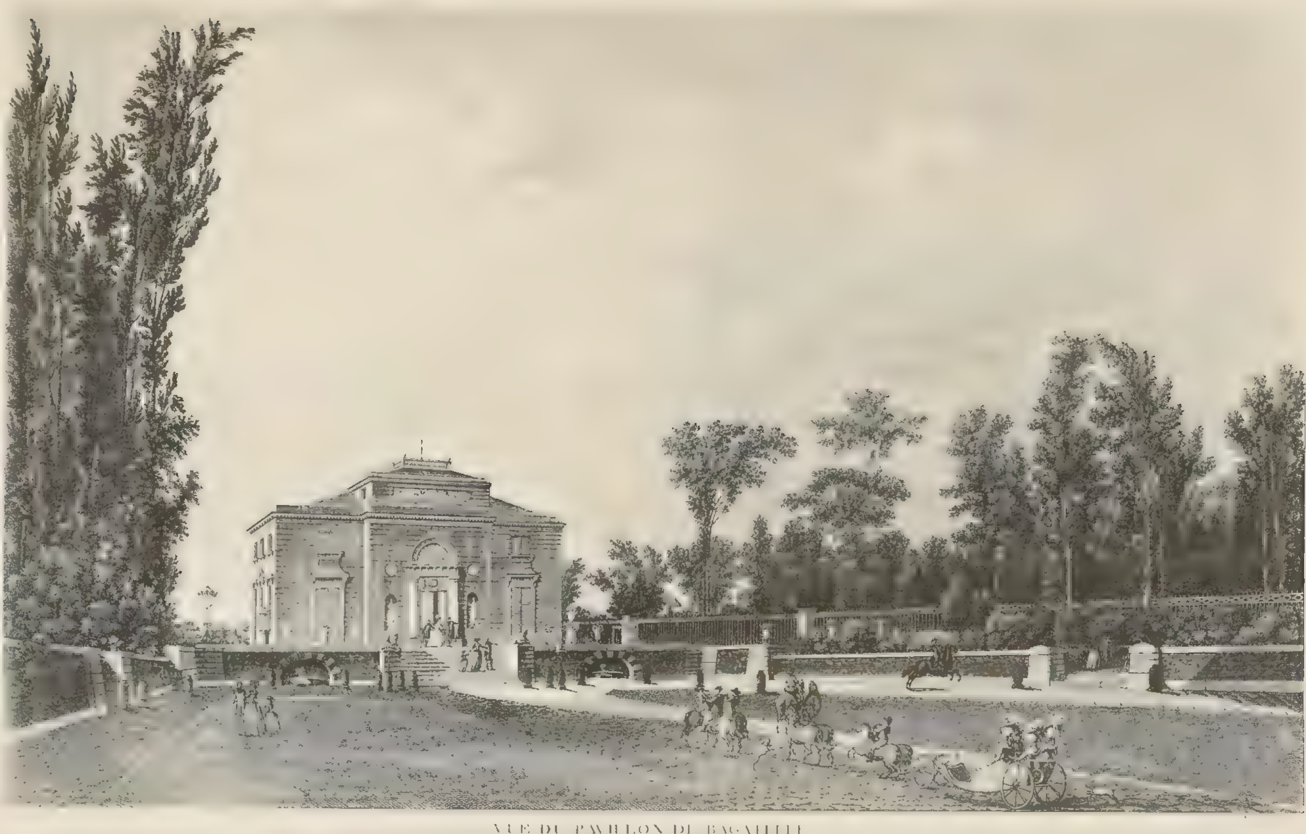


dans les coulisses de l'Opéra, et qui fut répété dans le monde où il fit fortune; on disait que S.A.R., ayant pris à Versailles une indigestion de gâteau de Savoie, venait à Paris prendre « du thé ». A Bagatelle, S.A.R. se plaisait à donner des fêtes d'un luxe inouï. Aussi le nom « Folie d'Artois » était-il bien appliqué à ce lieu.

Devenu propriété nationale, des entrepreneurs de fêtes champêtres s'en rendirent locataires ; et, sous le Directoire, Mmes de Beauharnais et Tallien y vinrent briller. C'était plus discret qu'au Ranelagh. A la Restauration, le comte d'Artois rentra en possession de son ancienne « Folie », qu'il appela « Babiole ». Devenu roi, il en fit cadeau à son fils, le duc de Berry.

Après l'assassinat de ce prince et la fuite de Charles X, le château abandonné trouva acheteur pour le prix de [illegible] francs en 1835. Ce fut lord Yarmouth, plus tard lord Hertford, un richissime seigneur anglais, qui s'y fixa.

« Bagatelle » — le premier titre avait subsisté — passa par héritage à sir Richard Wallace.

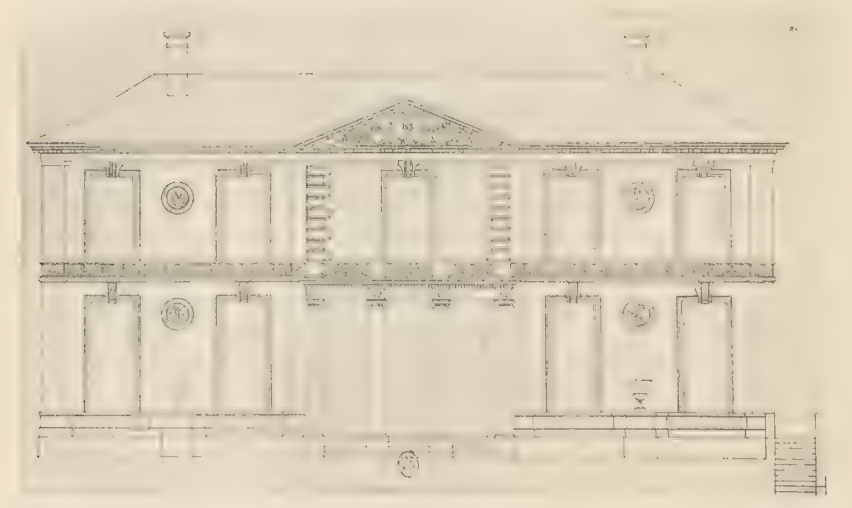


VUE DU PAVILLON DE BAGATELLE

FOLIE SAINT-JAMES

Le financier Baudard, originaire de Saint-James, en basse Normandie, ne voulut pas moins bien faire que le comte d'Artois, son voisin, à Bagatelle. Il demanda au même architecte, Bellanger, de bâtir la Folie Saint-James. C'était en 1777 ou 1778.

Le terrain où allait s'élever le nouveau château, Baudard l'avait acheté, le 1er juillet 1772,



moyennant quarante mille livres, de Marie-Camille Fillion de Villemur, ancien receveur général des finances, qui lui-même l'aurait reçu en héritage de sa mère, Louise-Françoise Ménage, veuve de



Nicolas-François Fillion de Villemur, conseiller d'État et garde du Trésor royal. Ce dernier l'aurait acquis, le 22 juin 1750, de Louis-Valentin de Vougny, conseiller de la Grande Chambre du Parlement et chanoine de l'Église de Paris.

[illegible] général [illegible] qu'il administrait [illegible], se [illegible], paraît-il, cinq [illegible] mille livres au moins sur les quatorze millions qu'elle coûtait par mois à l'Etat, Baudard avait trouvé le moyen de dépasser le luxe des rois de la finance.

Son hôtel de la place Vendôme (aujourd'hui l'*hôtel du Rhin*) était renommé pour sa magnificence. « Son salon seul, lisait-on dans la *Correspondance Secrète*, a coûté cent mille écus ; le reste à l'avenant ; et le boudoir de sa femme, peint sur glace, coûta plus à lui seul que la salle à manger, qu'on évalue à cinq mille louis. »

Le terrain acquis par Baudard était limité, du côté du sud, par le mur du bois de Boulogne, dont l'emplacement est aujourd'hui marqué par la rue du même nom ; au nord, par l'avenue de Neuilly, que Perronet venait de tracer dans le prolongement des Champs-Elysées et à l'extrémité de laquelle il construisait alors un pont sur la Seine ; des deux autres côtés, par le chemin qui conduisait de Neuilly au château de Madrid, et qui a pris, depuis, le nom d'Avenue de Madrid. Tel était l'espace que Bellanger avait mission de transformer et d'embellir sans épargner aucune dépense.

A l'angle sud-est se trouvait une maison qu'il conserva pour en faire les dépendances de la nouvelle habitation qu'il s'agissait de construire.

De toutes ces splendeurs, un treillage a survécu, à droite de la chapelle. Il abrite encore, entre un *Satyre* jouant de la flûte et un *Faune*, signés l'un et l'autre par Pajou (1758), mais très mutilés aujourd'hui, un groupe de J.-B. Lemoine, daté de 1760. Cette œuvre du sculpteur favori de Louis XV représente une jeune femme surprise par un jeune homme qu'elle cherche à écarter de la main, tandis qu'il se démasque pour se faire reconnaître d'elle. Un petit Amour, à l'air espiègle, met son doigt devant sa bouche comme pour recommander le silence.

Baudard ne jouit que peu d'années des coûteux embellissements qu'il avait fait subir à la Folie Saint-James. Son immense fortune avait été administrée de telle façon qu'il fit un beau jour une faillite de vingt-cinq millions. Quoiqu'il fît dire partout que son actif dépassait de cinq millions son passif, on vendit tout chez lui (mars 1787), et on le mit à la Bastille. Il survécut à sa ruine, et aussi à la Bastille, d'où il ne sortit que pour se mêler d'intrigues et d'affaires, et pour se lier d'amitié avec Talleyrand.

Le 12 juin 1787, Regnaud-César-Louis, duc de Choiseul-Praslin, devenait acquéreur du domaine de Baudard. Il y mourut à quelque temps de là. Mme de Praslin, agissant en son nom et en celui de ses enfants, vendait Saint-James, le 24 brumaire an IV — 15 novembre 1795, — à un M. Bobierre, moyennant la somme fantastique de onze millions ; hâtons-nous de dire qu'elle devait être payée en assignats. M. Bobierre, à son tour, céda, le 11 messidor an X — 30 juin 1802, — la propriété à un négociant, M. Charles Bazin. Ce dernier, dont la fortune n'était peut-être pas en proportion avec les charges d'une telle résidence, en fit un objet de spéculation.

C'est ainsi qu'en 1808, après qu'elle eut été habitée par M. Hainguerlot, banquier, il la loua à la duchesse d'Abrantès, femme du général Junot, alors gouverneur de Paris.

La duchesse d'Abrantès, obligée par sa position à faire de grands frais de représentation, donna à Neuilly des fêtes qui y attirèrent ce qui existait de plus brillant dans la société parisienne. Elle avait transformé l'orangerie en une salle de spectacle avec les décorations.

La duchesse d'Abrantès ne fut pas longtemps en possession de Saint-James. Elle l'avait déjà quitté lorsque Junot revint de Portugal, vers la fin de cette même année 1808, à la suite de la capitulation de Baylen.

Quelques jours après Waterloo, le 4 juillet 1815, le village de Neuilly tomba aux mains des régiments écossais.

Le général Wellington, devenu le chef de l'armée d'occupation en France, établit alors son quar-

FOLIE SAINT-JAMES

[illegible] Normandie, [illegible] voulut pas moins bien [illegible] commanda au même architecte, Bellanger, [illegible]

[illegible] l'avait acheté, le 1er juillet 1772.



[illegible] recevoir [illegible] Menage, [illegible]



[illegible]

Ancien trésorier général de la marine, qu'il administrait en corsaire, se faisant, paraît-il, cinq cent mille livres au moins sur les quatorze millions qu'elle coûtait par mois à l'Etat, Baudard avait trouvé le moyen de dépasser le luxe des rois de la finance.

Son hôtel de la place Vendôme (aujourd'hui l'*hôtel du Rhin*) était renommé pour sa magnificence. « Son salon seul, lisait-on dans la *Correspondance Secrète*, a coûté cent mille écus ; le reste à l'avenant ; et le boudoir de sa femme, peint sur glace, coûta plus à lui seul que la salle à manger, qu'on évalue à cinq mille louis. »

Le terrain acquis par Baudard était limité, du côté du sud, par le mur du bois de Boulogne, dont l'emplacement est aujourd'hui marqué par la rue du même nom ; au nord, par l'avenue de Neuilly, que Perronet venait de tracer dans le prolongement des Champs-Elysées et à l'extrémité de laquelle il construisait alors un pont sur la Seine ; des deux autres côtés, par le chemin qui conduisait de Neuilly au château de Madrid, et qui a pris, depuis, le nom d'Avenue de Madrid. Tel était l'espace que Bellanger avait mission de transformer et d'embellir sans épargner aucune dépense.

A l'angle sud-est se trouvait une maison qu'il conserva pour en faire les dépendances de la nouvelle habitation qu'il s'agissait de construire.

De toutes ces splendeurs, un treillage a survécu, à droite de la chapelle. Il abrite encore, entre un *Satyre* jouant de la flûte et un *Faune*, signés l'un et l'autre par Pajou (1758), mais très mutilés aujourd'hui, un groupe de J.-B. Lemoine, daté de 1760. Cette œuvre du sculpteur favori de Louis XV représente une jeune femme surprise par un jeune homme qu'elle cherche à écarter de la main, tandis qu'il se démasque pour se faire reconnaître d'elle. Un petit Amour, à l'air espiègle, met son doigt devant sa bouche comme pour recommander le silence.

Baudard ne jouit que peu d'années des coûteux embellissements qu'il avait fait subir à la Folie Saint-James. Son immense fortune avait été administrée de telle façon qu'il fit un beau jour une faillite de vingt-cinq millions. Quoiqu'il fît dire partout que son actif dépassait de cinq millions son passif, on vendit tout chez lui (mars 1787), et on le mit à la Bastille. Il survécut à sa ruine, et aussi à la Bastille, d'où il ne sortit que pour se mêler d'intrigues et d'affaires, et pour se lier d'amitié avec Talleyrand.

Le 12 juin 1787, Regnaud César-Louis, duc de Choiseul-Praslin, devenait acquéreur du domaine de Baudard. Il y mourut à quelque temps de là. Mme de Praslin, agissant en son nom et en celui de ses enfants, vendait Saint-James, le 24 brumaire an IV — 15 novembre 1795, — à un M. Bobierre, moyennant la somme fantastique de onze millions ; hâtons-nous de dire qu'elle devait être payée en assignats. M. Bobierre, à son tour, céda, le 11 messidor an X — 30 juin 1802, — la propriété à un négociant, M. Charles Bazin. Ce dernier, dont la fortune n'était peut-être pas en proportion avec les charges d'une telle résidence, en fit un objet de spéculation.

C'est ainsi qu'en 1808, après qu'elle eut été habitée par M. Hainguerlot, banquier, il la loua à la duchesse d'Abrantès, femme du général Junot, alors gouverneur de Paris.

La duchesse d'Abrantès, obligée par sa position à faire de grands frais de représentation, donna à Neuilly des fêtes qui y attirèrent ce qui existait de plus brillant dans la société parisienne. Elle avait transformé l'orangerie en une salle de spectacle avec les décorations.

La duchesse d'Abrantès ne fut pas longtemps en possession de Saint-James. Elle l'avait déjà quitté lorsque Junot revint de Portugal, vers la fin de cette même année 1808, à la suite de la capitulation de Baylen.

Quelques jours après Waterloo, le 4 juillet 1815, le village de Neuilly tomba aux mains des régiments écossais.

Le général Wellington, devenu le chef de l'armée d'occupation en France, établit alors son quar-

tier général au château de Saint-James. Il y reçut les visites mystérieuses de Fouché, du vicomte du Bouchage, du baron de Vitrolles. On voit quels jours vécut alors ce coin de Neuilly.

Chateaubriand, lorsqu'il se fut retiré de la vie publique, s'établit à Saint-James, et Mme Récamier, devenue après ses revers de fortune la reine de la société élégante, se fixa dans cette résidence avant le baron de Schickler.

Son dernier hôte illustre fut M. Thiers, alors ministre du roi Louis-Philippe ; on sait que ce roi faisait sa résidence favorite du château de Neuilly, séparé par l'avenue de ce nom de la Folie St-James.

C'est tout un passé historique qu'on peut évoquer à Saint-James.

Dans tout ce coin de Neuilly, les guinguettes étaient très nombreuses. On appelait ainsi les maisons de marchands de vin traiteurs, situées hors des murs de la capitale, où le bas-peuple allait boire, manger ou danser, les dimanches et jours de fêtes.

Avant que les fermiers-généraux eussent enfermé la ville de Paris dans une nouvelle enceinte de murailles, les guinguettes, sans parler de celles de Neuilly, au nord de Paris, étaient situées à la Courtille, à la Nouvelle-France, aux Porcherons, à la Grande et Petite-Pologne ; et celles du midi, à la Maison-Blanche, à la Glacière, au Petit-Montrouge et à Vaugirard. Celles de la Courtille, des Porcherons, de Vaugirard et de la Glacière, étaient les plus fréquentées. Nous ne devons pas oublier Bercy, dont la Grand'Pinte avait acquis un nom fameux, comme celle de Saint-Denis.

Lorsqu'on éleva les murs de la capitale, les plus riches propriétaires de guinguettes allèrent former de nouveaux établissements hors de leur enceinte.

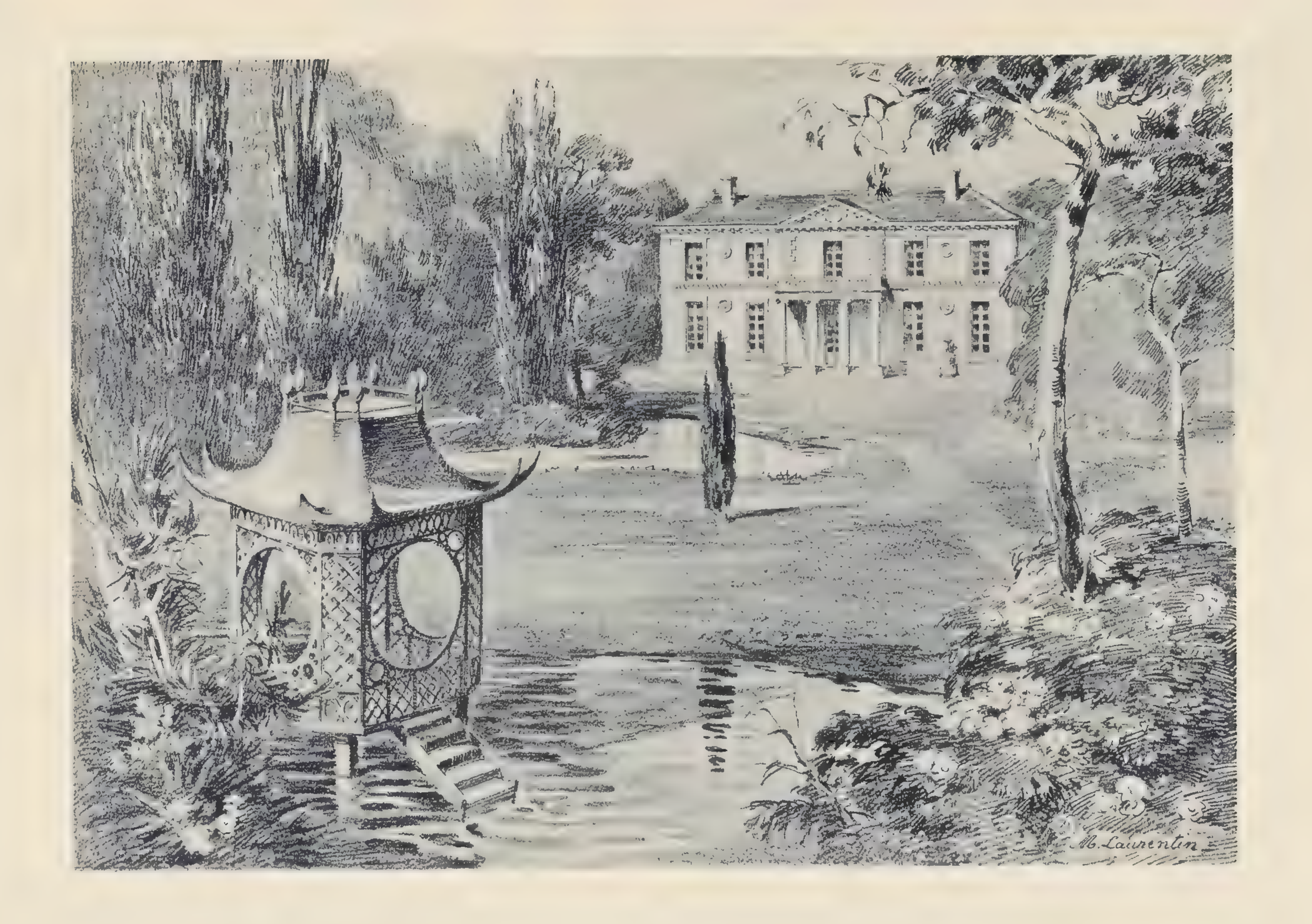
Il est presque impossible de compter les guinguettes qui se sont établies autour des barrières. En dehors de Neuilly, c'est principalement dans le voisinage des barrières du Maine, du Mont-Parnasse, de Fontainebleau, de Clichy, de Montmartre, de Rochechouart, du faubourg Poissonnière, de la Chapelle, de la Villette, de Belleville, de Ménilmontant et des Amandiers, que les guinguettes présentent une plus belle apparence et offrent le plus de commodités à leurs habitués.

A la Chaussée-du-Maine, le moulin Janséniste, toujours digne de son ancienne réputation, ne s'ouvre guère qu'à ceux qui pouvaient dépenser trois francs pour un repas ; la Gaîté se remplissait de soldats de la garde-royale, casernés à l'Ecole Militaire et dans la rue de Grenelle, et des filles ou femmes qu'ils voulaient régaler de quelques valses ou contredanses. Les Batignolles doivent une bonne partie de leur réputation au père La Tuile, non moins célèbre que le Denoyer, de la Chaussée-du-Maine. Une guinguette de la barrière des Martyrs a retenu le nom de Belle-en-Cuisses, quoique cette Belle ait, depuis longtemps, disparu. La célébrité de la fameuse Courtille fut légendaire entre cent guinguettes ; on y arrive par les hauteurs de Belleville. On n'y songe qu'à bien boire, à bien manger, à danser, etc.

C'est un spectacle vraiment curieux que celui de la Courtille, dans la soirée d'un beau dimanche du printemps ou de l'été. Tout est confondu dans la rue, ouvriers, bourgeois, militaires, hommes décorés, femmes en bonnets, femmes en chapeaux, marchands de fruits, de petits pains, tout circule, tout monte ou descend confusément, sans se presser, sans se heurter ; et chacun cherche, sans être troublé, l'enseigne de la guinguette où l'on vend du bon petit vin à dix ou douze sous le litre, ou quinze sous la bouteille, du bon veau, de l'excellente gibelotte de lapin, de l'oie, soit en daube, soit rôtie, etc.

C'est à la Courtille que se donnaient presque tous les repas de noces de la petite bourgeoisie, des petits marchands, et des ouvriers des quartiers de la capitale qui avoisinent cette barrière, et même de ceux qui s'étendent jusqu'à la rive droite de la Seine.

— N'est-il pas curieux de signaler ce rapprochement des guinguettes et des Folies de grands seigneurs à Neuilly comme celles de M. de Saint-James.


M. Laurentin

LA MUETTE

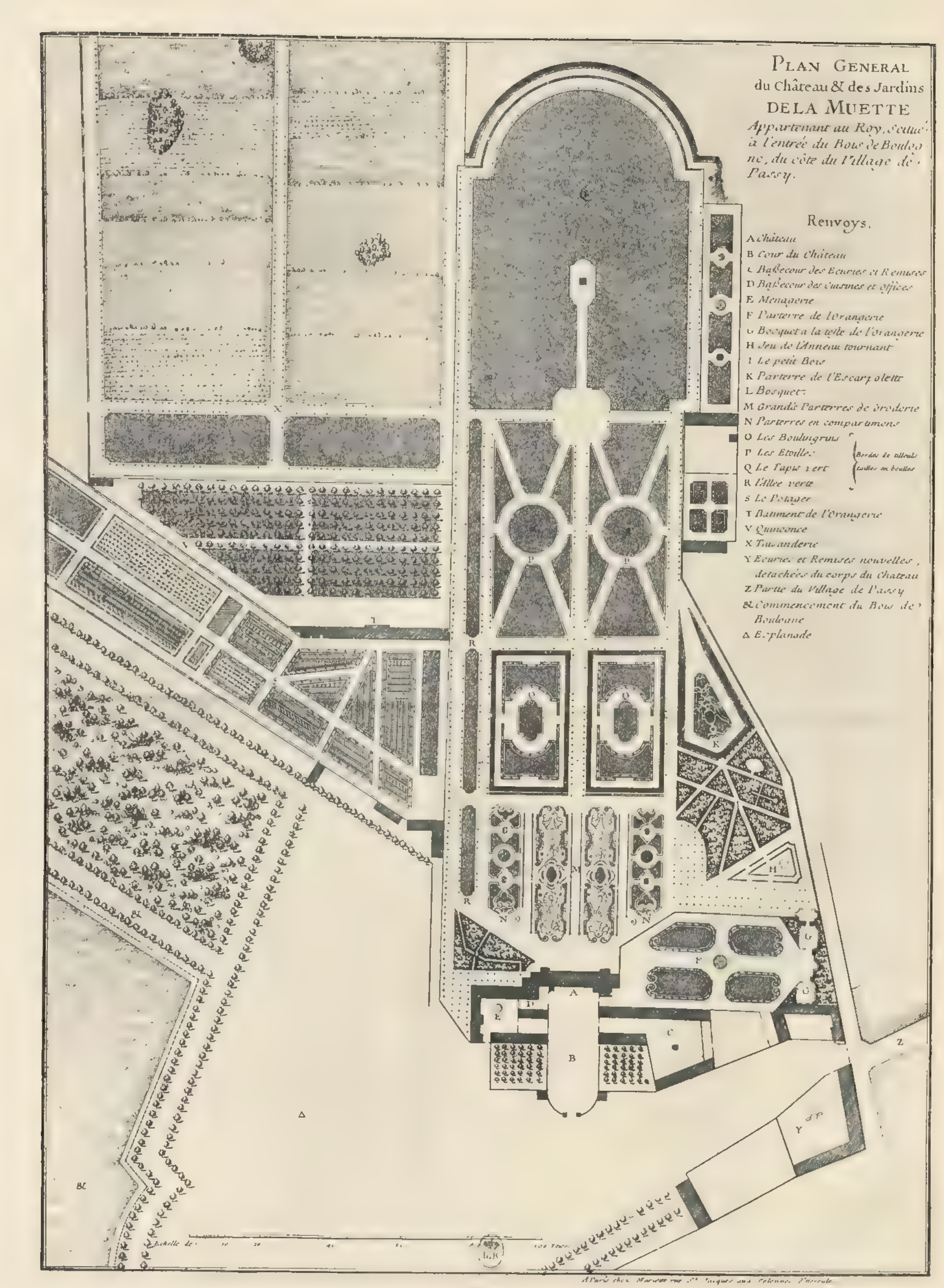
La Muette fut une folie au temps de la duchesse de Berry, fille du régent. Toutes les chroniques de l'époque ont parlé de la galanterie de cette princesse, les poètes la comparaient à Messaline; sa devise qu'elle mit si bien en pratique était : courte et bonne.

Auparavant, ce fut le pavillon de chasse du roi Charles IX, on l'appelait le château de la Meute; ce nom se substitua plus tard à celui de la Muette, sans doute pour marquer la discrétion du lieu et imiter l'idée de François Ier qui s'était, lui aussi, offert une « Muette » que l'on peut encore retrouver dans la forêt de Saint-Germain.

Un fait historique se passa à la Muette au temps de la régence. Le tsar Pierre le Grand y vint rendre visite en 1717 à la fille de celui qui gouvernait alors la France et constata l'élégance de cette demeure féminine.



Saint-Simon nous raconte un souvenir du régent à la Muette, une tentative d'enlèvement qui ne fut pas banale. Albéroni, le dernier des grands ministres d'Espagne, intriguait beaucoup en France et, en 1718, il conçut le projet audacieux de faire enlever le tuteur du jeune roi Louis XV. Il chargea de l'entreprise un officier réformé nommé La Jonckère, qui faillit réussir un jour où le régent se rendait de Saint-Cloud à la Muette à travers le bois de Boulogne. La Jonckère, entouré d'une troupe d'hommes déterminés, ne manqua le prince que d'un quart d'heure. Il s'enfuit aussitôt en Flandre, mais il fut enlevé à son tour par surprise, ramené en France et enfermé à la Bastille pour le restant de ses jours. Le duc d'Orléans, frappé de tant d'audace, lui avait fait grâce de la vie.


PLAN GENERAL
du Château & des Jardins
DE LA MUETTE
Appartenant au Roy, Scitué à l'entrée du Bois de Boulogne, du côté du Village de Passy.
Renvoys.
A Château
B Cour du Château
C Baßecour des Ecuries et Remises
D Baßecour des Cuisines et offices
E Menagerie
F Parterre de l'Orangerie
G Bosquet a la teste de l'Orangerie
H Jeu de l'Anneau tournant
I Le petit Bois
K Parterre de l'Escarpolette
L Bosquets
M Grands Parterres de broderie
N Parterres en compartimens
O Les Boulingrins
P Les Etoilles
Q Le Tapis vert
Bordes de tilleuls taillés en boulles
R l'Allée verte
S Le Potager
T Batiment de l'Orangerie
V Quinconce
X Taisanderie
Y Ecuries et Remises nouvelles, detachées du corps du Chateau
Z Partie du Village de Passy
& Commencement du Bois de Boulogne
Δ Esplanade

A la mort de la duchesse de Berry, le régent avait déjà donné à son jeune pupille Louis XV le château du Coq, à Auteuil, pour y apprendre la botanique; il lui offrit le château de la Muette, à Passy, pour s'y livrer à d'autres amusements.

Le château subit alors une grande transformation, les jardins s'agrandirent aux dépens du bois de Boulogne et furent ornés de statues, et les appartements reçurent une décoration plus luxueuse.

Voici la description que nous donne un écrivain du temps sur les jardins. « En sortant du château, c'est un parterre de broderies.

Plus loin sont des étoiles de gazon, dans le centre desquelles on voit deux figures de marbre : l'une



d'une chasseresse, l'autre d'une nymphe, par Flamen. Ces deux pièces sont séparées par une allée d'arbres taillés en boule sortant de caisses de charmilles et sont terminées par un grand tapis vert. Une terrasse de forme circulaire qui donne sur la campagne forme la clôture du jardin. La gauche est occupée par la faisanderie et le potager et la droite par le parterre dit de l'Escarpolette; au-dessus est un petit bois, suivi du jeu de l'anneau tournant et de l'orangerie. »



Sous Louis XV le château de la Muette fût encore un lieu de frivolités pour le monarque galant. Le duc de Richelieu se chargea d'attirer l'attention du roi sur une dame du palais de la reine, la comtesse de Mailly, fille de Louis de Mailly, marquis de Nesle. Louis XV avait alors vingt-deux ans : tout fier de sa conquête, ce fût dans un dîner à la Muette qu'il osa en parler pour la première fois; il but à la santé de

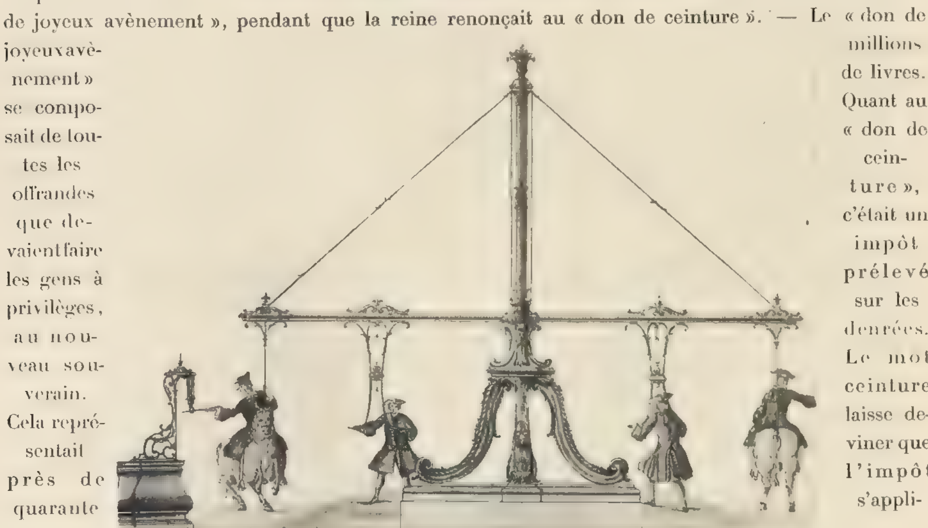
l'inconnue, puis, après plusieurs toasts, il cassa son verre et invita tous les convives à en faire autant. Chacun chercha à deviner quelle était cette belle inconnue; on ne le sut que plus tard. A Mme de Mailly succéda Mme de Pompadour qui se décida à quitter sa délicieuse résidence de Bellevue pour venir à la Muette. Alors eurent lieu des fêtes les plus brillantes.

C'est dans ce château que fut reçue Marie-Antoinette lorsque la jeune archiduchesse arriva en France comme épouse du Dauphin. La première personne que lui présenta le vieux roi Louis XV fut Mme du Barry, sa maîtresse. La Muette était prédestinée à recevoir les favorites royales.

VUE DE LA TERRASSE DE Mr FRANKLIN A PASSI.

Avec Louis XVI enfin on peut entrevoir différemment la Muette. Le jeune roi aima cette demeure, car il y pouvait mener une vie tranquille et retirée. Marie-Antoinette l'affectionna également ; elle s'y adonnait à ses goûts champêtres qui l'amenèrent plus tard à créer le Petit-Trianon à Versailles.

C'est à la Muette, à son avènement, que le roi rendit une ordonnance où il faisait remise à la nation appauvrie du « don de joyeux avènement », pendant que la reine renonçait au « don de ceinture ». — Le « don de joyeux avènement » se composait de toutes les offrandes que devaient faire les gens à privilèges, au nouveau souverain. Cela représentait près de quarante millions de livres. Quant au « don de ceinture », c'était un impôt prélevé sur les denrées. Le mot ceinture laisse deviner que l'impôt s'appli-



quait particulièrement aux jeunes souveraines. — On doit encore à Louis XVI la libre jouissance du bois de Boulogne en tous temps, et, la mode s'en mêlant, les dames, même celles de qualité, adoptèrent la pelouse de la Muette comme lieu de promenade. On se mit à y danser ; un bal très suivi s'y organisa, et les personnages de la cour, même la reine, ne dédaignèrent pas d'y venir.

Il fut acquis sous la Restauration par Sébastien Erhart, dont les héritiers ont su le conserver tel qu'ils l'ont reçu. Voilà comment fut conservé, malgré la tourmente révolutionnaire, le seul château royal de la banlieue de Paris. Aussi est-il une des curiosités de la capitale et le comte de Franqueville, son propriétaire actuel, un grand érudit respectueux de la tradition, lui a-t-il laissé son cachet et sa décoration du XVIIIe siècle.

LA FOLIE LAUZUN

Le duc de Lauzun, favori du roi Louis XIV, fut gouverneur du Berri, maréchal de camp et colonel-général des dragons, mais surtout célèbre par ses aventures avec la duchesse de Montpensier, connue sous le nom de Mademoiselle, qui, prise d'une grande passion pour lui, demanda au roi la permission de l'épouser ; par amitié pour Lauzun, plus que par complaisance pour Mademoiselle, il l'accorda. On sait quel fut l'étonnement de la Cour à cette nouvelle. Plus d'une personne donna le conseil aux deux amants de conclure le mariage sur-le-champ ; la princesse



se hâta de faire dresser un contrat qui assurait à son époux une fortune de vingt millions, les princes du sang et surtout Mme de Montespan eurent assez de crédit sur Louis XIV pour l'amener à révoquer le consentement qu'il avait donné. Le roi, pour consoler Lauzun, lui donna le commandement de l'armée qui allait en Flandre. Cette faveur porta ombrage à Louvois ; le ministre, d'accord avec Mme de Montespan qui, chaque jour, était en butte aux outrages de Lauzun, résolut sa perte. Aussitôt arrêté, on l'enferma dans la forteresse de Pignerol. Il n'en sortit qu'au bout de dix ans. « Mademoiselle » avait tenté souvent d'obtenir sa grâce ; elle n'y réussit qu'en abandonnant une partie de sa fortune au profit des enfants du roi et de Mme de Montespan.

Deux ans après la mort de Mlle de Montpensier, c'est-à-dire en 1695, il avait épousé une jeune fille de quatorze ans, Geneviève de Dufort de Lorges, fille du maréchal. Au début du XVIIIe siècle, il fit construire à Passy, une fort belle maison qu'il garda jusqu'à sa mort et dont on voit encore les soubassements dans la propriété Delessert.

C'était l'une des premières constructions à la porte de Paris et du Bois de Boulogne — qui ressemblait à une vraie Folie. — Saint-Simon raconte que, « peu de mois avant sa mort, il donnait encore des carrousels dans son parc, devant le roi lorsqu'il allait à la Muette. » Lauzun mourut en 1723.

CHATEAU DE BOULAINVILLIERS

Une des résidences les plus importantes de Passy au XVIIIe siècle était son château seigneurial — une folie de financier ! Samuel Bernard (1651-1739), banquier qui s'était enrichi sous le ministère

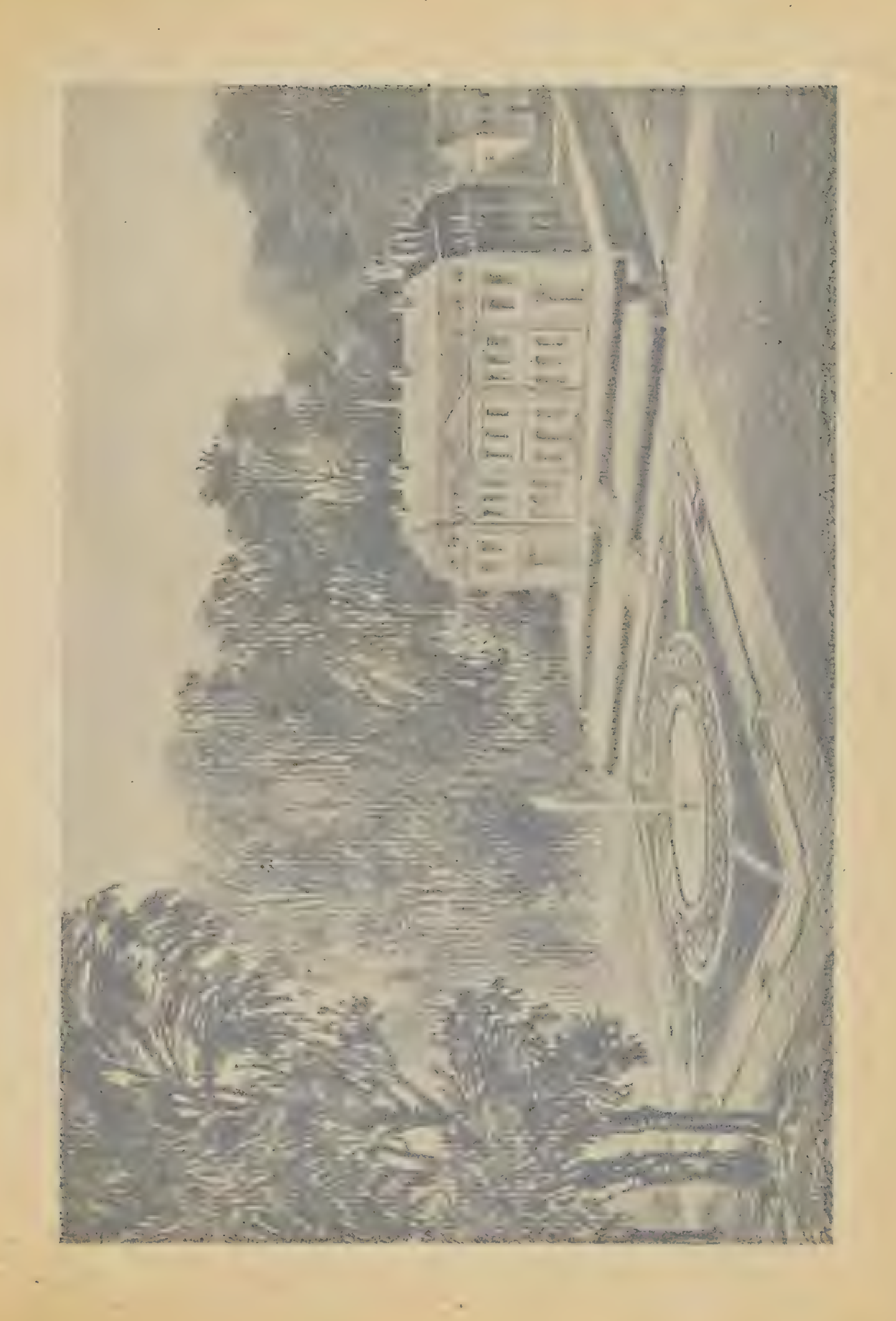


M. DE LA POUPELINIÈRE, par La Tour

de Chamillard et avait amassé, dit-on, une fortune de plus de trente millions, dépensa trois cents mille livres pour embellir cette propriété et y installa son ancienne maîtresse, Mme de Fontaine.

Bernard de Riccia, fils de Samuel Bernard, et son petit-fils, Bernard de Boulainvilliers, en firent le château luxueux qui, vers le milieu du XVIIe siècle, renfermait beaucoup d'objets d'art, une chapelle, un théâtre.

Le parc avait plus de 8 hectares ; on y voyait une orangerie, des serres en cristal, des volières en filigrane d'or, des grottes tapissées de verdure, des berceaux où le fruit était suspendu dans des treillages d'acajou ou de bois de rose, plusieurs terrasses et beaucoup de statues.



[illegible] Montpensier, c'est-à-dire en [illegible] [illegible] fille du maréchal [illegible] à Passy [illegible] la propriété Delessert.

[illegible] Paris et [illegible] Boulogne [illegible] Saint-Simon [illegible] sa mort [illegible] à la Muette [illegible]

CHATEAU DE BOULAINVILLIERS

Une des résidences les plus importantes de Passy au XVIIIe siècle était son château seigneurial — une folie de financier ! Samuel Bernard (1651-1739), banquier qui s'était enrichi sous le ministère

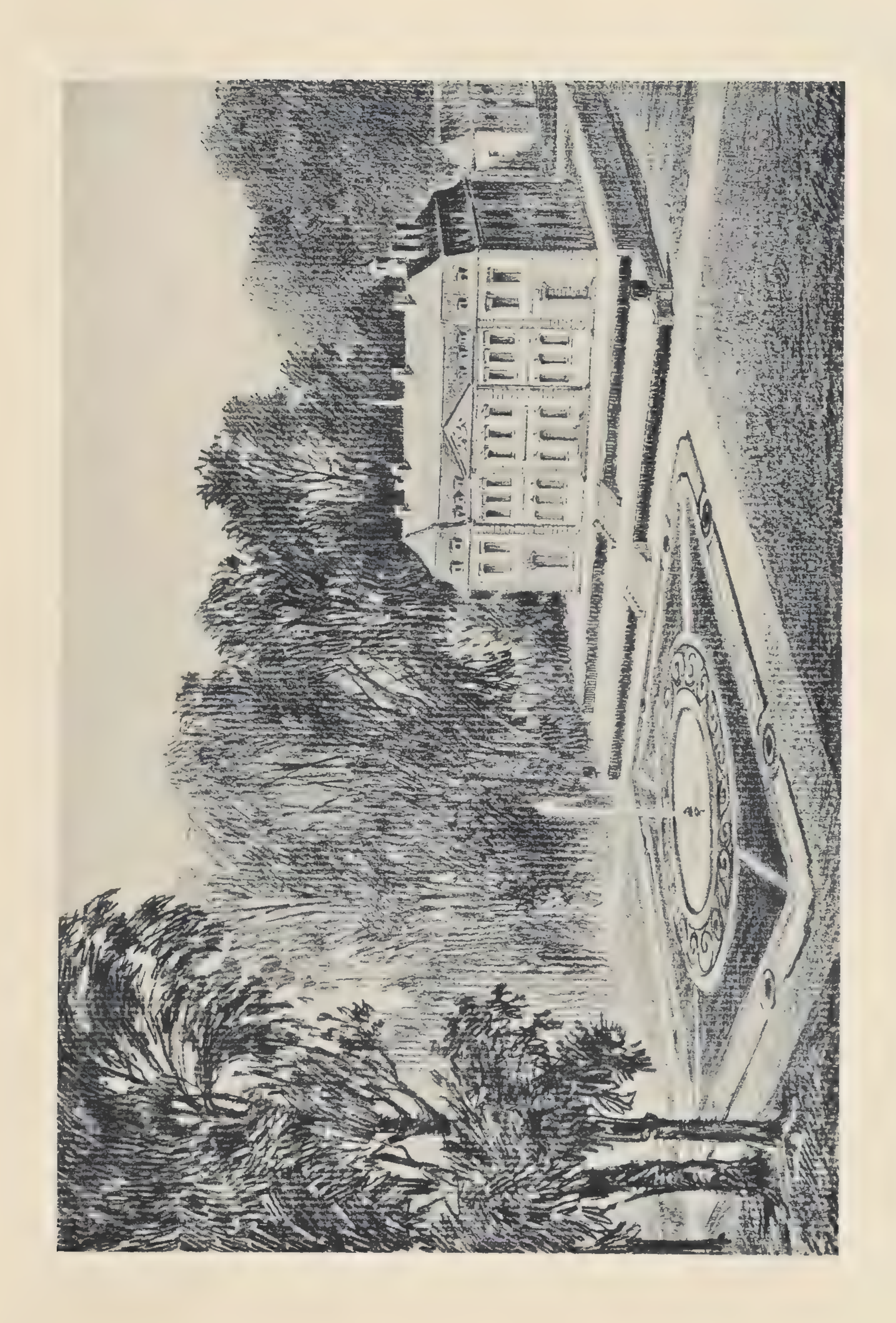


[illegible]

[illegible] amassé, dit-on, une fortune de plus de trente millions, dépensa trois cents [illegible] embellir cette propriété et y installa son ancienne maîtresse, Mme de Fontaine.

[illegible] fils de Samuel Bernard, et son petit-fils, Bernard de Boulainvilliers, en [illegible]

[illegible] voyait [illegible] des [illegible] d'acajou ou de bois de rose, plusieurs terrasses et beaucoup de statues.

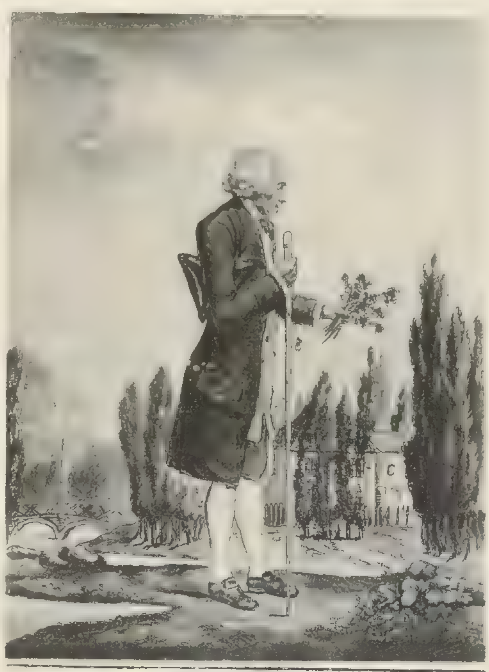


Il n'était pas lui-même sans prétendre à quelque talent. Amateur d'art et surtout de musique il avait composé un opéra la « Princesse de Navarre », dont il faisait exécuter des fragments aux réceptions si brillantes et si mêlées de son hôtel. Il écrivit un assez grand nombre de comédies pour son théâtre particulier. Pour avoir constamment son orchestre à sa disposition, il logeait tous ses musiciens au château.

L'époque la plus brillante du château seigneurial de Passy fut celle de M. de la Poupelinière à qui le marquis de Boulainvilliers avait cédé le château en 1747.

Alexandre-Jean-Joseph Le Riche de la Poupelinière, né à Paris en 1692, était fermier général depuis 1718 et encourageait les artistes et les gens de lettres avec une munificence vraiment royale.

M. de la Poupelinière vivait depuis douze ans avec une petite-fille de Dancourt, l'acteur et l'auteur bien connu, quand le cardinal Fleury, informé, l'obligea, sous la menace de radiation de la liste des fermiers généraux, de l'épouser. « Mimi Dancourt », comme on l'appelait alors, d'une grande beauté, d'une intelligence rare, avait un tact exquis pour juger les œuvres littéraires et théâtrales. Fille d'une comédienne, elle avait rempli quelques rôles de soubrette dans sa jeunesse. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire rechercher la maison du mari. « Cette maison, disait le baron Grimm, était le réceptacle de gens de toutes les conditions et très indistinctement de la bonne et de la mauvaise compagnie, gens de la cour, gens du monde, gens de lettres, artistes, acteurs, actrices, filles de joie, tout y était rassemblé. » Aussi lui donnait-on le nom de « Ménagerie » et au maître celui de « Sultan ».



J.J ROUSSEAU.

Parmi les habitués notables de ses salons se rencontraient Jean-Jacques Rousseau, Duclos, de la Condamine, Saurin, Vaucanson, le peintre Carle Vanloo et la charmante cantatrice, sa femme; Chardin, le pastelliste La Tour, qui fit plusieurs beaux portraits du maître et de la maîtresse de la maison, le sculpteur Pigalle, le compositeur Rameau, que la Poupelinière avait réussi à s'attacher, malgré son humeur peu facile, pour diriger ses concerts et donner dans son théâtre la primeur de ses œuvres ; Marmontel, qui y composa ses tragédies. L'armée était représentée par les maréchaux de Saxe et de Lowendal et surtout, pour le malheur du ménage de la Poupelinière, par le futur maréchal de Richelieu, l'homme le plus aimable, le plus libertin, le plus séduisant de son époque.

M. de la Poupelinière avait été déjà averti par des amis charitables des assiduités de Richelieu auprès de sa femme. La découverte de la fameuse plaque tournante de la cheminée, qui permettait à

Richelieu de s'introduire de la maison vacante, qu'il avait louée tout exprès, dans l'hôtel de M. de la Poupelinière, rue de Richelieu, près de la Bibliothèque royale, fut un motif de la séparation qu'il désirait et il le saisit. Il faut lire dans les Mémoires de Marmontel comment cet époux malheureux fit constater sa découverte et sa disgrâce, et cela en présence de sa belle-mère, du commissaire de police, d'un architecte, d'un maître maçon et de son ami Vaucanson ; les détails en sont fort amusants. La perfection du travail de la plaque, de ses gonds invisibles, faisait l'admiration de Vaucanson qui, s'inquiétant fort peu de la situation critique de son ami, voulait empêcher à tout prix la destruction d'un pareil chef-d'œuvre. Enfin la séparation eut lieu.



MICHEL QUENTIN LA TOUR

La mère de Mme de Genlis était aussi une des hôtes assidues du château de Passy. M. de la Poupelinière avait tenu à se charger de l'éducation de sa fille Stéphanie.

En effet Stéphanie-Félicité Ducret, dont un revers de fortune avait causé la ruine et plus tard la mort de son père, était recueillie avec sa mère par M. de la Poupelinière. Il lui donna des professeurs de musique, de danse, de déclamation ; il soupire à la pensée qu'il a soixante-six ans et que cette jolie créature n'en a que treize ; on l'entendait murmurer en la regardant, et même dire tout haut : Quel

dommage ! — Stéphanie, reconnaissante de cet hommage à ses yeux noirs, à son nez à la Roxelane, à ses talents, se disait aussi : Quel dommage ! « Je compris, écrit-elle, fort bien à la fin ce mot si souvent répété et je fus fâchée moi-même de n'avoir pas trois ou quatre ans de plus, car je l'admirais tant que j'aurais été heureuse de l'épouser. »



Madame la Comtesse de GENLIS

Bientôt les agréments de sa figure et de son esprit la firent rechercher par les plus beaux partis. Parmi ses adorateurs elle distingua un brillant militaire, le comte de Genlis, colonel des grenadiers de France, qu'elle épousa à l'âge de seize ans.

Plus tard, Mme de Genlis se montra ingrate vis-à-vis de la Poupelinière ; elle trouva que Voltaire se trompait en l'appelant un peu trop légèrement le Mécène et protecteur des arts, car le palais de ce Mécène était peuplé de filles de spectacle, de nymphes, de grâces et de bacchantes, cela déplaisait à Mme de Genlis.

Le dernier châtelain de Passy, Aimé-Gabriel-Henri, marquis de Boulainvilliers, seigneur de Saint-Sair, prévôt de Paris, mourut en prison pendant la Terreur. Après sa mort M. Cabal, ancien notaire, devint propriétaire du château et de ses principales dépendances ; en 1826, il vendit ce domaine à des spéculateurs qui établirent un nouveau quartier occupant aujourd'hui une partie de la rue de Boulainvilliers et de ses abords.

FOLIE PREVOST
à AUTEUIL



MAISON PÉRIGNON

La rue d'Auteuil à Passy laissait admirer une série de jolis petits hôtels, dite « Folies ».

C'est à l'extrémité de cette rue, aux environs du n° 75 actuel que se trouvait le château du Coq, construit par le cardinal de Richelieu et légué par lui au domaine de la couronne. Il fut habité par l'actrice M[lle] Autier, l'amie du Maréchal de Saxe, dont les salons répétaient les bons mots et célébraient le cynisme.

En face du Coq, c'était le parc et le château de la Marquise de Boufflers. Tout Paris vint y admirer ces jardins anglais que Wolpole avait mis à la mode et qui étaient en France alors, dans toute leur nouveauté.

Puis, la maison du fameux pastelliste La Tour qui avait été construite au commencement du règne de Louis XV sur des terrains qui dépendaient de la Seigneurie de Passy.

Au 16 de la rue d'Auteuil se trouvait une maison, dite de la Bonne Mère, habitée d'abord par M[me] Pérignon, et ensuite par Samson, de la Comédie française, un des plus célèbres acteurs de son époque, doué du mérite le plus rare, de l'organisation dramatique la plus intelligente. Jamais acteur n'a mieux tenu les planches, son geste était sobre, son jeu plein de finesse; il lançait le mot avec une sûreté remarquable. Sérieux et comique tour à tour, il a dans son talent mille nuances délicates, mille ressources cachées.



Il joua le rôle de Lubin dans la Bonne Mère, dénomination donnée à la « Folie Pérignon.

Il serait impossible de donner la liste complète de toutes ses créations ; son plus magnifique triomphe fut le rôle du Marquis de la Seiglière.



MAISON PÉRIGNON

La rue d'[illegible] de jolis petits hôtels, dite « Fol[illegible]

C'es[illegible], aux environs du n° 75 actuel que se trouvait le cha[illegible] Coq, construit par le cardinal de Richelieu et légué par lui au domaine de la couronne. Il fut habité par l'actrice M[illegible] Autier, l'amie du Maréchal de Saxe, dont les salons répétaient les bons mots et célébraient [illegible]

En face du Coq, c'était le parc et le château de la Marquise de Boufflers. Tout Paris vint y admirer ces jardins anglais que Wolpole avait mis à la mode et qui étaient en France alors, dans [illegible]

[illegible] la Tour qui avait été construite au commencement du regne de Louis XV sur des terrains qui dépendaient de la Seigneurie de Passy.

Au 16 de la rue d'Auteuil se trouvait une maison, dite de la Bonne Mère, habitée d'abord par M[illegible] Pérignon, et ensuite par Samson, de la Comédie française, un des plus célèbres acteurs de son époque, doué du mérite le plus rare, de l'organisation dramatique la plus intelligente. Jamais acteur [illegible] les planches, son geste était sobre, son jeu plein de finesse; il lançait le mot avec une [illegible] Sérieux et comique tour à tour, il a dans son talent mille nuances délicates, [illegible]



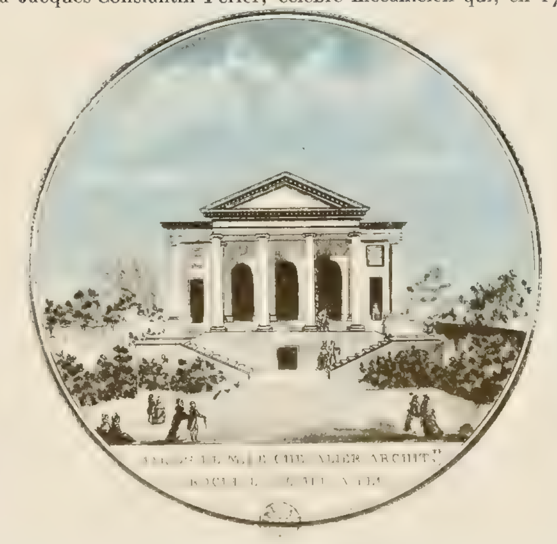
Il joua le rôle de Lubin dans la Bonne Mère, dénomination donnée à la « Folie Pérignon.

Il serait impossible de donner la liste complète de toutes ses créations ; son plus magnifique triomphe fut le rôle du Marquis de la Seiglière.



MAISON LE CHEVALIER

Conçue dans le style particulier du XVIII[e] siècle affecté aux « petites maisons », elle avait été construite par M. Chevalier, architecte, près de l'emplacement où fut édifiée l'ancienne pompe à feu de Chaillot ; ce voisinage lui avait fait donner le nom de Maison de la Pompe à feu. On assure qu'elle servit de demeure à Jacques-Constantin Périer, célèbre mécanicien qui, en 1777, obtint du roi la permission de faire élever à ses dépens des pompes à feu sur les bords de la Seine.



A Londres, grâce à l'installation de machines à vapeur, les habitants avaient l'avantage de voir circuler en abondance l'eau de la Tamise dans tous les quartiers.

C'est alors que Jacques Périer s'y rend, étudie le système anglais, fait l'acquisition d'une machine de Watt et l'installe, en 1778, à Chaillot, près de la barrière de la Conférence, au 4 du quai de Billy actuel. Mais il fallait des capitaux considérables pour réaliser le rêve de Périer qui voulait répandre l'eau à profusion dans tous les quartiers de la capitale.

Au prix de mille difficultés il parvint à former une Société qui fournit les capitaux nécessaires à l'acquisition des terrains, du matériel et des machines. On construisit un bâtiment solide sur le quai de Billy, un canal fut pratiqué sous la route de Versailles pour recevoir l'eau de la Seine et la conduire sous le bâtiment, dans un bassin en pierre de taille.



Le premier essai de la pompe à feu de Chaillot eut lieu le 8 août 1781, en présence du lieutenant général de police, M. Lenoir, et réussit complètement.

Les actions de la première « Compagnie des Eaux » devinrent un objet de spéculation pour les agioteurs qui, par une manœuvre habile, avaient fait passer dans le trésor royal, plus des quatre cinquièmes des actions, si bien qu'en 1788 l'État se trouva seul propriétaire de toutes les pompes à feu établies dans la capitale.

Dès lors, Périer, qui aimait beaucoup sa petite maison de Chaillot, s'y retira. Il y vécut agréablement en s'entourant de personnalités aimables.

CHÂTEAU LAMBALLE



Mar. Ther. Louise de Savoye Carignan
PRINCESSE de LAMBALLE,
Née à Turin en 1749 et massacrée à Paris le 3 Sep. 1792

Cette belle propriété située près de la Seine, en bas de la côte de Passy, fut celle de Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, princesse de Lamballe, amie de Marie-Antoinette, une des victimes des Massacres de Septembre 1792.

Elle avait appartenu tout d'abord à Geneviève-Marie de Durfort de Lorges, fille du Maréchal de Lorges, belle-sœur du duc de Saint-Simon; après elle, le domaine fut acquis par la Marquise de Saissac, fille de Louis-Charles d'Albert, duc de Luynes. Vint ensuite la Comtesse d'Egmont-Pignatelli, belle-sœur du Maréchal de Richelieu, qui de son premier mariage avait eu, en 1748, Louis-Joseph-Charles-Amable d'Albert, devenu duc de Luynes et de Chevreuse et pair de France; celui-ci prit possession de la propriété en 1775, la revendit en 1783 à la princesse de Lamballe, veuve du fils du duc de Penthièvre.

Le lendemain de la mort de la princesse, la propriété fût vendue, et, en 1796, remise à Charles-Emmanuel de Savoie-Carignan, neveu et héritier de la princesse de Lamballe.



CHÂTEAU TERNAUX

Ce petit château, qui servit de résidence, au XVIII[e] siècle à plusieurs opulents fermiers généraux, échût à M. Ternaux, le célèbre manufacturier qui introduisit en France la fabrication des châles cachemires. Le parc très vaste, s'étendait sur l'emplacement actuel de la rue Boileau. Son historique est fort curieux.

La propriété Ternaux était, au XVII[e] siècle, attenante au jardin de la maison seigneuriale des abbés de Sainte-Geneviève ; elle avait son entrée rue du Buis, près la place de l'église, et comportait deux maisons contiguës.

Elle appartint de 1655 à 1659 à Michel de Verthamon, Marquis de Manœuvre, conseiller d'État, et à sa femme, fille d'Etienne d'Aligre, surintendant des finances, puis chancelier de France. Elle fut possédée de 1659 à 1677 par Edouard Gayot, et achetée le 29 avril 1677 par Louis Prévot de



Maze, gentilhomme de la maison du Roi, qui fit reconstruire le château et le céda à la Marquise de Renel, morte elle même en 1719. Son fils, l'abbé de Renel, hérita de cette belle propriété ; M. Parent de Rosan croit, qu'ensuite, elle fut habitée par d'Aguesseau. Quatre ans après la mort de ce dernier en 1755, elle fût acquise moyennant vingt mille livres par la veuve du Chevalier de Marigny, qui la revendit en 1774 à Benoist Decon, ancien substitut du procureur général au grand conseil. En 1777, d'Hébert, trésorier de l'argenterie du Roi, l'acheta vingt mille livres.

Après la Révolution, différentes maisons d'éducation vinrent s'y installer et notamment l'institution Notre-Dame d'Auteuil qui disparut après les événements de 1870.

Elle est occupée actuellement par plusieurs établissements, entre autres, l'École Jean-Baptiste Say. Le principal pavillon, à peine modifié de l'ancien château Ternaux, forme aujourd'hui la partie centrale de l'École, de nouveaux bâtiments ont été élevés, mais on a conservé la cour d'honneur et les vieux arbres du parc qui en rappellent le grand caractère.

FOLIES DE CHARTRES

Delille a célébré en vers les charmes de Monceau, dont la dénomination rappelle seule un château habité près de Meaux, au XVIe siècle, par Catherine de Médicis.

La Folie de Chartres fut élevée en 1778, sur le territoire du village de Monceau, tout près de Paris, par le duc de Chartres, prince d'Orléans, plus tard Philippe-Egalité. Le terrain avait été habilement transformé en un jardin anglais, où l'eau était amenée en abondance, et ingénieusement accidenté sur un plan qui faisait honneur à l'imagination de Carmontelle, que le prince avait pour lecteur.

Cet ordonnateur avait su distribuer avec art, nymphées, tombeaux, forts crénelés, obélisques,



temples, pagodes, kiosques et grottes. D'un côté, un château en ruines ; de l'autre, un moulin à vent hollandais, dont le souffle agitait les vignes plantées à l'italienne, et fonctionnait pour donner la vie de la nature aux aquarelles si merveilleusement réalisées ! Il y avait plusieurs pavillons : celui du prince, le bleu, le jaune, le transparent, le blanc et le chinois ; un temple de Mars et un bassin, disposé pour le bain et décoré de statues, se dégageaient, comme deux des principaux motifs ; des cavernes, des pyramides égyptiennes, des ruines grecques et gothiques, des péristyles, des jeux de bagues, des rivières, des cascades, des balançoires et des jardins d'hiver. Comment énumérer toutes les pièces disparues de ce spectacle pittoresque, dont Carmontelle était le machiniste ! Dans ce qui reste, on trouve encore la Naumachie, vaste bassin ovale, bordé d'une colonnade corinthienne, et un autre bassin, de marbre blanc, où figurait un charmant groupe. Houdon y avait représenté une

dame de condition au bain, derrière laquelle une servante, figurant une négresse, tenait d'une main une draperie de marbre blanc, et de l'autre main, une aiguière d'or, dont elle répandait sur le corps de sa belle maîtresse, l'eau qui retombait en nappe dans le bassin.



Vue du Moulin

Monceau fut une belle création de l'art architectural d'alors, se combinant avec une horticulture soignée. Aussi artiste que grand seigneur, le duc d'Orléans avait dans le goût de son époque, compris que le vrai plan d'un jardin consiste dans la variété des tableaux et l'imprévu des effets. Le but, alors, était d'émouvoir l'âme, de la saisir par des situations pittoresques; et un jardin devait être un pays d'illusions pour plaire à l'imagination. C'est ainsi que l'avait compris le créateur de ce parc. Habile ordonnateur des perspectives, il y avait dressé des scènes et présenté la nature, dès l'entrée de ce beau jardin, dans les aspects les plus agréables.

De ces jardins, d'ailleurs, la destination était toute d'agrément personnel : un lieu consacré au plaisir, ainsi que l'indiquait le nom de « Folie » donné par le prince à cette résidence. Elle servit souvent de théâtre à certaines scènes que les mémoires privés de l'époque ont seuls relatés. Le pavillon principal, où se réunissaient les familiers du prince, était l'élégante construction qui servit plus tard de rendez-vous de chasse aux fils de Louis-Philippe, et qui existe encore dans la partie du parc qui n'est pas du domaine de l'Etat.



Vue de la tour de Gabrielle

A l'époque où il appartenait au duc de Chartres, ce pavillon frappait par sa singularité. La couverture était faite en pierre, avec des guirlandes de bronze, et les pilastres qui étaient autour du bâtiment avaient des bossages en marbre jaune de Sienne, et des tables en marbre du Languedoc ; les chapiteaux, les bronzes, les ornements et les moulures en bronze antique.

Pour étendre ce pavillon, l'on avait ajouté quatre galeries de sept croisées, terminées par une balustrade antique et ornées de tables en brèche violette.

C'est dans ce pavillon que Louis-



Philippe-Joseph, duc d'Orléans, grand-maître de la franc-maçonnerie, faisait subir aux adeptes les épreuves bizarres, et parfois en apparence cruelles, qui précédaient leur réception dans l'ordre. — Il se passait, là aussi des soirées de jeu frénétique.

On raconte, à ce sujet, qu'un jeune Allemand, gros joueur, venu à Paris, fut présenté au duc. Admis à Monceau, on le fit jouer et il perdit ; il prit de l'humeur et s'échappa même en imprécations fâcheuses. Un gentilhomme, attaché au duc de Chartres, représenta à l'Allemand qu'on ne parlait pas ainsi devant un prince. Le trop franc personnage répondit brusquement que, parmi les fripons, il n'y avait pas de princes. Alors on tomba sur lui ; il fut assommé séance tenante et enterré secrètement dans les jardins. Sous prétexte d'enjolivement du parc, le duc lui fit élever un tombeau, dont la pyramide, qui existe encore aujourd'hui, n'est qu'un fragment.

Un décret de la Convention (floréal an II) affecta les ci-devant Folies de Chartres à divers établissements d'utilité publique.





Puis on remit quelques jeux en vigueur, en y donnant des bals d'été qui ne furent pas longtemps suivis.

Napoléon Ier gratifia Cambacérès de cette propriété, qui la rendit à l'Etat à cause des frais d'entretien qu'elle exigeait.

Louis XVIII la restitua à la famille d'Orléans, qui en fut légalement propriétaire jusqu'aux décrets présidentiels de janvier 1852.



MAISON DE BRUNOY

L'hôtel Brunoy bâti, en 1772, par Boullée, est un modèle de grâce et de simplicité ; il a une porte d'entrée au n° 49 du Faubourg Saint-Honoré et donne sur les Champs-Élysées d'où l'on jouit d'une vue agréable.

La façade principale a un seul étage de sept arcades au-dessus desquelles est une longue frise au bas-relief — six colonnes ioniques précèdent le péristyle, élevé sur vingt marches et couronné par un amortissement en gradins au sommet duquel la statue de Flore est enveloppée d'arbustes ; les deux ailes renferment les escaliers et leurs vestibules ; la façade du principal corps de logis, de ce côté, est simplement ornée de refends.



La distribution intérieure est simple, parfaitement régulière et présente six grandes pièces. Le salon est décoré de pilastres cannelés, d'ordre ionique ; le plafond, en voussure, est peint par M. Vincent.

Deux ailes du bâtiment s'avancent sur le jardin, et se composent, à droite, d'un boudoir et d'une bibliothèque ; à gauche, d'une salle de bains et d'un cabinet. On sort de l'appartement sur une large terrasse, d'où l'on descend au jardin.

Le jardin est charmant, l'architecte a très ingénieusement creusé deux allées à quelques pieds de profondeur, recouvertes d'un berceau, qui aboutissent à un salon de verdure. Par ce moyen, la vue se prolonge jusqu'aux Champs-Élysées.

Le marquis de Brunoy était dégoûté de la vie de campagne ; il annonça qu'il habiterait dorénavant la ville. A cet effet, il ordonna d'aménager au plus tôt son hôtel de Paris, et pour bien témoigner de son empressement à l'habiter, il y fit dresser son lit au milieu des gravats. Cependant, le jour où cet appartement fut achevé et disposé à le recevoir, il quitta brusquement Paris pour se fixer de nouveau à Brunoy. Cette fantaisie lui coûtait cent mille livres. C'était un prodigue. On raconte un certain nombre de magnificences qui accompagnaient ses fêtes. Il donnait deux cent mille livres de présents aux intimes, et l'illumination de l'hôtel et le superbe repas servi à la noble assistance lui en coûtaient cinquante. On comprend ainsi aisément comment il parvint à dépenser annuellement dans ce milieu six cent cinquante mille livres de plus que les quatre cent trente mille livres de son revenu, soit en tout plus d'un million. Après lui la marquise habita encore le bel hôtel de Paris, puis il échût à M. Leavenworth.

En 1815, le maréchal Marmont, duc de Raguse, y habita. Ce fût, sous Louis-Philippe, la princesse Bagration, dont la maison passait pour la meilleure table de son temps, qui en était propriétaire.

FOLIE BEAUJON

Nicolas Beaujon naquit à Bordeaux en 1718, de Jean Beaujon ; il hérita des qualités commerciales et pratiques de son père. Son premier emploi est celui de « directeur du commerce à Bordeaux ».

A la suite de poursuites judiciaires, il dut s'enfuir précipitamment à Paris où il resta et épousa, en 1753, une demoiselle Bontemps, fille de Louis Bontemps, premier valet de chambre du roi. La dot n'était que de cinquante mille francs ; en outre, le contrat stipulait que cette dot ne serait payée qu'après la mort de la belle-mère. Mais le financier ne faisait pas un mariage d'argent : il n'en voulait pas à la dot, il voulait mieux : par le Roi, par Mme de Pompadour, ce mariage lui ouvrait la Cour, lui promettait la faveur de Louis XV et lui permettait de tenter toutes les entreprises.

Peu à peu, tous les souhaits de grandeur du financier se réalisent : il devient receveur général des finances de la généralité de Rouen, puis de La Rochelle, banquier de la Cour, trésorier et commandeur de l'Ordre de Saint-Louis, conseiller d'Etat à brevet.



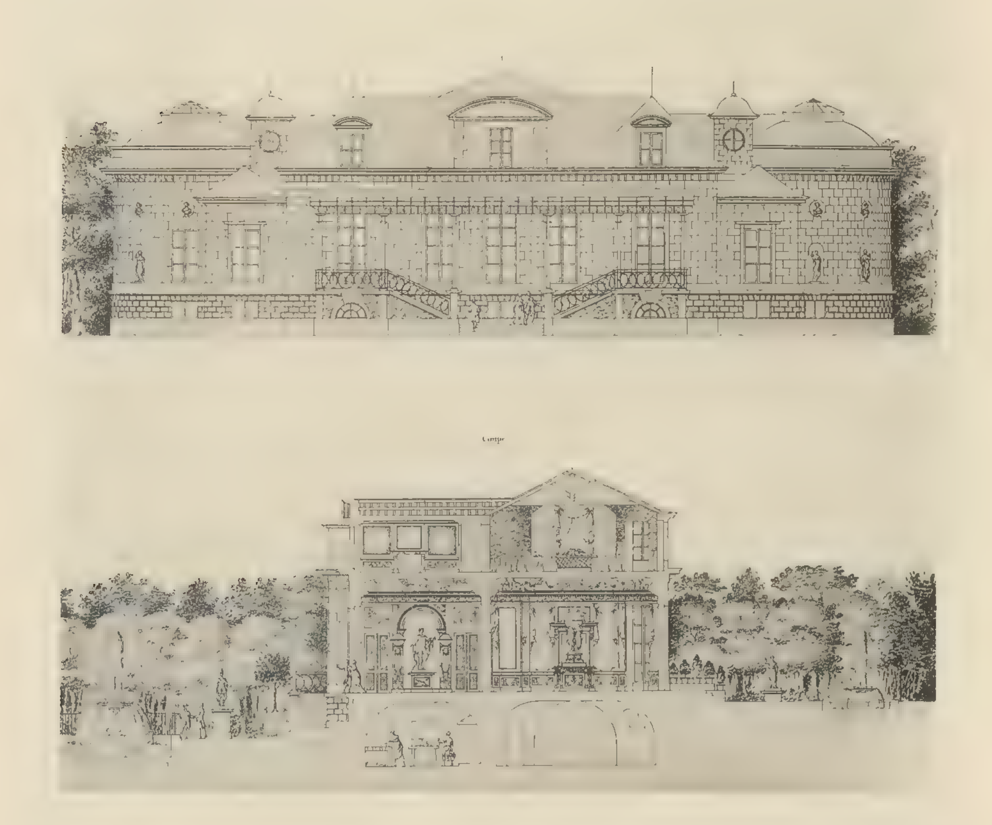
Riche, il voulait être à la mode. Il s'érigea en Mécène, fit des pensions aux gens de lettres malheureux, trancha du haut et puissant seigneur, et, dans plusieurs lettres du temps, il est qualifié de Monsieur de Beaujon.

En ce lieu dit « la Pépinière du roi », Beaujon acheta d'immenses terres, allant jusqu'au

promenoir Chaillot et à la barrière de l'Étoile, correspondant actuellement à l'emplacement compris entre le faubourg Saint-Honoré, la place des Ternes, les Champs-Élysées, la rue Washington. Sur ce terrain, il se fit construire une habitation qu'il appela sa « Chartreuse » et qu'on dénomma la « Folie Beaujon ».

Cette « Folie Beaujon », d'après Chamfort, aurait été achetée, avant la mort de son possesseur, un million cent mille livres pour le comte d'Artois.

On parlait beaucoup à cette époque des soupers donnés à la « Folie Beaujon ». Les convives ne craignaient pas de prolonger fort avant dans la nuit leurs folles agapes.



Toutes ces richesses, ce parc immense, cette habitation luxueuse, cette table somptueusement servie, ne profitèrent pas longtemps à M. de Beaujon qui mourut en 1786.

Trois ans après sa mort, la propriété était revendue au receveur général des finances Bergerac. Au commencement de l'Empire, des entrepreneurs de fêtes la transformèrent en jardin public. Il y avait là toutes sortes de jeux, et en particulier ce qu'on appelle de nos jours encore les Montagnes Russes. Cette distraction, fort goûtée alors, était devenue une espèce de furie ; on chercha à en installer dans tous les lieux de divertissements publics. Cet établissement fut supprimé en 1820.



L'hôtel appartint plus tard à Gudin, le peintre de marines ; il fut ensuite acheté par la marquise de Bercy, puis par Mme la baronne Salomon de Rostchild qui le fit démolir vers 1865. L'hôtel qui porte actuellement le n° 11 de la rue Berryer représente exactement son emplacement.

Sur les terrains Beaujon, en 1825, M. Hamelin construit les rues Lord Byron, Châteaubriand, Fortunée qui est représentée par la partie actuelle de la rue Balzac, qui s'étend des Champs-Élysées à la rue Beaujon.

En 1842, M. Blenard, propriétaire des terrains, prolonge la rue Fortunée jusqu'au faubourg du Roule, et rejoint cette rue à celle des Écuries d'Artois qui s'arrêtait alors à la rue de l'Oratoire du Roule (actuellement rue Washington). On rectifie l'avenue Châteaubriand, et une habitation de plaisance, appelée Bel-Respiro, vaut à la partie de cette rue qui débouche sur les Champs-Élysées, le nom du Bel-Respiro. Coupant obliquement le centre même des terrains de l'ancienne « Folie », on construit la rue du Centre. La rue Beaujon est de la mêmeépoque.

En 1850, Balzac vint mourir dans une vieille maison, située rue Fortunée, qui avait autrefois dépendu de la « Folie Beaujon » et qui existe encore en partie. La rue Fortunée prit le nom de rue Balzac.

Tel fut le sort de cette brillante « Folie Beaujon » de la fin du XVIIIe siècle.



Montagnes Françaises.
Jardin Beaujon!

MAISON DE M. DE LUXEMBOURG

En 1700, M. le duc de Luxembourg habitait, rue Saint-Honoré, une grande maison dont le jardin se prolongeait jusqu'au boulevard, et comprenait tout le terrain sis entre la Madeleine et la rue Saint-Honoré.



C'est sur ce jardin que fût percée la rue du Luxembourg, appelée rue Cambon, il y a quelques années seulement; le petit parc et la maison appartenaient alors à Charles-François-Frédéric de Montmorency, duc de Luxembourg, de Piney, de Montmorency, pair et premier baron de France, fils aîné de François-Henri, le grand maréchal de Louis XIV, auquel il avait succédé dans ses titres.

Né le 22 février 1661, il apprit de bonne heure le métier des armes près de l'illustre chef de sa maison, et prit part à ses victoires. Après la mort du maréchal il continua à servir en Flandre jusqu'à la paix de Ryswyck.

Nommé lieutenant général, en 1702, il reçut le collier des Ordres du roi, en 1724. Dans l'intervalle, il avait été envoyé comme gouverneur en Normandie, où il resta jusqu'à la paix d'Utrecht. Pendant qu'il commandait à Rouen, une sédition occasionnée par la disette éclatait dans la ville (1709) et l'on raconte que le duc de Luxembourg, après l'avoir réprimée en exposant sa personne, alla demander au roi la grâce des coupables; à sa prière le prince leur pardonna. Cette démarche généreuse mit le comble à sa popularité.

Il mourût le 4 août 1726, après quelques jours de maladie.

Lorsqu'en 1719, on perça la rue du Luxembourg sur les jardins du duc Charles-François, ce dernier avait précédemment été nommé gouverneur de Normandie par le Roi, et il n'habitait plus guère Paris.



Il y a eu parfois des confusions car on trouvait à ce moment, pas bien éloignés l'un de l'autre, deux hôtels Montmorency - Luxembourg, l'un au duc de Piney, dont nous venons de parler et l'autre, boulevard Montmartre, appartenant à la branche des ducs de Châtillon, dont il sera question plus loin.



L'ÉLYSÉE

En 1728, cinq ans après la mort du Régent, un prince de la maison de Bouillon, le comte d'Evreux demandait à l'architecte Mollet de bâtir un palais digne d'une altesse, un petit Versailles en plein faubourg Saint-Honoré jusqu'au Cours-la-Reine. C'est ainsi que s'éleva l'hôtel du comte d'Évreux. Là, comme en tant d'autres logis fréquentés par les gens de la cour, la vie s'écoule belle, la philosophie est souriante.

Après le comte d'Évreux, la maison échût à Louis XV qui voulut y loger les ambassadeurs, puis à Jeanne Poisson, celle qui, par l'effort de sa volonté et la magie de son doux visage est devenue marquise de Pompadour.

Mme de Pompadour en fit le boudoir de la royauté, le salon d'attente du crédit, le temple du goût et de la mode, y donna la mesure de sa faveur. La marquise morte, son hôtel revint à son frère, M. de Marigny, et de ses mains, par une transmission assez naturelle, retomba au domaine royal qui y arrangea une série d'appartements pour les ambassadeurs extraordinaires près la cour de France. Comme le Roi en avait eu le projet avant sa liaison avec la marquise, on y logea les meubles et les bijoux de la couronne, le monument de la place Louis XV n'étant pas encore achevé.



En 1773, M. de Beaujon acheta, du roi, cette magnifique propriété. Sous l'impulsion du financier l'hôtel s'accrût encore et s'enjoliva par les soins de Boullée, un des Mansards de ce temps, puis le revendit à Louis XVI moyennant un million cent mille livres plus deux cent mille pour les glaces et les tableaux.

En 1786, nouveau propriétaire, nouvelle fortune! La dernière, la duchesse de Bourbon, après la mort de Beaujon, fixait sa résidence à l'Élysée et formait dans le jardin un groupe de châlets, dit hameau de Chantilly.

Nombreuses furent les fêtes où l'on voyait Florian rimer Grétry, chanter Chamfort, railler le comte d'Artois, sourire à tout le monde; le comte de Provence méditer un quatrain pendant que la comtesse Jules était en belle humeur, que Mme de Lamballe multipliait ses coquetteries innocentes, et la duchesse de Bourbon s'enchantait de l'enchantement de tous ses hôtes!

En 1793, l'hôtel de Pompadour et de Bourbon est déclaré bien national, des entrepreneurs à loyer y donnèrent des fêtes champêtres dans le hameau de Chantilly, en affectant les salons du château à des jeux de hasard et à des bals.

En 1803, Murat achète le palais profane et, avec sa femme, la princesse Caroline Bonaparte, y arrange, dans un goût fastueux, une demeure de prince du sang. Quand le prince Murat fut devenu roi, l'Empereur qui aimait l'Élysée se l'appropria, et, depuis 1808, ce fut des séjours de prédilection. Dans la nuit du 21 juin 1815 il y descendit presqu'en fugitif.

Quelques jours après, Napoléon quittait l'Élysée, et le Tsar Alexandre de Russie prenait ses quar-



VUE DE L'ELISÉE BOURBON

tiers au palais de Bourbon en quittant la rue Saint-Florentin et l'hôtel de l'Infantado, où M. de Talleyrand lui avait offert l'hospitalité.

Alexandre reprit le chemin de Pétersbourg et l'Élysée revint au duc de Berry, après avoir été habité, durant quelques semaines, par le général sir Arthur Wellesley, duc de Wellington.

Ce fut à l'Élysée que le duc de Bordeaux vint au monde, sept mois après l'assassinat de son père. Mme la duchesse de Berry ne quitta ce palais qu'en 1830, Marie-Caroline fût en son Élysée la vraie reine du pays de France. Si elle sortait de ce palais où elle attirait toutes les muses, c'était pour aller à l'Opéra, au Gymnase, encourager par son sourire ses artistes préférés, Horace Vernet, Rossini, M. Scribe.

A partir de 1830, l'histoire de l'Élysée s'arrête pendant dix-huit ans. Le prince Louis Napoléon l'habita trois ans.

C'est en passant par ces diverses transformations que l'Élysée « Folies du comte d'Évreux, de la Pompadour, de Beaujon et de la duchesse de Bourbon », est venu jusqu'à nous.

MAISON DE M. DE MARIGNY

Abel-François Poisson, marquis de Ménars et de Marigny, frère de la marquise de Pompadour, naquit en 1727. Dès sa jeunesse, il s'était occupé avec succès de géométrie et d'architecture. Sa sœur le fit, à l'âge de vingt ans, admettre à la Cour, où il apportait une jolie figure, de la facilité et du goût.

M. Lenormand de Tournehem ayant été nommé directeur et ordonnateur général des bâtiments, Marigny, qui portait alors le nom de marquis de Vandières, fut désigné pour sa survivance. A la fin de 1749, il partit en Italie, emmenant avec lui Soufflot, Cochin et l'abbé Leblanc ; il y resta deux ans, de décembre 1749 à septembre 1751. A la mort de M. de Tournehem, arrivée en novembre 1751, il lui succéda comme directeur général des bâtiments. Il protégea toujours avec discernement et d'une manière fort utile, les artistes, d'abord par le crédit de sa sœur, puis par le sien propre.



Le prix donné jusqu'alors aux tableaux commandés par le roi fut augmenté ; les acquisitions pour la manufacture des Gobelins devinrent plus nombreuses ; on ouvrit le guichet entre la place du Carrousel et le quai, en réservant deux passages nécessaires pour les piétons ; et, en dépit des vives attaques dont elle était l'objet, l'Académie de France à Rome fut maintenue. Cela tient surtout à ce fait que les compagnons de voyage avaient conservé sur Marigny une grande influence ; il les nommait ses yeux et ne prenait aucune mesure importante sans leurs conseils.

A tous ces amis, à tous ces artistes, dont il se faisait honneur, Marigny offrait la plus large hospitalité. Les soirées de musique, avec divertissements variés, se répétaient dans la maison de ce Mécène joyeux. Mme de Pompadour lui procura, en 1755, dans l'Ordre du Saint-Esprit, une charge qui l'autorisait à en porter la décoration. On dit alors que c'était un « *poisson* bien petit pour être mis au *bleu* ». Marigny n'aurait peut-être pas désavoué cette saillie qui était dans son genre. C'est alors qu'il vint habiter rue Faubourg Saint-Honoré. Sous l'élan que lui donnait Mme de Pompadour, le surintendant des bâtiments renouvela si bien les Champs-Elysées, que leurs plantations multipliées, méritaient à l'ancien hôtel d'Evreux, de s'en instituer le chef-lieu. Il travaillait sur place pour lui et les siens, mais son hôtel du Faubourg Saint-Honoré n'avait pas été sa seule habitation. On le vit occuper le pavillon Montmartel, où il avait réuni une admirable collection de curiosités, dont M. le baron Pichon possède





un rarissime catalogue. En effet, comme le baron Manein, de Marigny avait aussi habité au 5, quai d'Anjou, un ravissant hôtel qu'il vendit au chevalier Lepautre, comte de Chemillé. Ce dernier, dont les affaires n'étaient pas des meilleures, était parti pour l'île de France, en laissant la comtesse, sa femme, fille de la comtesse de Choiseul, aux prises avec un créancier, M. de Siry, marquis de Vignolles, seigneur de Saint-Eugène, pourvu notamment d'un titre régulier pour faire vendre l'hôtel Marigny. C'est ce qui arriva le 3 juillet 1779. Léonard Fray de Fournier, maître en chirurgie, et Louis Pincot, ancien officier de la chambre du roi, s'en rendirent adjudicataires, et la famille de Pincot est restée propriétaire jusqu'en 1843. Tel est l'historique de l'hôtel Marigny.

Mme de Pompadour l'avait institué son légataire universel. Elle lui laissa, par testament, la terre de Ménars, dans le Blésois. Il changea alors encore une fois son nom contre celui de Ménars, et épousa Mlle Filleul. Il recueillit seul la succession de sa sœur dont faisait partie un des plus beaux cabinets de Paris, en livres, en tableaux et en raretés précieuses.



Le Colin-Maillard



En 1772, le roi nomma Marigny conseiller d'Etat d'épée. Celui-ci mourut à Paris, le 10 mai 1781, âgé de 54 ans. Le marquis de Marigny avait donc possédé quatre hôtels : un quai d'Anjou, près de l'hôtel de Thessé, l'autre, rue Froidmanteau, le troisième, à Bucy et le quatrième au Faubourg Saint-Honoré.



MAISON DE M. DE COLLANGE



La Maison de Collange fut bâtie par Boullée et occupait le n° 55 de la rue de la Ville-l'Évêque.

Elle avait eu avant comme propriétaire M. Alexandre.

C'est ainsi que nous la trouvons vers 1783, avec son péristyle à quatre colonnes et sa belle cour d'entrée, qui lui donnait un aspect fort original. C'était une grande demeure, où le style ne le cédait en rien au confort, qui connut des heures de fêtes brillantes entre 1783 et 1789, alors qu'elle passait pour une « Folie ».

Mais l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque devait aussi avoir son heure de célébrité politique par son voisinage avec celui de M. Amar, au 54, qui était député de l'Isère, et joua un rôle important durant la Révolution. Ce conventionnel, grisé par les idées nouvelles, se lança dans le mouvement du jour.

Il fit décréter l'arrestation des Girondins, et une aventure personnelle le poussa encore davantage à préconiser la politique la plus tyrannique.

Ayant séduit une de ses parentes, il voulut obtenir pour elle, d'un certain abbé Élie de Grenoble, l'absolution de la faute. Celui-ci s'y étant refusé, il en avait conçu une vengeance personnelle qui dégénéra en haine contre le clergé tout entier. La Révolution offrait un terrain propice à ses idées.



Devenu très sombre de caractère, il avait pris en amitié Merlin de Thionville, discourant dans les clubs. Heureusement pour lui, le 10 Thermidor l'épargna et, désabusé, il se retira de la politique.

Il mourut en 1816, après avoir obtenu pour Jean-Jacques Rousseau les honneurs du Panthéon.

MAISON DE M. DEMONVILLE



Rue d'Anjou Saint-Honoré, se trouvait l'hôtel Demonville, élevé sur le dessin de Boullée, architecte du roi, avec une colonnade sur la cour et une autre sur le jardin. Le baron Boissel Demonville, né à Paris, en 1763, d'origine normande, fut conseiller au Parlement à vingt-deux ans, et ce jeune magistrat, ami du duc d'Orléans, en avait les mêmes goûts.

C'était un joyeux viveur et il fut l'un des premiers admirateurs de Mlle Contat. Il la recevait souvent dans sa maison où elle présidait aux réceptions que la haute magistrature appréciait alors beaucoup ; on remarquera que les procureurs du roi, les conseillers étaient à cette époque très friands de ces fêtes données aux artistes. Elève de Mme Préville, elle débuta toute jeune à la Comédie française. Sa physionomie était piquante et le regard plein de malice et de gaieté. Pendant vingt-quatre ans, sa carrière ne fut qu'une série de triomphes. La souplesse de son talent lui permit de remplir successivement ces trois emplois, amoureuses, grandes coquettes, jeunes mères.



Le 26 septembre 1792, trois mois après le retour de Varennes, à la demande expresse du roi, qui y assista avec la reine, leurs enfants et Mme Elisabeth, Marie-Antoinette ayant fait savoir à Mlle Contat qu'elle désirait la voir dans le rôle de la « Gouvernante », bien que ce n'était pas son emploi, elle apprit cinq cents vers en vingt-quatre heures et écrivit à la personne qui avait transmis les ordres de la reine : « J'ignorais où était le siège de la mémoire, je sais à présent qu'il est dans le cœur. »

Cette lettre, publiée par ordre de la reine, faillit coûter la vie, en 1793, à la comédienne.

Hors du théâtre, Mlle Contat s'était fait connaître par quelques bruyantes liaisons ; d'abord maîtresse du chevalier de Maupeou, elle fut plus tard celle du comte d'Artois. A celui-ci avait succédé

le séduisant Louis de Narbonne, qu'elle arrachait à Mme de Staël, et, la Révolution marchant, elle avait pris Legendre, le célèbre boucher conventionnel.

En 1809, elle avait épousé le chevalier de Forges de Parny, ancien officier de cavalerie.

Son salon devint bientôt le rendez-vous de la meilleure compagnie ; elle habitait alors 72, rue de Provence.

Quant à M. de Monville, esprit à la fois libertin et frondeur, comme Philippe Égalité, son ami, il fut assez heureux pour échapper aux excès de la Révolution. Voici comment : Un jour du mois de mars 1793, Philippe vint prendre le ci-devant baron dans un cabriolet, et ils s'en furent dîner aux Folies-de-Chartres. Il y avait sur la table une sole frite que le prince arrosait de citron avec



Mlle CONTAT

[illegible] ANE [illegible] le Figaro

lenteur et distraction, car il était préoccupé de l'ingratitude populaire, épée suspendue sur sa tête.

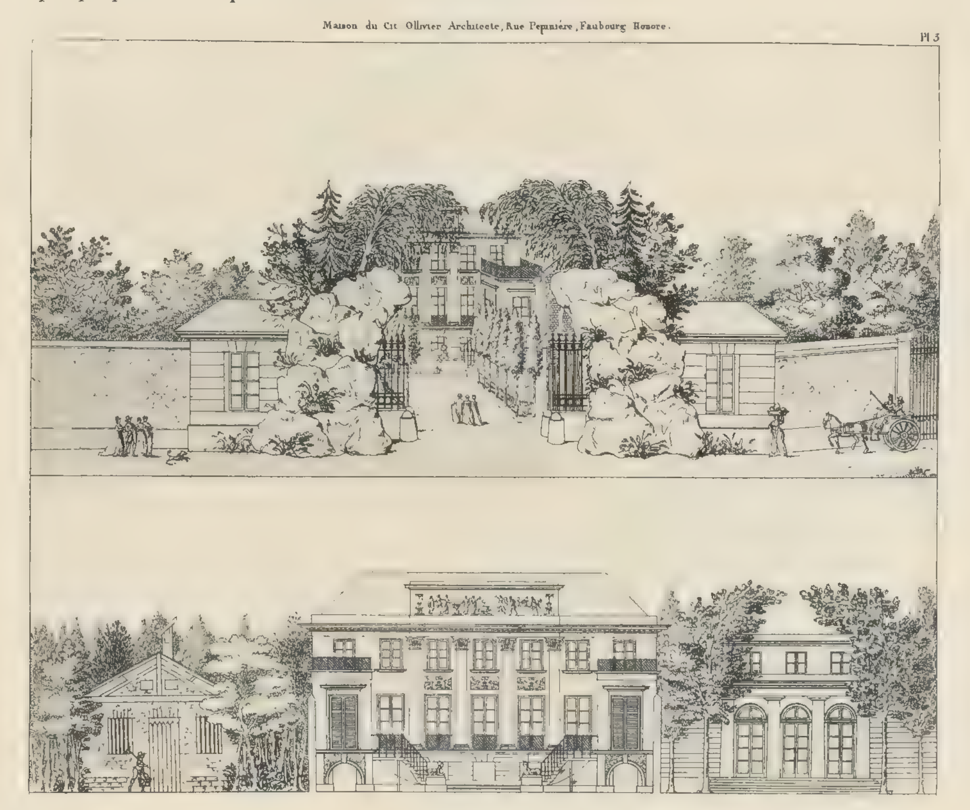
— Laissons ce poisson, mon cher prince, dit Demonville, ce n'est bon que chaud, levons-nous de table... Mais le conventionnel, ci-devant duc d'Orléans, persista à goûter la sole, ce qui laissa le temps à ses ennemis de le faire arrêter au dessert. Le baron seul parvint à prendre la fuite ; il se réfugia à Fontenay, où, sous la Terreur, il vécut de l'état d'ingénieur-mécanicien. Décoré en 1810, comme officier de la garde nationale, il finit par être pair de France sans trop sortir, comme homme politique, du camp de l'indécision. Son nom se rattache aussi à la Société des prisons qu'il a fondée.

Les fêtes données jadis dans la maison de la rue d'Anjou étaient oubliées.

MAISON DE M. OLIVIER

L'architecte Olivier avait bâti pour lui-même une maison, en 1799, rue de la Pépinière, qui se trouvait au fond d'un grand jardin ; la grille d'entrée était scellée dans deux piles de rochers qui en rendaient l'aspect très original.

Elle fût achetée, en 1835, par le célèbre écrivain français Eugène Süe, dont le genre de vie fût quelque peu excentrique.



Il avait trois domestiques, trois chevaux, trois voitures. On n'a pas bien compris pourquoi tout chez lui affectait cette allure trinitaire. Son argenterie était des plus riches, et il avait, dans le monde réputé aristocratique, des bonnes fortunes dont il tira sans doute parti pour ses romans. Sa maison était un véritable cabinet de curiosités. Elle était splendidement meublée de vitraux de couleurs, porcelaines de Chine, de Saxe, bahuts de la Renaissance, sabres turcs, cricks malais, pistolets, et l'on pouvait y voir et même y admirer des objets d'art de prix.

La « Folie Olivier » revécut de beaux jours au XIXe siècle.

MAISON DE M. PAJOU



Charles de Wailly avait construit, au n° 87 de la rue de la Pépinière, un hôtel pour M. Pajou. Ce sculpteur, auquel Louis XVI avait commandé les statues de Descartes, de Pascal, de Turenne, de Bossuet et de Buffon, qui mirent le sceau à sa réputation, fut l'un des quarante-huit premiers membres de l'Institut, nommés d'office pour procéder ensuite à l'élection des autres membres.

Il était né à Paris le 19 septembre 1730, et était élève de Lemoine qui, à cette époque, occupait le premier rang dans la sculpture. Il ne tarda pas à se distinguer et, à l'âge de dix-huit ans, il obtint le grand prix. Envoyé à Rome avec Hutin, Doyen, Dumont, La Traverse et Larue, ces artistes formèrent la « nouvelle école des élèves protégés ». Après douze ans, il revint à Paris et présenta, pour être reçu de l'Académie, le 26 janvier 1760, un groupe de « Pluton qui tient Cerbère enchaîné ». C'était le meilleur ouvrage que l'on eût vu depuis longtemps. Doué d'une extrême facilité il a exécuté plus de cent quatre-vingts morceaux de sculpture en marbre.

MAISON DE M. DE WAILLY



Charles de Wailly, né en 1729, de parents que le commerce des Indes ne conduisit point à la fortune, dut tout à ses études et à son infatigable activité. On le plaça alors chez l'architecte Blondel, puis il prit des leçons de Lejay. Il travailla aussi chez Servandoni et fut, avec lui, dessinateur, architecte, peintre et mécanicien.

De Wailly remporta, en 1752, le grand prix d'architecture, dont le sujet était « Une Orangerie ». Ce succès lui donnait le droit d'aller à Rome, pendant trois ans, aux frais du gouvernement, mais il obtint de M. de Marigny, alors surintendant des bâtiments, la permission de partager ses trois années avec Moreau, qui n'avait eu que le second prix.



C'est à Pajou qu'on doit toute la sculpture qui décore la grande salle de spectacle du Château de Versailles, les frontons de la cour du Palais-Royal, plusieurs ouvrages pour l'embellissement du Palais-Bourbon et pour la cathédrale d'Orléans. Il mourut à Paris le 8 mai 1809.

M. Anatole Demidoff occupait la jolie maison de Pajou. Vers 1830, M. Morgon et M. Hainguerlot lui ont succédé.



Durant son séjour en Italie, il fut nommé membre de l'Institut de Bologne. En 1767, il fut reçu membre de l'Académie d'architecture. L'Académie de peinture l'admit, le 27 avril 1771, au nombre de ses membres.

Le prince de Nassau et l'impératrice de Russie voulurent l'attirer près d'eux. Catherine II lui fit offrir la place de président de l'Académie d'architecture de Pétersbourg, il refusa : « Si l'impératrice veut des plans, dit-il, je lui en ferai tant qu'elle voudra ; je n'ai pas besoin d'aller à Pétersbourg pour cela. »

Il occupait l'hôtel construit par lui, 89, rue de la Pépinière, avant d'avoir pris possession du logement qu'on lui avait accordé au Louvre et où il mourût le 2 novembre 1798.

Sa veuve vendit le joli petit hôtel au comte de Nicolaï ; adjugé en 1835 au marquis d'Aligre, il fût acheté d'abord par M. de Saulty et finalement par M. d'Argenson.



FOLIE THÉLUSSON

Dans son hôtel bien connu de la rue de Provence, n° 28, habitait Mme de Thélusson, qui recevait la meilleure compagnie de l'époque. Ledoux avait donné pour entrée à l'hôtel Thélusson une arcade rocaille, style Médicis, dont la forme ressemblait à un petit arc de triomphe. Entre les rues de Provence et Chantereine (plus tard rue de la Victoire) était situé le jardin de cette belle propriété qui passa ensuite au comte de Saint-Maurice. La porte de l'hôtel, en forme d'arche de pont, se voyait du boulevard.



Mme de Thélusson donnait de somptueuses fêtes, très à la mode. Sous le gouvernement directorial, le « Bal des Victimes » y avait lieu périodiquement par souscription, ainsi qu'à l'hôtel Richelieu. L'État avait confisqué la propriété, qui n'était encore, en 1807, qu'un hôtel garni, auquel faisait concurrence l'ancienne résidence de Laborde. Murat l'avait habité. Puis Napoléon, l'avait donné à l'empereur Alexandre, pour l'ambassade de Russie. Enfin Berchut, naguère tailleur au Palais-Royal, avait acheté la propriété pour la morceler et la vendre, et tout le quartier en voulut à ce spéculateur quand disparut le beau jardin qui laissait voir de toutes parts quelque peu de sa verdure et de ses senteurs.

La décoration intérieure était des plus soignée. — La distribution parfaite, le goût avait présidé aux plus petits détails. C'était une vraie folie d'architecture nouvelle.

L'heureuse distribution de la maison concorde parfaitement avec la décoration extérieure. Elle est rehaussée avec beaucoup de goût et de richesse : les plafonds sont ornés de peintures ; les



FOLIE THÉLUSSON

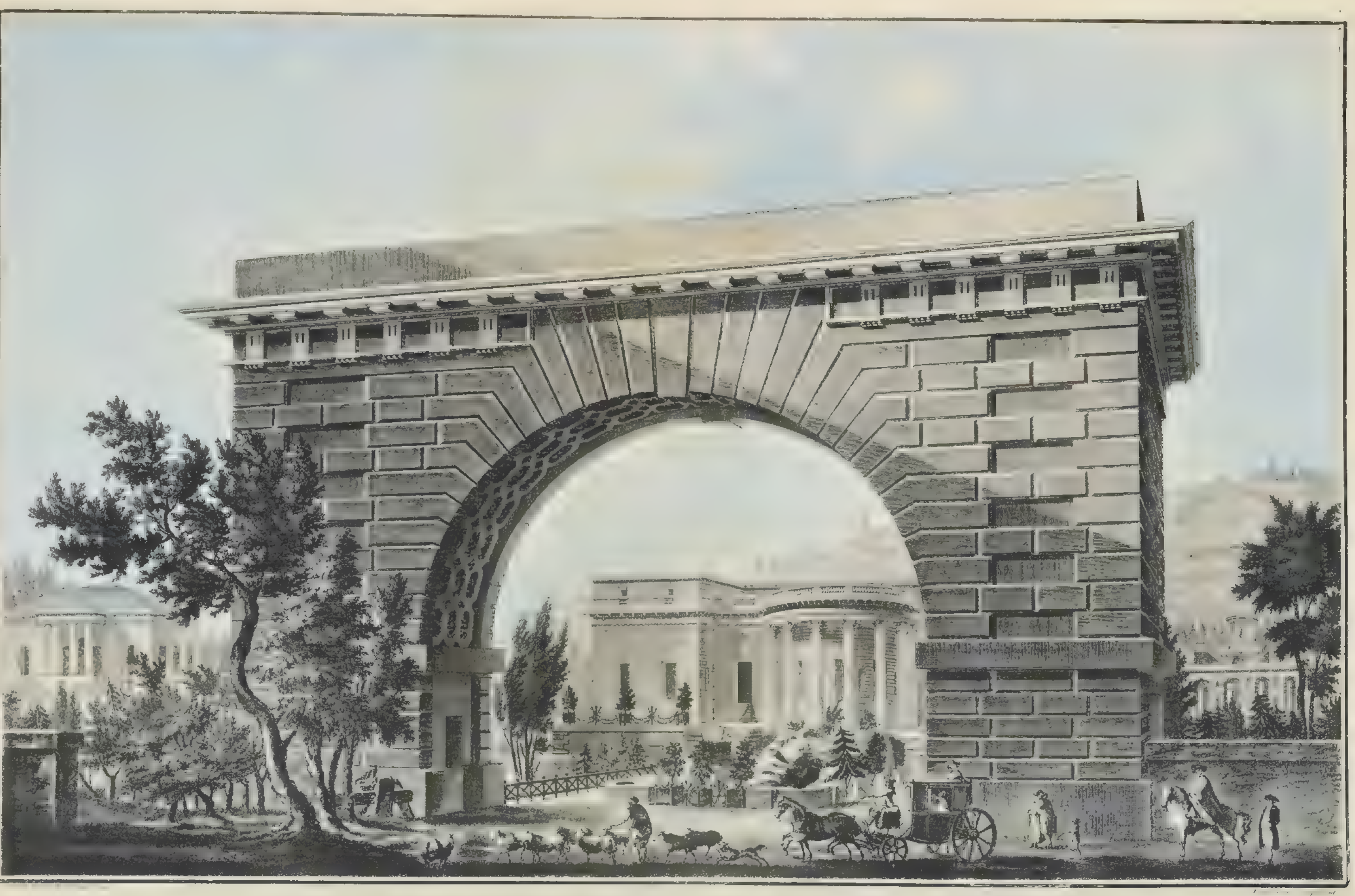
[illegible] son hôtel bien connu de la rue de Provence, n° 28, habitait Mme de Thelusson, qui recevait la meilleure compagnie de l'époque. Ledoux avait donné pour entrée à l'hôtel Thélusson une arcade rocaille, style Médicis, dont la forme ressemblait à un petit arc de triomphe. Entre lés rues de Provence et Chantereine (plus tard rue de la Victoire) était situé le jardin de cette belle propriété qui passa ensuite au comte de Saint-Maurice. La porte de l'hôtel, en forme d'arche de pont, se voyait du boulevard.



Mme de Thélusson donnait de somptueuses fêtes, très à la mode. Sous le gouvernement directorial, le « Bal des Victimes » y avait lieu périodiquement par souscription, ainsi qu'à l'hôtel Richelieu. L'Etat avait confisqué la propriété, qui n'était encore, en 1807, qu'un hôtel garni, auquel faisait concurrence l'ancienne résidence de Laborde. Murat l'avait habité. Puis Napoléon, l'avait donné à l'empereur Alexandre, pour l'ambassade de Russie. Enfin Berchut, naguère tailleur au Palais-Royal, avait acheté la propriété pour la morceler et la vendre, et tout le quartier en voulut à ce spéculateur quand disparut le beau jardin qui laissait voir de toutes parts quelque peu de sa verdure et de ses senteurs.

La décoration intérieure était des plus soignée. — La distribution parfaite, le goût avait présidé aux plus petits détails. C'était une vraie folie d'architecture nouvelle.

L'heureuse distribution de la maison concorde parfaitement avec la décoration extérieure. Elle est rehaussée avec beaucoup de goût et de richesse : les plafonds sont ornés de peintures ; les



VUE PERSPECTIVE DE L'ENTRÉE DE LA MAISON DE MADAME DE THELUSSON.



arabesques, les glaces concourent à en faire une habitation délicieuse. La salle de concert, les beaux salons, la galerie, la bibliothèque, les cabinets de travail qui sont au premier étage attestent une distribution faite avec beaucoup d'art. Les plafonds du salon de compagnie, de celui de la musique, de la salle à manger ont été peints par M. Callet.

On sort des appartements sur une terrasse ornée de statues, d'orangers et de fleurs. Deux rampes d'escaliers en pierre descendent au jardin où se trouve une masse de rochers qui forme l'entrée de la grotte pratiquée au-dessous du salon et supportant les huit colonnes corinthiennes du milieu. Derrière l'hôtel on aper[illegible] la gravure, en perspective, les hauteurs [illegible] dont l'histoire est fort curieuse.

Si l'on jette les yeux sur le [illegible] Roussel [illegible] quantité de moulins qu'on y voit sur les hauteurs.

A la fin du dix-huitième siècle [illegible] plus de vingt-cinq [illegible] des Prés, le [illegible] Saint-Denis, le [illegible] de la Bequille, le moulin Vieux, le [illegible] le But à Fin, le [illegible] anciennement le Chapon, le moulin des Brouillards, la Vieille Tour, la Grande [illegible] Petite Tour, le [illegible] du Palais, le moulin Paradis, la Turlure, le moulin de la Lancette, le moulin des Couronnes, le Grand Moulin, le Petit Moulin, le moulin Neuf, le moulin Noir, le moulin Guerry, le moulin des Sureaux, le moulin des Potences, le moulin du Pavé, le moulin des Champs, le moulin de la Tour-des-Dames. Le moulin de la Poule faisait partie d'un trio de moulins connus sous le nom collectif de moulins des Batignolles. Ils étaient





D'après les Dessins de Mr le Doux Architecte

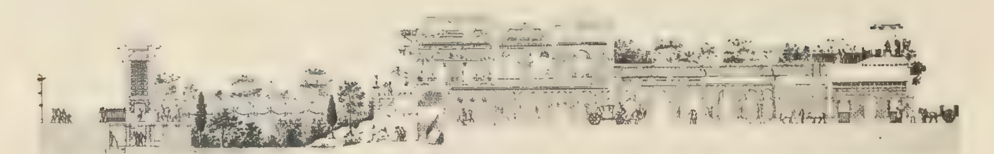
arabesques, les glaces concourent à en faire une habitation délicieuse. La salle de concert, les beaux salons, la galerie, la bibliothèque, les cabinets de travail qui sont au premier étage attestent une distribution faite avec beaucoup d'art. Les plafonds du salon de compagnie, de celui de la musique, de la salle à manger ont été peints par M. Callet.

On sort des appartements sur une terrasse ornée de statues, d'orangers et de fleurs. Deux rampes d'escaliers en pierre descendent au jardin où se trouve une masse de rochers qui forme l'entrée de la grotte pratiquée au-dessous du salon et supportant les huit colonnes corinthiennes du milieu. Derrière l'hôtel on aperçoit sur la gravure, en perspective, les hauteurs de Montmartre avec ses fameux moulins dont l'histoire est fort curieuse.

Si l'on jette les yeux sur le plan de Roussel de 1730, — on est frappé de l'innombrable quantité de moulins qu'on y voit sur les hauteurs.

A la fin du dix-huitième siècle, il y avait encore plus de vingt-cinq moulins : le moulin des Prés, le moulin de la Fontaine-Saint-Denis, le moulin de la Béquille, le moulin Vieux, le moulin Neuf, le But-à-Fin, le Radet, anciennement le Chapon, le moulin des Brouillards, la Vieille Tour, la Grande Tour, la Petite Tour, le moulin du Palais, le moulin Paradis, la Turlure, le moulin de la Lancette, le moulin des Couronnes, le Grand Moulin, le Petit Moulin, le moulin Neuf, le moulin Noir, le moulin Guerry, le moulin des Sureaux, le moulin des Potences, le moulin du Pavé, le moulin des Champs, le moulin de la Tour-des-Dames. Le moulin de la Poule faisait partie d'un trio de moulins connus sous le nom collectif de moulins des Batignolles. Ils étaient





situés sur un mamelon formé par des dépôts successifs de déblais de carrières. Les parchemins du « Radet », celui-là même qu'on appelle le « moulin de la Galette », sont des plus anciens, car on les fait remonter à 1268. Le dernier moulin que la Butte possède encore est situé dans le petit jardin réservé de la famille Debray, dont le père était un amateur passionné de la danse.

Plan et Elevation de l'Hôtel de Madame Thelusson, Rue de Provence par le Doux Architecte — Pl. 73

Coupe

MAISON DE TAMCY

[illegible], en [illegible], était un des jolis petits monuments de l'architecture de l'époque pour [illegible] Tamcy qui l'habitait avant milord Bauting.

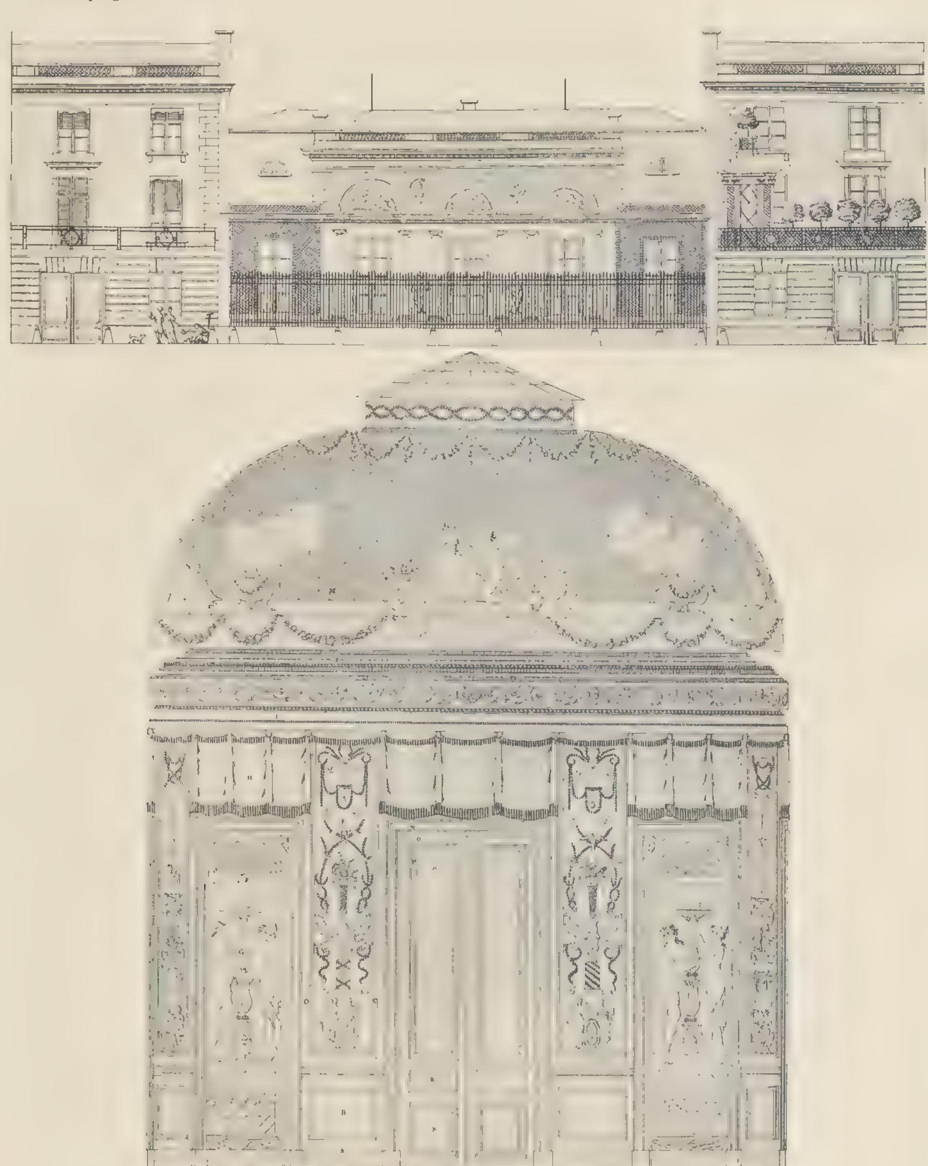




situés sur un mamelon formé par des dépôts successifs de déblais de carrières. Les parchemins du « Radet », celui-là même qu'on appelle le « moulin de la Galette », sont des plus anciens, car on les fait remonter à 1268. Le dernier moulin que la Butte possède encore est situé dans le petit jardin réservé de la famille Debray, dont le père était un amateur passionné de la danse.

MAISON DE TAMCY

Itasse, en 1789, édifia un des jolis petits monuments de l'architecture de l'époque pour le comte de Tamcy qui l'habita avant milord Bainting.



Il portait alors le n° 18, quand l'hôtel Thelusson, en ses dernières années, répondait au chiffre 28. Itasse n'avait décoré le magnifique salon qu'en 1801.

Ce salon est disposé en arcades à glaces, séparées par des pilastres chargés d'arabesques sculptées et décorées d'une façon charmante. Il y avait des serrures et des cheminées en bronze ciselé, des bas-reliefs avec des guirlandes de fleurs sculptées sur les murs de la salle à manger, des girandoles dorées avec deux statues placées dans des niches.

La façade donnant sur le jardin formait une composition, dont l'architecte pouvait être fier.

Ce lord Bainting, dont l'hôtel était très à la mode, faisait partie de ce qu'on appelait la troupe dorée de Mlle Dervieux. Il se fit remarquer par ses dépenses excessives qui alarmèrent alors son banquier.



Après lui, l'hôtel passa à M. de Tréneuc, au fameux sybarite Barras, à la danseuse Fanny Essler qui y établit un petit théâtre, principalement consacré à des exercices chorégraphiques.

Mlle Duverger, du théâtre du Palais-Royal, eut à son temps cette jolie résidence. A cette époque, on remarque que l'architecture, sous le règne de Louis XVI, se distingua par une perfection inimitable dans l'exécution. A côté des Pajou et des Clodion, qui comptent parmi nos plus gracieux sculpteurs, il y avait une foule d'ornemanistes en tous genres. L'unité de conception qui présidait aux dessins des constructions, la décoration générale que chacun adoptait sur un plan unique, conservait l'harmonie et en même temps une certaine variété qui est le propre de cette école de la fin du XVIIIe siècle.



Il portait alors le n° 18, quand l'hôtel Thelusson, en ses dernières années, répondait au chiffre 28. [illegible]

[illegible] placés [illegible] pilastres chargés d'arabesques [illegible] rées d'une façon charmante. Il y avait des serrures et des cheminées en bronze [illegible] guirlandes de fleurs [illegible] murs de la salle à manger, des girandoles [illegible] avec deux statues placées dans des niches.

[illegible] t sur le jardin formait une composition, dont l'architecte pouvait être fier.

[illegible] dont l'hôtel était très à la mode, faisait partie de ce qu'on appelait la troupe [illegible] fit remarquer par ses dépenses excessives qui alarmèrent alors son [illegible]



[illegible] ue, au fameux sybarite Barras, à la danseuse Fanny Essler [illegible] t consacré à des exercices chorégraphiques.

[illegible] l, eut à son temps cette jolie résidence. A cette époque, [illegible] e de Louis XVI, se distingua par une perfection inimi- [illegible] s et des Clodion, qui comptent parmi nos plus gracieux [illegible] nistes en tous genres. L'unité de conception qui présidait [illegible] décoration générale que chacun adoptait sur un plan unique, [illegible] même temps une certaine variété qui est le propre de cette école de la [illegible]



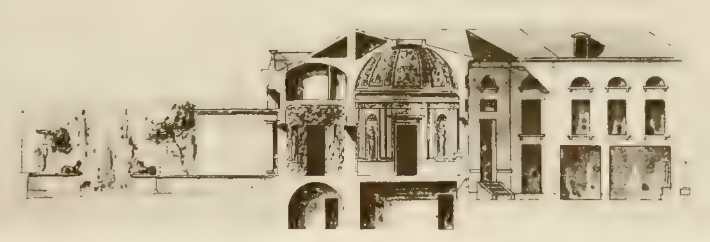


On remarque, en effet, [illegible] gement que renfermaient [illegible] Révolution, leur fut fatale, et la plupart de nos richesses artistiques y périrent. Les anciens propriétaires [illegible] dans les mains [illegible] Leur conservation [illegible] assurée, par suite de cette dernière utilisation, mais elles eurent trop [illegible] leur semblaient peu d'accord avec le sérieux des affai[illegible] de leurs propriétaires, et nous sont parvenus intacts.

Puis survinrent les changements du goût qui fit renouveler l'aspect intérieur des appartements. La société nouvelle voulut avoir son art nouveau pour ses demeures. Les boiseries sculptées furent arrachées, les arabesques peintes furent effacées, pour être remplacées par des parois lisses de stuc sur lesquelles on réservait à peine la place de quelques bas-reliefs, d'après l'antique.

Ce ravissant hôtel de la rue de Provence, où les meilleurs artistes avaient laissé leurs empreintes, disparut ainsi comme tant d'autres.

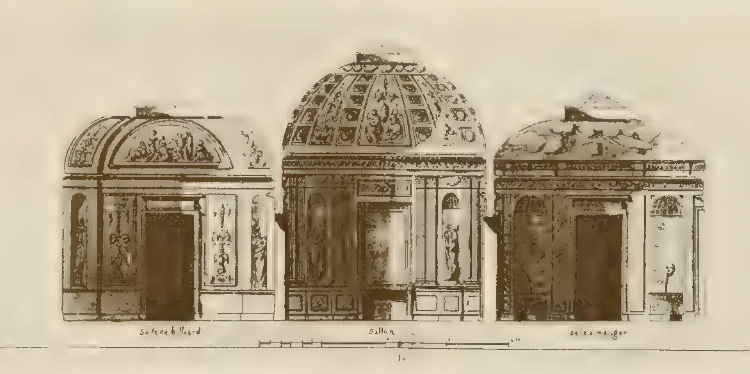




On remarque, en effet, qu'il ne reste qu'un petit nombre des chefs-d'œuvre de goût et d'arrangement que renfermaient les grands hôtels de Paris. La perturbation profonde qui accompagna la Révolution, leur fut fatale, et la plupart de nos richesses artistiques y périrent. Les anciens propriétaires avaient presque tous émigré ou étaient réduits à la misère, et ces maisons tombèrent dans les mains de gens ignorants, ou furent affectées par le gouvernement à des services publics. Leur conservation paraissait assurée, par suite de cette dernière utilisation, mais elles eurent trop souvent à souffrir des entreprises des architectes sans goût, ou du vandalisme des administrateurs qui ne pouvaient s'accommoder des pastorales et des panneaux sculptés du siècle précédent, dont les grâces leur semblaient peu d'accord avec le sérieux des affaires publiques. D'autres hôtels, encore plus maltraités, avaient été acquis par des spéculateurs qui les démolirent ou qui les transformèrent en établissements industriels. Bien peu retournèrent, après la tourmente, dans les mains de leurs propriétaires, et nous sont parvenus intacts.

Puis survinrent les changements du goût qui fit renouveler l'aspect intérieur des appartements. La société nouvelle voulut avoir son art nouveau pour ses demeures. Les boiseries sculptées furent arrachées, les arabesques peintes furent effacées, pour être remplacées par des parois lisses de stuc sur lesquelles on réservait à peine la place de quelques bas-reliefs, d'après l'antique.

Ce ravissant hôtel de la rue de Provence, où les meilleurs artistes avaient laissé leurs empreintes, disparut ainsi comme tant d'autres.

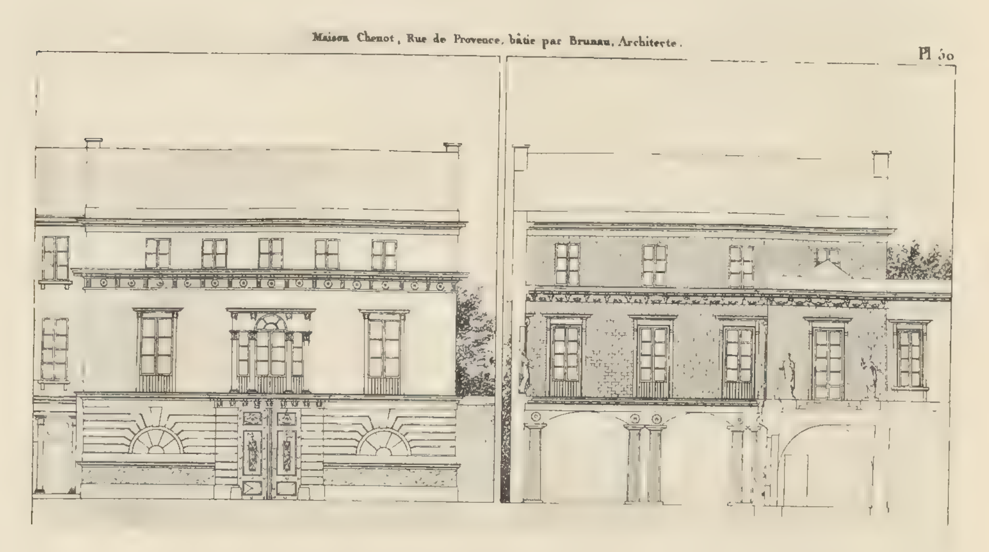


MAISON DE M. CHENOT

Au n° 50, rue de Provence, était l'ancienne maison Chenot, construite par Bruneau en 1790, et qui devint la légation de Saxe sous la Restauration. Auparavant, le général d'Archambal y reçut Napoléon qui avait distingué sa femme.

Cette maison, d'apparence élégante, possédait un joli jardin. On parla beaucoup à l'époque des rendez-vous que l'Empereur y avait avec Mme d'Archambal.

L'intérieur n'était pas moins bien que l'extérieur ; on la citait comme un modèle du genre. Le



premier étage comportait une distribution des plus complètes : antichambre, salle à manger, salon de compagnie, cabinet de lecture, bibliothèque, salle de billard, chambre à coucher, toilette, salle de bain et un ravissant boudoir merveilleusement décoré.



Dans le jardin anglais, suivant la mode de l'époque, était une très jolie pièce d'eau avec un bosquet en feuillage.

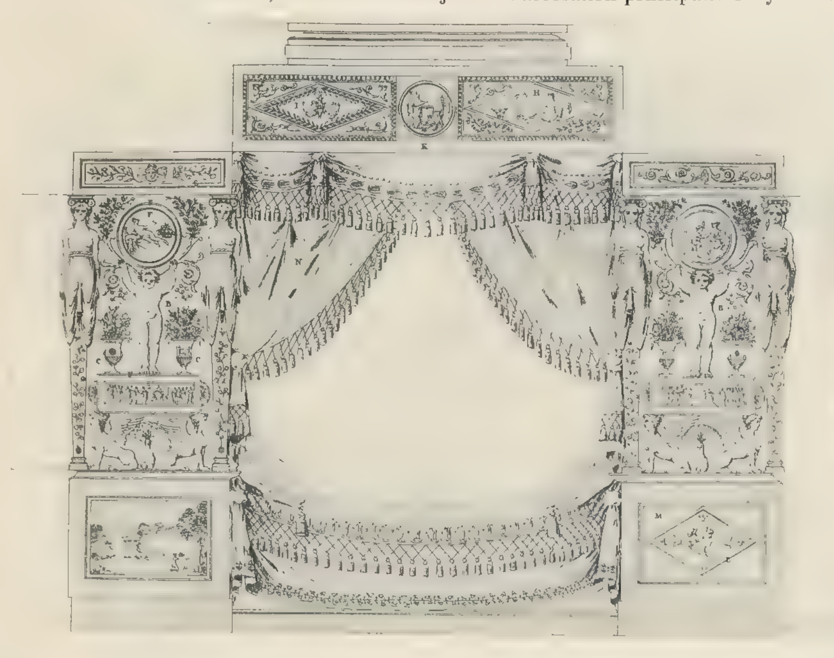
Le boudoir était décoré de cariatides en stuc blanc avec des ornements faits d'arabesques et de médaillons peints.

Les draperies de la chambre étaient en soie lilas avec frange dorée ; le sopha en soie bleue avec des franges de même tonalité, les autres meubles en broderies variées.

L'éclat des cristaux, des ors, de toutes les décorations de cette belle demeure, jetait toujours un reflet de distinction sur les maîtres de ces charmants logis.

Le goût de l'argent avait déjà percé dans cette fin d'époque ; les emplois des fermes, des recettes générales, de tous les postes de la finance amenaient derrière elles ce luxe brillant qu'on trouve chez la plupart des propriétaires de ces jolies Folies.

Dans l'intérieur des maisons, le salon était l'objet de la décoration principale. On y mettait tout



le soin que réclamait une œuvre si délicate. Sur un fond blanc se dessinaient des ornements d'or ou de bronze et les panneaux formant pilastres étaient revêtus d'arabesques. Une cheminée avec glace, appliques de bronze ciselé, était faite de marbre rare.

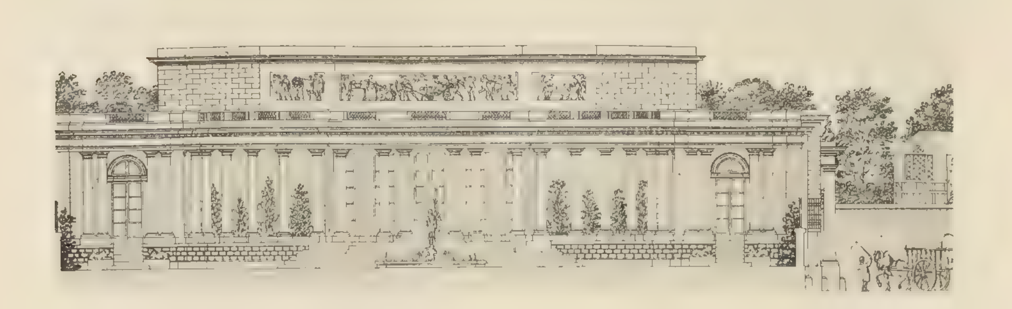
La salle à manger était aussi très brillamment décorée. Les porcelaines les plus rares, disséminées de ci, de là, ou encadrées dans des meubles d'ébénisterie, telles les plaques de Sèvres, étaient l'une des richesses de la décoration d'alors.

La maison Chenot passait pour une des jolies petites résidences de Paris. Son ameublement était empreint de ce style de la fin Louis XVI, qu'on a dénommé Marie-Antoinette et qui avait une grande affinité avec le Directoire. On peut juger du luxe des arrangements intérieurs qui, dans ces petites maisons, affichait et la richesse du propriétaire, et l'habileté des artistes qu'on y employait.

MAISON DE M. LE DUC D'ORLÉANS

La compagnie Delaunay, en 1829, a bâti la cité d'Antin ; mais, du côté de la rue de Provence, une grande construction du XVIIIe siècle se retrouvait encore dans cette cité il n'y a pas bien longtemps. C'était une partie de l'hôtel Montesson, Folie offerte par le duc d'Orléans à Mme de Montespan, dessiné par Brongniard ; il n'avait qu'une seule porte sur la rue de la Chaussée d'Antin.

Pavillon de plaisance du D. d'Orleans, Rue de Provence bâtie par Brongniart, Architecte

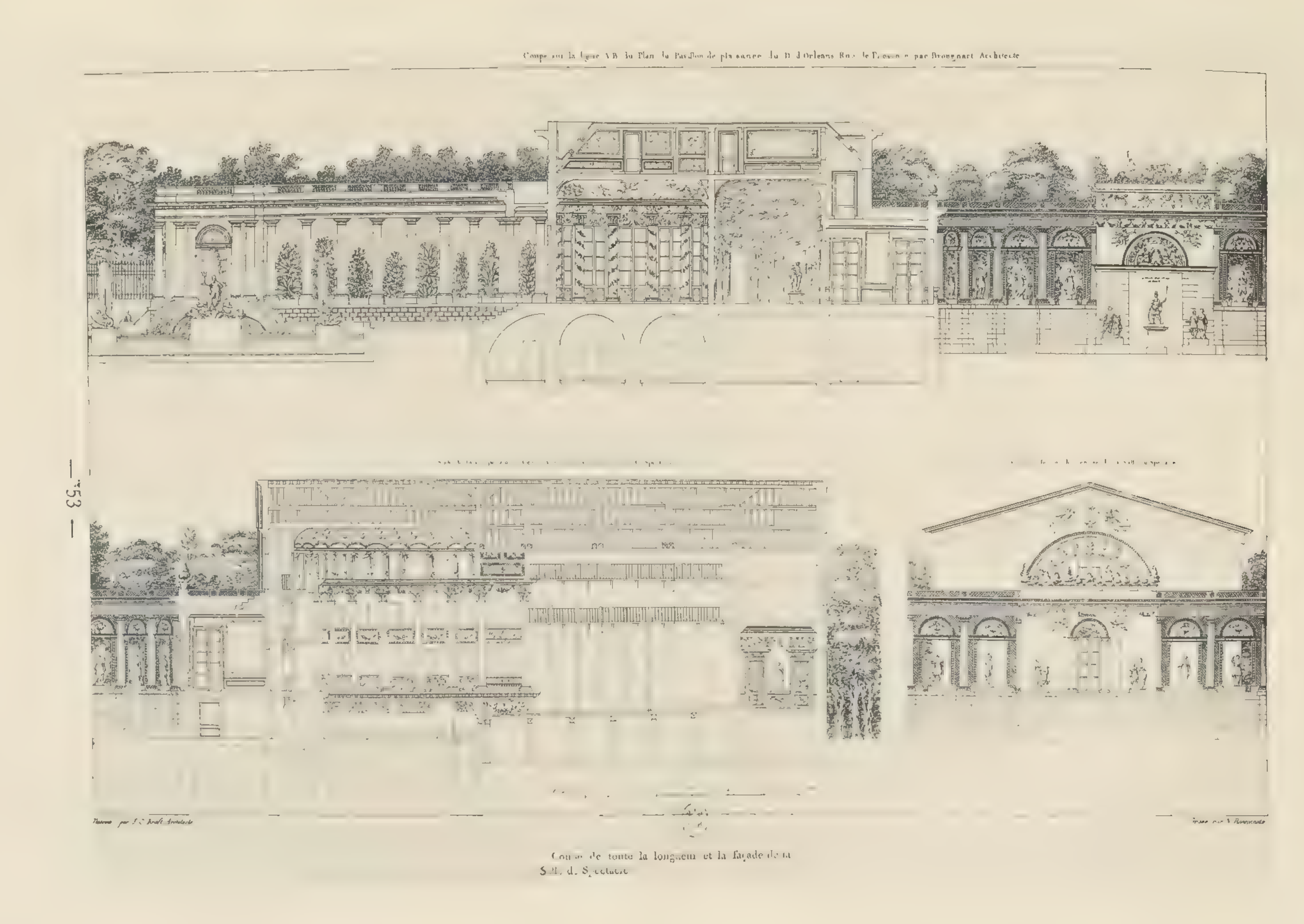


Le mariage morganatique du duc d'Orléans, grand-père du roi Louis-Philippe, avec Mme de Montesson, eut lieu le 24 août 1773, sans éclat, mais avec le consentement du roi. On reconnaissait d'ailleurs à cette princesse, autant de grâces que d'esprit. Il y avait vis-à-vis de chez elle, dans la rue de Provence, un théâtre de société où on l'applaudissait et comme actrice et comme auteur ; les représentations cessèrent à la mort du prince. Brongniard fût l'architecte de cette salle de spectacle, dont Mme de Montesson fit les honneurs dès l'année 1770, et qui avait une salle de concert pour pendant ; l'une devait comme l'autre, à une verdoyante décoration, de ressembler à une éclaircie de bois. Mme de Montesson, qui regarda comme ses petits-enfants, ceux du duc d'Orléans, avait obtenu pour sa propre nièce, la comtesse de Genlis, qu'elle fut chargée de les élever. On lui accorda l'ancienne pépinière du roi où se trouvent, de nos jours, l'église Saint-Augustin, la rue de la Boëtie et le Boulevard Haussmann.



Après la mort de la duchesse d'Orléans, le fournisseur Ouvrard et le banquier Michel habitèrent l'hôtel Montesson, puis le prince de Schwarzemberg, ambassadeur d'Autriche, qui voulut y donner une fête splendide à l'occasion du second mariage de Napoléon ; mais un incendie s'étant déclaré, le bal se transforma en un immense brasier qui fit une quantité de victimes.

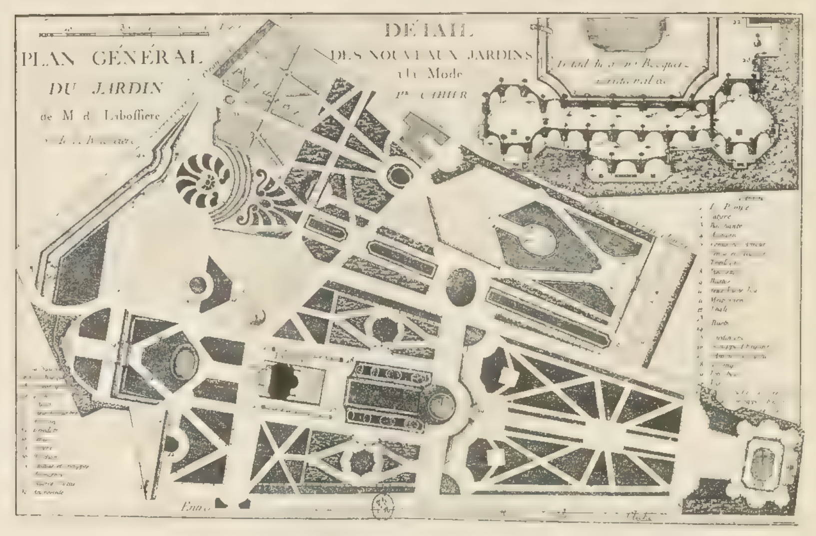
Ce fut un triste souvenir pour une maison qui n'avait pas engendré la mélancolie.



LE PAVILLON LABOUXIÈRE DE TIVOLI

Le fils d'un laquais devenu en 1725 fermier général, avait laissé la survivance de sa charge à son fils, M. de Labouxière, qui fit construire par l'architecte du roi, Carpentier, un des plus élégants monuments de Paris en regard des propriétés de Grammont et Coupé. D'après le bulletin de la Société du Vieux Montmartre « Les Tivolis », le pavillon Labouxière est situé au numéro 7 de la rue Blanche. Cet édifice présentait l'aspect d'une construction romaine. Conçu dans le style ionique avec des pilastres et une balustrade, il avait un porche soutenu par quatre colonnes et devant l'entrée un magnifique perron.

Des sculptures dorées et des peintures ornaient le premier étage où se trouvait une grande salle circulaire entièrement revêtue de marbre et décorée de huit pilastres corinthiens avec des bases et



des chapiteaux de bronze doré. Cette vaste salle était « le salon d'été », précédant une autre pièce octogone dite « salon à l'italienne » et suivie au fond d'une pièce ronde qui était le « salon de stuc ».

Le salon d'été avait cinq portes vitrées donnant sur un perron qui tenait toute la façade d'où l'on avait une vue magnifique sur Paris et sur les jardins.

Ceux-ci comprenaient des bosquets et des pelouses ornés de corbeilles de fleurs, de plates-bandes et des allées taillées en palissades. Au milieu de douze tilleuls en arcades s'élevait une statue d'Apollon. Un peu plus loin on voyait une rotonde d'autres tilleuls et au bassin de l'orangerie la statue d'Andromède. C'était Cramer qui avait dessiné ces jardins. La reine et les princes en ayant entendu vanter les beautés voulurent les visiter, et à leur suite toute la cour désira en faire autant. C'était devenu un endroit très à la mode, où se donnaient des soupers et des réunions intimes, et fort recherché des grandes dames et des petits-maîtres de l'époque.

M. de la Bouxière qui avait quelque penchant pour Mlle Marlet, danseuse à l'Opéra Comique, la recevait dans sa folie de la rue de Clichy. Les jardins du reste étaient immenses, ils comprenaient



LE PAVILLON LABOUXIÈRE DE TIVOLI

Le fils d'un laquais devenu en 1725 fermier général, avait laissé la survivance de sa charge à son fils, M. de Labouxière, qui fit construire par l'architecte du roi, Carpentier, un des plus [illegible] Coupe. D'après le bulletin de la Société du Vieux Montmartre « Les Tivolis », le pavillon Labouxière est situé au numéro 7 de la rue Blanche. Cet édifice présentait l'aspect d'une construction romaine. Conçu dans le style ionique avec des pilastres et une balustrade, il avait un porche soutenu par quatre colonnes et devant l'entrée un magnifique perron.

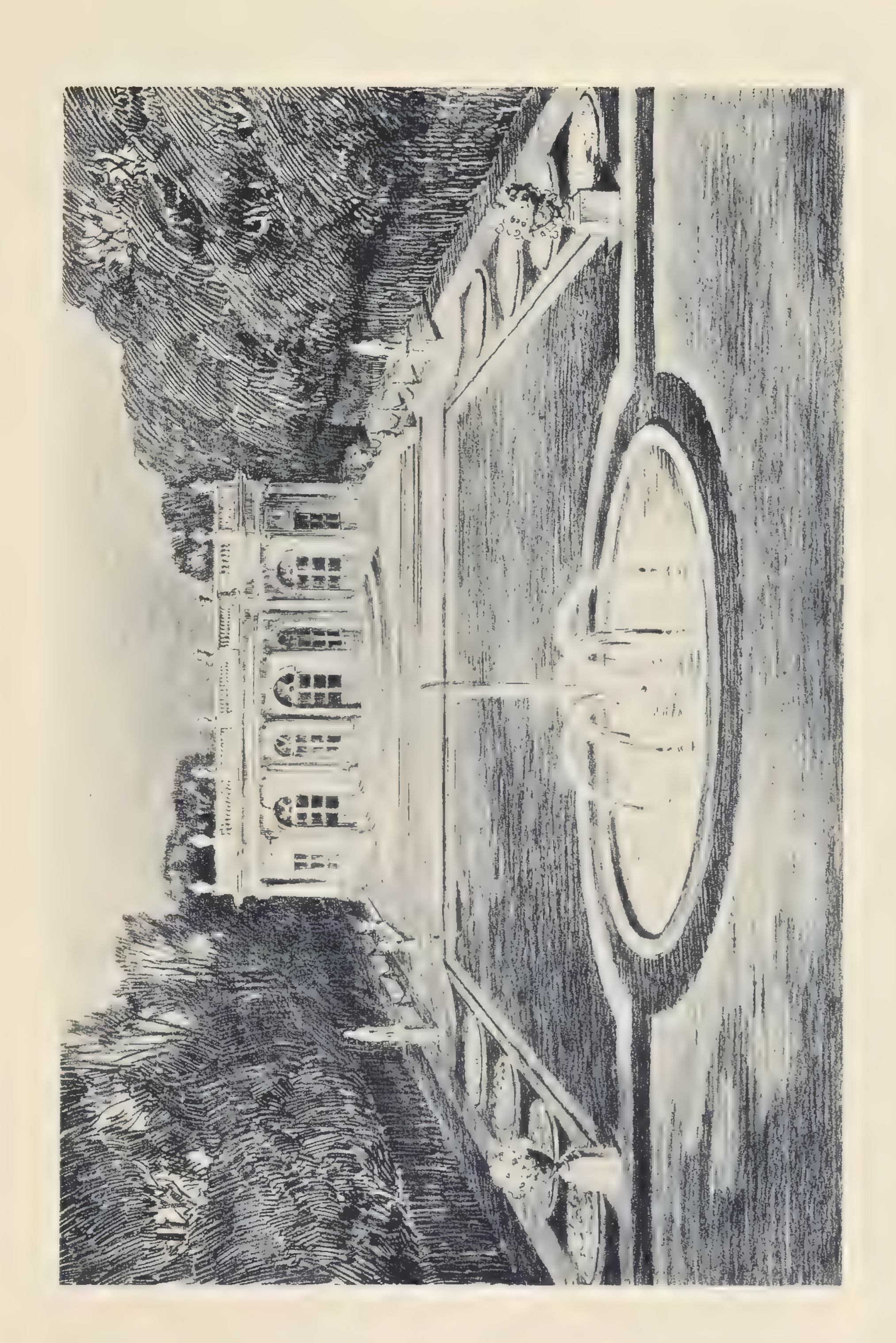
Des sculptures dorées et des peintures ornaient le premier étage où se trouvait une grande salle circulaire entièrement revêtue de marbre et décorée de huit pilastres corinthiens avec des bases et



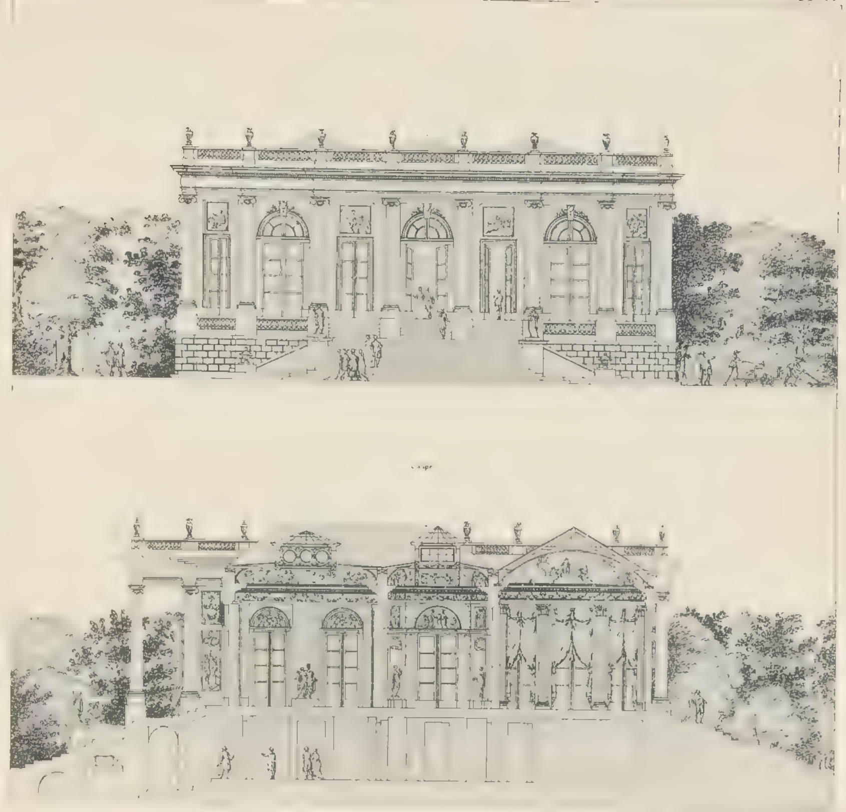
[illegible] était « le salon d'été », précédant une autre pièce [illegible] fond d'une pièce ronde qui était le « salon de stuc ». [illegible] donnant sur un perron qui tenait toute la façade d'où [illegible]

[illegible] des bosquets et des pelouses ornés de corbeilles de fleurs, de plates-bandes [illegible] ssades. Au milieu de douze tilleuls en arcades s'élevait une statue [illegible] n voyait une rotonde d'autres tilleuls et au bassin de l'orangerie la [illegible] ons. La reine et les princes en ayant [illegible] voulurent les visiter, et à leur suite toute la cour désira en faire autant. [illegible] à la mode, où se donnaient des soupers et des réunions intimes, et [illegible]

[illegible] it pour Mlle Marlet, danseuse à l'Opéra Comique, la [illegible] de Clichy. Les jardins du reste étaient immenses, ils comprenaient



Pavillon de la Bossiere Rue de Clichy bâti par Carpentier Architecte Pl 55



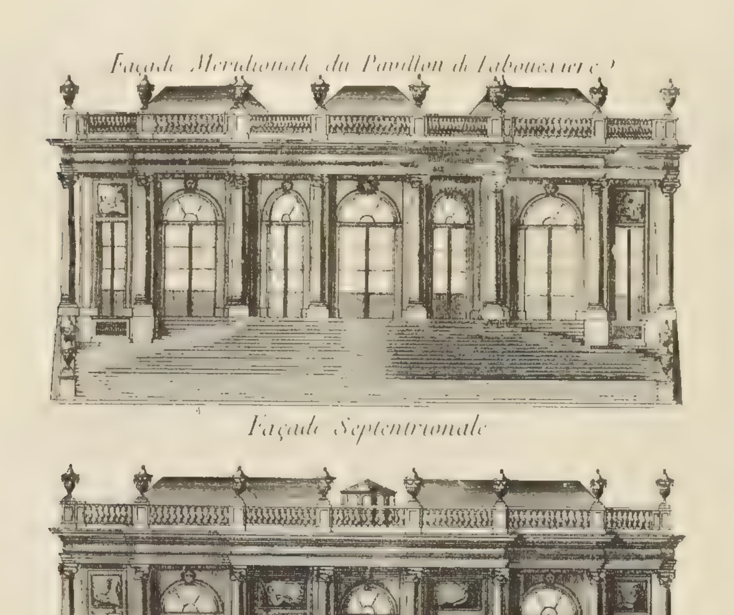
l'espace compris entre les rues de Clichy et Blanche jusqu'à la chaussée d'Antin au sud et jusqu'à la place Blanche au nord. On voit encore place Vintimille un vieux châtaignier qui faisait partie de ce beau parc où M. le comte Greffuhle put chasser à tir le lièvre, ce qui donne une idée de son étendue. On sait en effet que le lièvre meurt quand il est enfermé dans un trop petit espace.

Au fond de l'avenue des Tilleuls, à Montmartre, on trouva les restes de cette « folie » du siècle dernier. Quatre bas-reliefs de pierre, à sujets mythologiques, ornaient sa façade : « Latone et les paysans changés en grenouilles ; Apollon et Daphné ; Apollon et la Sibylle ; Apollon et Coronis. » Ces quatre panneaux décoratifs avaient été rapportés après coup, vers 1854, et provenaient des démolitions de l'ancien Tivoli de la barrière Blanche.

La plupart des artistes et des connaisseurs s'accordent à attribuer ces bas-reliefs à Bouchardon ou à quelqu'un de ses élèves.

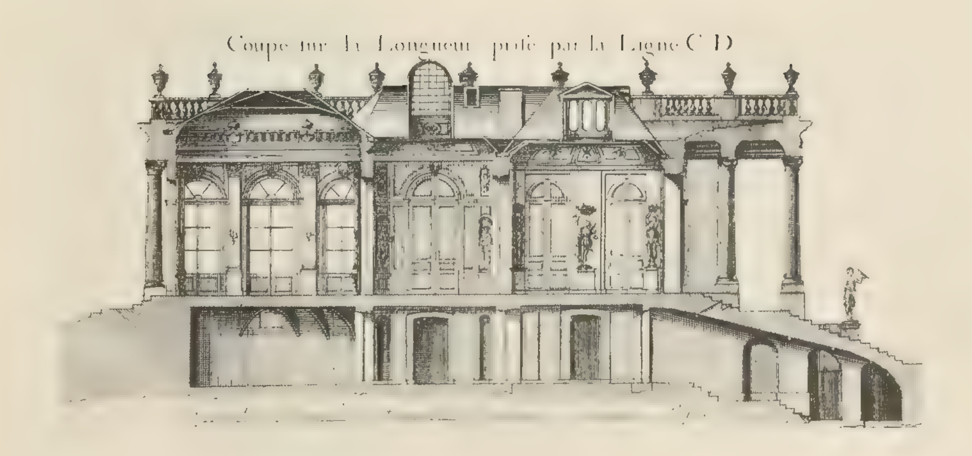
Après M. de Labouxière, M. Foulon en fut propriétaire de 1788 à 1806 ; c'est alors que M. le comte Greffuhle en devint acquéreur. On se rappelle qu'il y donna un bal masqué magnifique où Mme Récamier eût un grand succès. Pendant les Cent Jours, le comte Greffuhle ayant accompagné

Louis XVIII à Gand, les salons furent fermés, mais après la seconde Restauration les fêtes recommencèrent de plus belle et cela pendant cinq années jusqu'à la mort de M. Greffuhle en 1820. A la dernière de ces fêtes, le comte Greffuhle qui avait l'honneur de recevoir le duc de Berry, ayant appris que ce dernier était menacé d'un complot, fit construire un souterrain pour dissimuler l'entrée et la sortie du duc, et en surveilla lui-même l'exécution ; tout se passa fort bien, mais le lendemain le duc de Berry était assassiné à l'Opéra et Louvel interrogé déclara qu'il avait, en effet, attendu vainement la veille le prince à la porte de l'hôtel. Quelques jours après mourut aussi le



comte Greffuhle qui, en surveillant les travaux de construction du souterrain le jour du bal, avait contracté le refroidissement qui le terrassa.

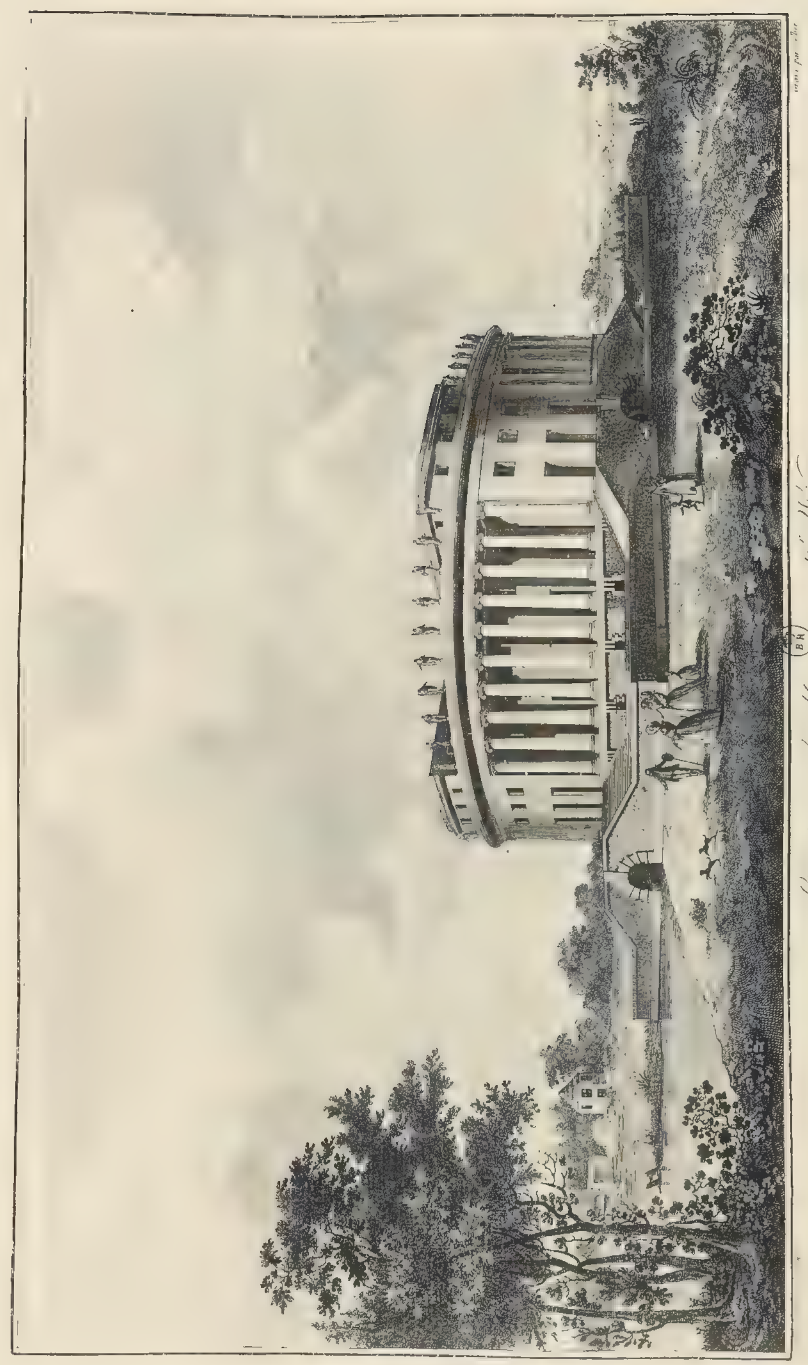
Il est dit dans le « Moniteur » du 25 février 1820 que le comte Greffuhle, pair de France, l'un des plus grands propriétaires de ce pays, vient d'être enlevé à quarante-cinq ans. La veille de l'attentat de Louvel il avait eu l'honneur de recevoir le Prince au bal rue de Clichy. Le duc de Lévis, président de la Chambre des Pairs, en prononçant à la Chambre l'éloge du comte Greffuhle le 20 mars 1820 rappelait le lien qui avait uni la catastrophe du duc de Berry à la mort de



M. Greffuhle. Dans la Cour de Justice tenue le 5 juin 1820, Louvel déclara qu'il avait recherché le duc de Berry la veille de l'attentat au bal du comte Greffuhle pour l'assassiner. Ce fait est donc authentique.

Les trois enfants du comte se partagèrent son héritage ; en 1826 les jardins et le pavillon Labouxière furent loués à M. Robertson. C'est ainsi qu'ils sortirent de la famille Greffuhle et furent ensuite exploités sous le nom de « Tivoli », par le physicien Robertson, comme un lieu où l'on donnait des fêtes et des bals, et où l'on tirait des feux d'artifice ; vers 1844, Tivoli fut absorbé par le percement des rues de Calais, de Douai, de Boulogne et de Bruxelles, et il n'en reste aujourd'hui que les arbres de la place Vintimille dont le nom provient de la grand'mère du comte Greffuhle, la marquise de Vintimille.





Élévation de la Maison de M.r Witt.

FOLIE BOUTIN-TIVOLI



C'est dans les terrains qui font aujourd'hui partie des rues de Londres et Saint-Lazare, que furent dessinés à Paris, les premiers jardins, dans le genre anglais. C'était un financier, nommé Boutin, ancien trésorier de la marine, qui en eut l'idée. D'abord il construisit, sur la rue Saint-Lazare, un luxueux hôtel, puis dans le parc, et donnant sur la rue de Clichy, un pavillon moins grandiose et qui servit à des réunions intimes. Il y avait aussi une basse-cour et une laiterie. Mais, ce qui à cette époque eut le plus de succès, fut la disposition nouvelle du jardin. En juin 1773, on ne parlait à la cour et à la ville, que de Tivoli ou la Folie Boutin, qui faisait l'admiration générale. Les bulletins du Vieux-Montmartre, sur les Tivolis, nous en donnent bien l'idée. Devant la façade de la maison s'étendaient deux jolis parterres fleuris, et sur les murs, de chaque côté, des volières renfermaient des oiseaux rares ; un peu plus loin se trouvaient une ménagerie et la vacherie. Au milieu du jardin anglais, une rivière avec des cascades, des ponts amenait, à une bergerie et des serres, où



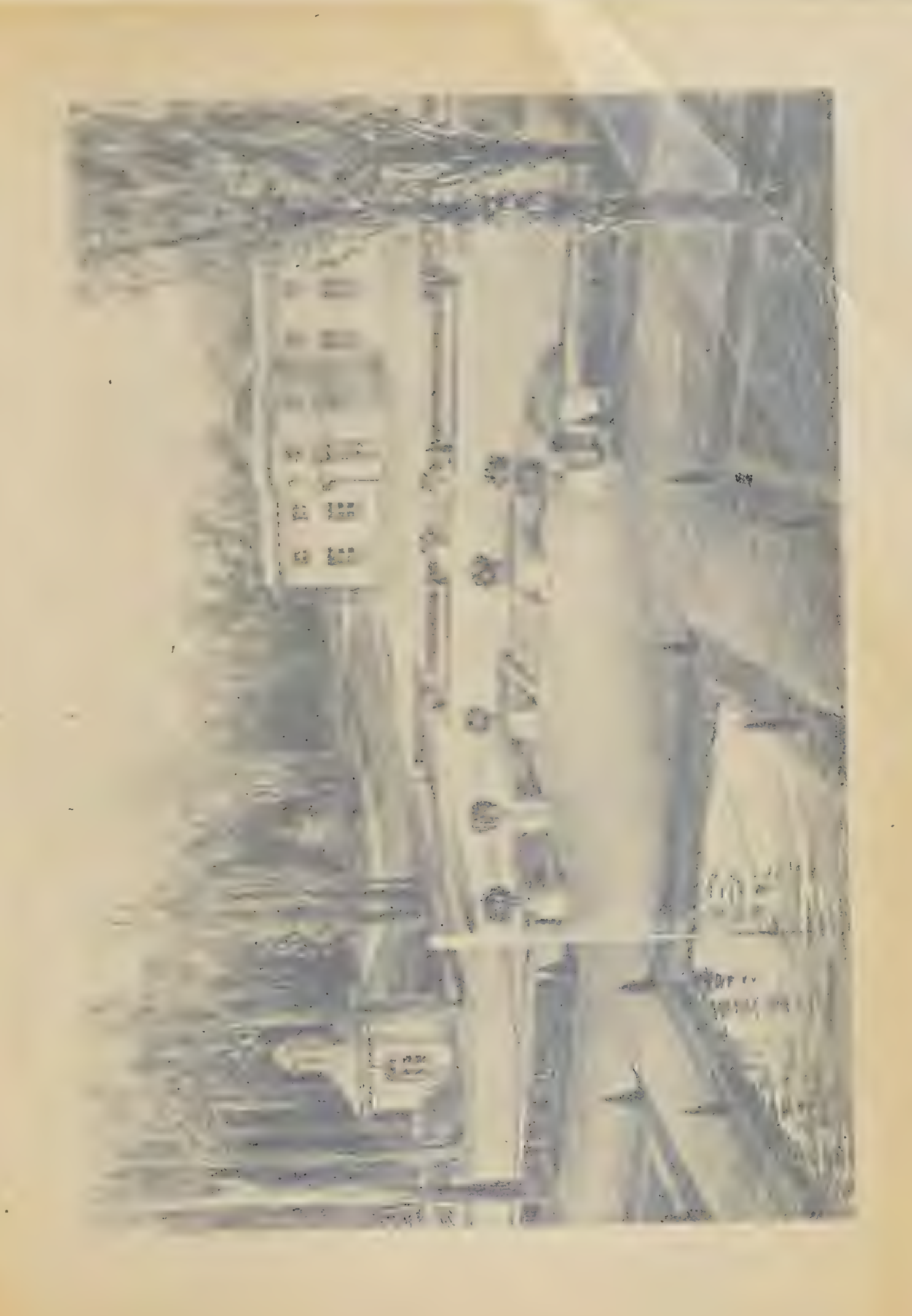
Mongolfière lancée à Tivoli, le 15 Thermidor.

l'on cultivait des fruits de l'Inde, des Antilles, et même de Chine. L'ensemble présentait un magnifique coup d'œil, et des artistes comme Mme Vigie-Lebrun, en parlent avec enthousiasme. Aussi, M. Boutin, jouissait-il d'une grande considération, et Mme du Deffand raconte que le duc de Choiseul fit mander le financier, à Chanteloup, pour lui soumettre des plans de jardin. La société, qui se réunissait sous le nom de « vendredins », chez M. Boutin, alors receveur général des finances, dans le pavillon de la rue de Clichy, comptait, parmi ses membres assidus, Brongniart, Mme Vigie-Lebrun, l'abbé Delille, le comte de Vaudreuil, M. Lebrun, et une foule d'autres célébrités de l'époque.

Quand le propriétaire de Tivoli mourut, la République mit ses biens sous sequestre et la propriété, devenue nationale, fut louée le 18 nivôse, an III, au citoyen Gérard Desrivières, membre du conseil des Cinq-Cents. Ce dernier résolut de donner de grandes fêtes dans le jardin de Tivoli, et le célèbre artificier Ruggieri, fut chargé de diriger les feux d'artifice. Il y eut aussi souvent de grandes réunions privées et des festins magnifiques. On a conservé le souvenir de celui du 9 thermidor, an IV. Sous le Directoire, c'était le jardin à la mode. Le soir, avec ses jolies illuminations, il servait de rendez-vous aux Incroyables et aux Merveilleuses. Les premiers, avec leurs immenses cravates à triple tour et leurs culottes étriquées, s'empressaient auprès des jeunes femmes coiffées à la grecque, dont les ceintures, haut placées, laissaient flotter leurs robes légères. Le spectacle était ravissant de tous ces groupes circulant sous la lumière, dansant ou prenant des rafraichissements dans un café champêtre. Le 10 floréal, an VI, le nouvel administrateur, M. Bermoud, à qui M. le comte de Combarel de Vernège, gendre de Boutin, chevalier de Saint-Louis, avait laissé le soin d'organiser les fêtes, s'en acquitta à merveille et donna une fête splendide. Celle du 20 prairial, an VI, fut dirigée par le citoyen Despreaux, et elle eut aussi un succès tel qu'elle se renouvela cinq fois dans la saison avec le même programme, attirant les femmes les plus élégantes, dont Mme Tallien, la Vénus à la mode.

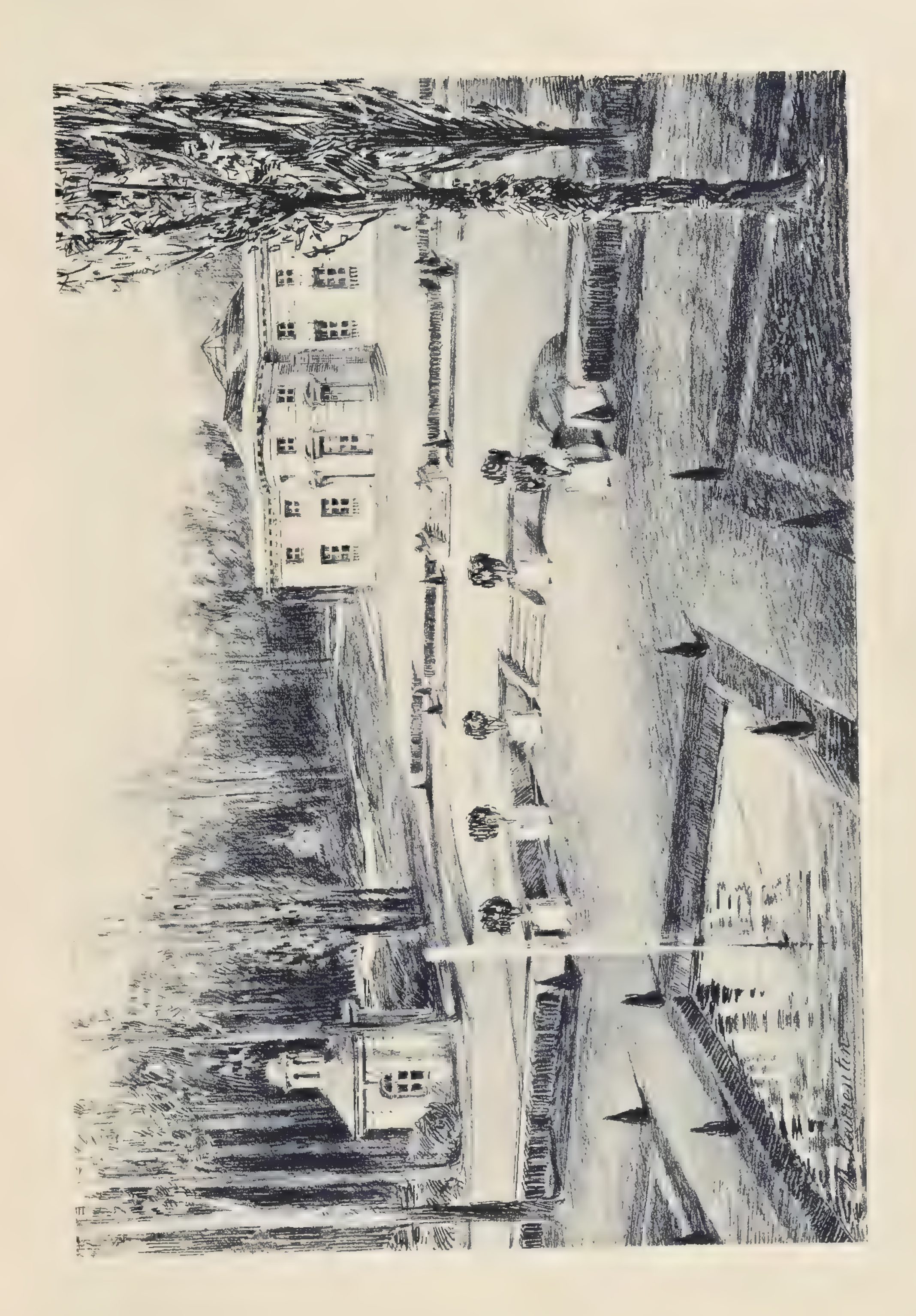


En messidor la principale attraction fut l'enlèvement d'un aérostat. Le 30 avril 1810, M. Baneux, administrateur des spectacles, ouvrit la saison avec le théâtre de M. Olivier, puis, transféra Tivoli dans les jardins Richelieu dont il était propriétaire. Alors les jardins Boutin furent démolis pour construire les maisons de la rue de Londres. C'est ainsi que disparut le Tivoli Boutin.



[illegible] L'ensemble présentait un magni-[illegible] et des artistes comme Mme Vigie-Lebrun, en parlent avec enthousiasme. Aussi, M. [illegible] Mme du Deffand raconte que le duc de Choiseul [illegible] pour lui soumettre des plans de jardin. La société, qui se [illegible] le nom de « vendredins », chez M. Boutin, alors receveur général des finances, [illegible] comptait, parmi ses membres assidus, Brongniart, Mme Vigie-[illegible] l'abbé Delille, le comte de Vaudreuil, M. Lebrun, et une foule d'autres célébrités de [illegible]

Quand le propriétaire de Tivoli mourut, la République mit ses biens sous séquestre et la [illegible] vait de rendez-vous aux Incroyables et aux Merveilleuses. Les premiers, avec leurs immenses cravates à triple tour et leurs culottes étriquées, s'empressaient auprès des jeunes femmes coiffées à la grecque, dont les ceintures, haut placées, laissaient flotter leurs robes légères. Le spectacle était ravissant de tous ces groupes circulant sous la lumière, dansant ou prenant des rafraîchissements dans un café champêtre. Le 10 floréal, an VI, le nouvel administrateur, M. Bermoud, à qui M. le comte de [illegible] Boutin, chevalier de Saint-Louis, avait laissé le soin d'organiser les [illegible] donna une fête splendide. Celle du 20 prairial, an VI, fut dirigée par [illegible] aussi un succès tel qu'elle se renouvela cinq fois dans la saison avec [illegible] les femmes les plus élégantes, dont Mme Tallien, la Vénus à la mode. [illegible] traction fut l'enlèvement d'un aérostat. Le 30 avril 1810, M. Baneux, [illegible] rit la saison avec le théâtre de M. Olivier, puis, transféra Tivoli dans [illegible] propriétaire. Alors les jardins Boutin furent démolis pour construire [illegible] C'est ainsi que disparut le Tivoli Boutin.





SAUT DU NIAGARA Folie du Jour dessinée d'après Nature au Jardin de Ruggieri Rue St Lazare. N° 3.



MAISON DE Mlle DE SAINT-GERMAIN

En face de l'hôtel Valentinois, rue Saint-Lazare, voici l'hôtel bâti en 1772 pour la demoiselle Saint-Germain. Cette beauté facile était à la mode depuis quelques années ; elle avait une sœur pour émule, qui vivait avec elle et qui mourut jeune. Un soir, elle fut conviée, par le duc de Chartres, à la Folie Monceau, pour enterrer la vie de garçon de M. de Fitz James ; et ces adieux du joyeux fiancé qui se mariait le lendemain, furent l'occasion d'un souper dont on parla beaucoup à l'époque.

On raconte aussi, qu'étant aimée du financier Crozat, elle trouva un jour son boudoir tapissé de billets de banque. Il avait fallu, pour le recouvrir entièrement, aller jusqu'au million. Cette nouvelle, répandue dans Paris, lui avait fait beaucoup d'envieuses, et Crozat fut le point de mire des courtisanes en vogue.



Construit sur les Desseins de M le Doux Architecte

Cette maison est encore une des jolies productions de Le Doux. Elle offre, dans son plan général, une porte d'entrée, accompagnée de deux petits bâtiments pour les remises, les écuries et les cuisines ; une cour et le principal corps-de-logis forment un pavillon isolé, autour duquel est le jardin.

Ce petit édifice a de la grâce, et la décoration en est fort agréable ; mais ce qui faisait sa grande élégance, c'était surtout son péristyle d'entrée, composé de quatre grandes colonnes d'ordre corinthien, surmontées de quatre statues, formant la partie principale de la façade. L'intérieur ne le cédait en rien à l'extérieur : le vestibule et l'escalier, l'antichambre et la salle à manger, le salon de compagnie et le boudoir, donnaient un ensemble très complet. Au 1er étage, en dehors d'une superbe chambre à coucher, il y avait un grand cabinet de travail à côté du boudoir, la pièce de prédilection de Mlle de Saint-Germain, celle qui avait connu les largesses de Crozat. Rien ne saurait éclipser la décoration intérieure des panneaux et des portes, dans ce gentil petit nid. Le jardin anglais avait été dessiné d'après la mode du jour. Aux alentours de cette Folie, était ce quartier des Porcherons,



MAISON DE [illegible] DE SAINT-GERMAIN

[illegible] en 1772 pour la demoiselle [illegible] elle avait une sœur pour [illegible] par le duc de Chartres, [illegible] de garçon de Mr. de Fitz James ; et ces adieux du joyeux [illegible] un souper dont on parla beaucoup à l'époque.

[illegible] du financier Crozat, elle trouva un jour son boudoir tapissé [illegible] pour le recouvrir entièrement, aller jusqu'au million. Cette [illegible] avait fait beaucoup d'envieuses, et Crozat fut le point de mire des [illegible]

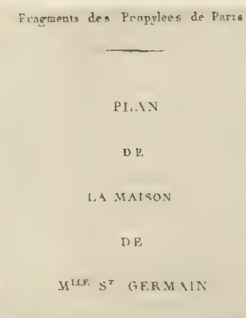


[illegible] des [illegible] productions de la [illegible] offre, dans son plan [illegible] accompagnée de deux petits bâtiments pour les remises, les écuries [illegible] le principal corps-de-logis forment un pavillon isolé, autour duquel [illegible]

[illegible] et la décoration en est fort agréable ; mais ce qui faisait sa grande [illegible] tyle d'entrée, composé de quatre grandes colonnes d'ordre corin- [illegible] s, formant la partie principale de la façade. L'intérieur ne le cédait [illegible] l'escalier, l'antichambre et la salle à manger, le salon de compa- [illegible] le boudoir, [illegible] ensemble très complet. Au 1er étage, en dehors d'une superbe [illegible] ucher, il y avait un grand cabinet de travail à côté du boudoir, la pièce de prédilection [illegible] Crozat. Rien ne [illegible] t des portes, dans ce gentil petit nid. Le jardin anglais avait [illegible] la mode du jour. Aux alentours de cette Folie, était ce quartier des Porcherons,





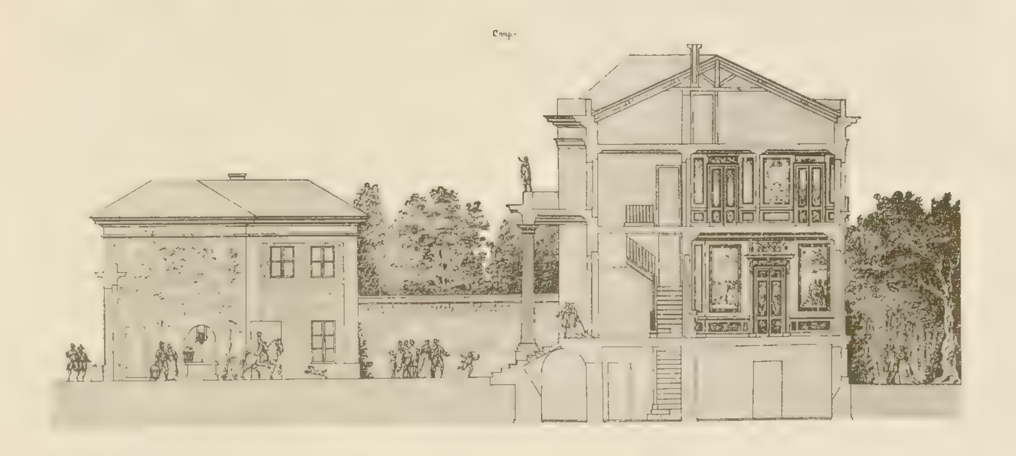




de Saint-Lazare, et à cette époque très couru par suite de sa proximité avec les deux Tivolis ; l'un, la Folie Boutin, l'autre, le pavillon La Bouxière.

Après Mlle de Saint-Germain, l'hôtel passa à M. de Beaumé, président à Douai ; puis au maréchal Ney. Plus tard, la duchesse de Vicence en fit l'acquisition vers l'année 1818.





MAISON DE M. VASSAL

Henri, confrère de Bellanger, édifia pour M. Vassal, en 1790, une maison de grande importance qui répond aux nos 19 et 21 de la rue Pigalle.

C'était, en effet, une demeure décorée intérieurement avec le goût et le luxe le plus complets. On peut la citer comme le prototype de ce qu'on appelle de nos jours le style Directoire. Aussi, à l'époque, la citait-on comme modèle d'art décoratif, et chacun voulait voir la maison du citoyen Vassal. La « Chronique Scandaleuse » raconte qu'il y recevait à table ouverte, qu'il avait enlevé du couvent, où elle s'était retirée, une demoiselle Girard qui en faisait les honneurs.

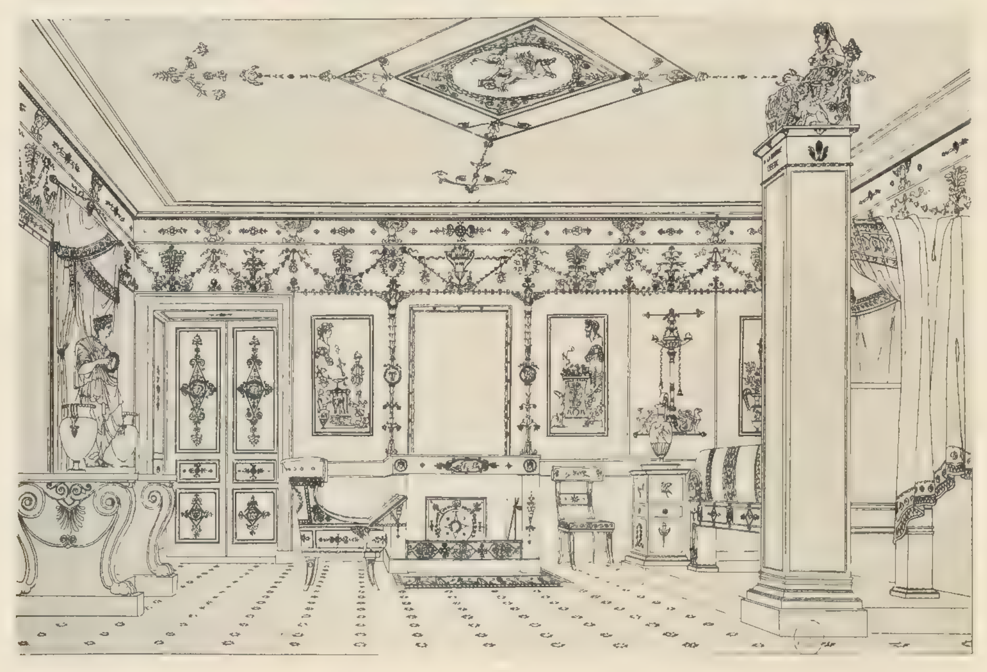
Maison Vassale Rue Pigalle bâtie par Hanry Architecte



Plus tard, la demoiselle Thierry ayant rencontré M. Vassal, celui-ci lui promit trente mille livres.

« Quand on a tant d'argent de trop, pourquoi le bonheur n'est-il pas à vendre ? », disait-il lui-même.

Vassal était un généreux Mécène.



MAISON ADELINE

Adeline Ruggieri, originaire de Venise, attachée à la Comédie-Italienne, pendit la crémaillère, en 1788, dans un petit hôtel de la rue Pigalle, élevé à son intention par Bellanger. On y remarquait un superbe boudoir en stuc. Figurante et danseuse à l'Opéra dès l'âge le plus tendre, Adeline aurait été mise dans ses premiers meubles par M. de Selle, conseiller au Parlement.

La faveur du duc de Chartres et la protection de M. de Fitz-James lui avaient valu de suivre la Cour, en novembre, à Fontainebleau, où elle eut beaucoup de succès.

C'est alors qu'elle conçut un grand penchant pour le prince de Guémenée, penchant qu'elle garda toute sa vie. — Elle mourut à Versailles, sous Louis-Philippe.



MAISON DE Mlle Sophie ARNOULD



Un grand seigneur dont l'incognito demandait à être respecté, et qui avait pour Mlle Sophie Arnould un penchant marqué s'était décidé à l'installer dans une petite maison, au bas de Montmartre, qui avait appartenu à un M. Rousseau. — Ce fut tout au début de sa vie. — Elle n'y resta pas longtemps et, de Sophie Arnould, le docteur Chandebois, un érudit de Passy, nous dit que si elle n'était pas jolie il faut pourtant penser qu'elle fut charmante ; le portrait de La Tour en témoigne, sa taille était bien prise, elle avait surtout des yeux superbes ; mais ce qui la faisait particulièrement rechercher c'était son esprit frondeur et libertin ; l'esprit de Paris, d'une femme, d'une fille, disent les Goncourt. Sa vie fut des plus orageuses.

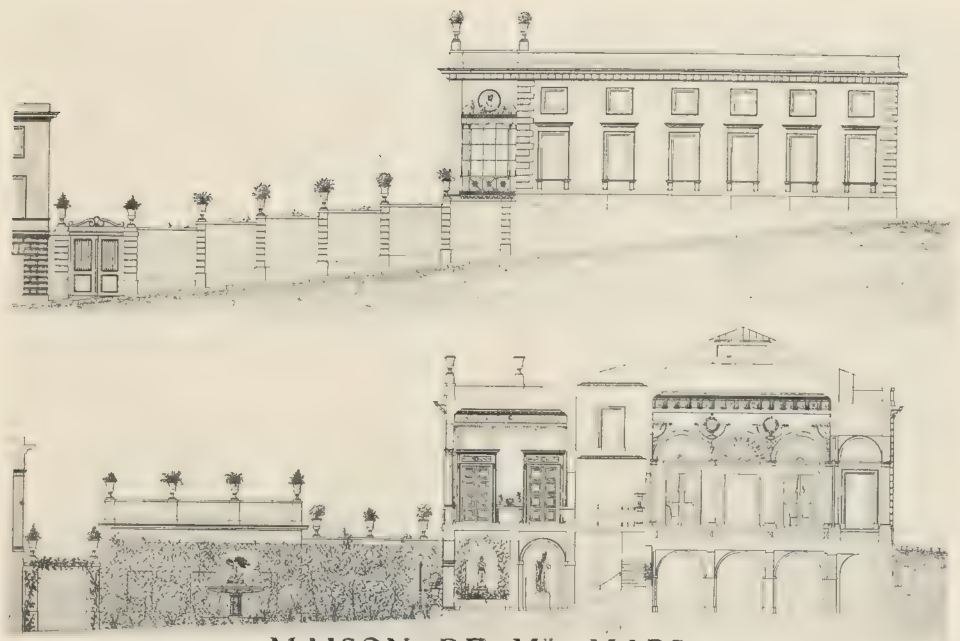
Après les hommes les plus célèbres de son époque il en est un qui tient une large place dans l'existence si agitée de Sophie Arnould, ce n'est plus un grand seigneur, c'est un roturier, l'architecte Bellanger qui construisit Bagatelle, qu'elle désirait épouser.

« Mlle Arnould, après s'être égayée aux dépens de tant d'autres, vient de fournir matière aux « rieurs par le mariage le plus sot. » Ainsi s'exprime Bachaumont et tout le monde crut à ce mariage, on cria à la mésalliance. Une reine d'Opéra épouser un architecte. « Il utilisera, répondit-elle, les pierres qu'on lance dans mon jardin ». Sophie n'eut jamais d'ami plus dévoué ; le secret connu, il resta son défenseur et son conseiller. Quand à Bagatelle, le comte d'Artois permit aux Parisiens de visiter le palais qu'il venait d'improviser, ils y accoururent en foule, Mlle Arnould s'y trouvait avec Bellanger. Mais les années sombres commencèrent bientôt après ; adieu les jours de fêtes, le beau temps d'autrefois. Bellanger l'abandonna pour épouser Mlle d'Hervieux.

On peut voir dans le jardin d'un hôtel du quai de Billy, un cèdre ; c'est tout ce qu'il reste d'une propriété connue sous le nom de la « Maison du Cèdre », elle avait été occupée par Mme de Pompadour et, quelques années plus tard, par Sophie Arnould, cantatrice de l'Opéra.



MLLE ARNOULD



MAISON DE Mlle MARS

Mlle Mars, l'illustre comédienne, avait acheté du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, l'ancien hôtel de Bougainville, qu'elle habitait en reine du théâtre, ayant sa cour, ses petites et grandes réceptions.

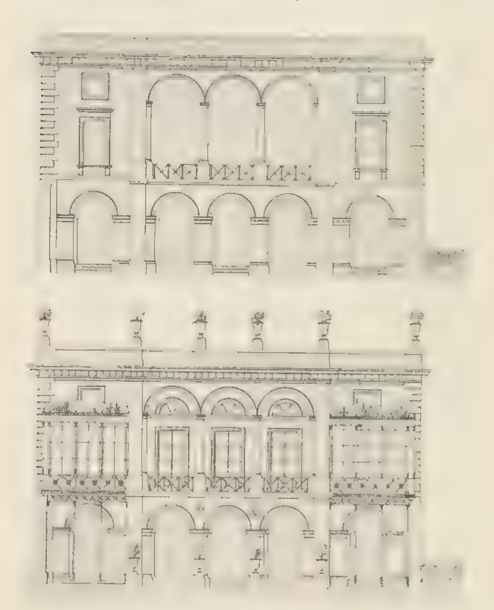
Le terrain de cet immeuble fut détaché d'une grande propriété, l'hôtel Valentinois, dont le jardin mesurait cinq arpents. Le duc de Valentinois a fait restaurer l'édifice par Ledoux. L'entrée principale en était rue Larochefoucauld, mais avait un passage de servitude rue St-Lazare, 56. On y vola à Mlle Mars deux cent mille francs de diamants.



Mlle Mars était une actrice exquise. Belle comme le jour et d'une beauté patricienne, réunissant à l'élégance la plus rare une grâce adorable, Mlle Mars était le modèle de la comédienne accomplie. Elle eut, en outre, comme naguère Mlle de Brie, la tendre amie de Molière, l'avantage de conserver une jeunesse étonnante. A soixante ans, elle jouait encore « Elmire et Célimène ». Et, comme elle était montée tout enfant sur les planches, sa carrière se prolongea pendant presque un demi-siècle.

MAISON DE Mlle DUCHESNOIS

La maison portant les n°s 1 et 3 de la rue de la Tour-des-Dames était habitée par Joséphine Duchesnois, célèbre actrice, dont le véritable nom était Rafin et qui naquit près de Valenciennes de parents simples métayers. Cependant, au milieu de ses occupations rustiques, un instinct naturel lui laissait déjà deviner une autre vie que celle du village, un autre langage que celui des compagnons de son père. En janvier 1792, elle vint à Paris retrouver sa sœur aînée ; c'est, dit-on, dans ce voyage qu'elle eut l'occasion de voir Mlle Raucourt dans l' « Agrippine » de « Britannicus » et qu'elle fut frappée d'une telle admiration que la pièce resta gravée dans sa mémoire au point qu'on lui en entendit réciter le lendemain les plus belles tirades.

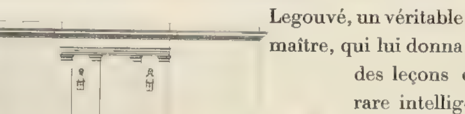


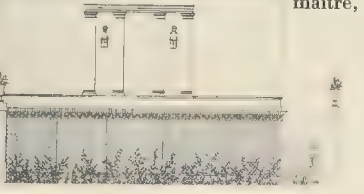
Pendant l'hiver de 1796-1797, une Société dramatique ayant été organisée à Valenciennes au profit des pauvres de cette ville, la jeune Rafin en fit partie et débuta dans les rôles de « Sophie » dans « Robert, chef de Brigands », de « Caroline » dans « Charles et Caroline », et de « Palmyre » dans « Mahomet ». C'est surtout dans cette dernière pièce qu'elle étonna les spectateurs par les prémices d'un talent qui n'attendait que les occasions de se développer.



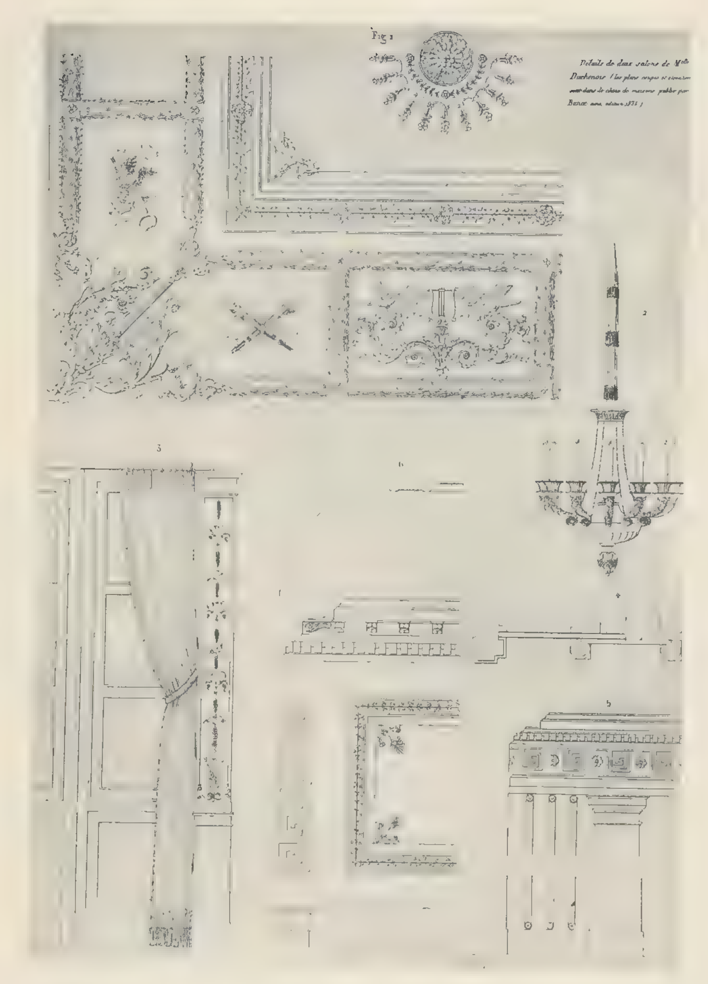
Mlle DUCHESNOIS.

Encouragée par ce succès, elle n'hésita plus à revenir à Paris et, dès son arrivée, tomba très heureusement entre les mains de maîtres habiles et dévoués. Elle avait eu le bonheur de rencontrer, entre autres, Legouvé, un véritable maître, qui lui donna des leçons d'art et de goût dont elle profita avec une rare intelligence. Il appartenait à l'auteur du « Mérite des Femmes » de deviner celui de Mlle Duchesnois et d'en développer l'heureux germe. Protégée par Mme Bonaparte, dont elle adopta le prénom, et par Chaptal, alors ministre de l'Intérieur, elle vit enfin s'ouvrir devant





elle le Théâtre Français et y fit son entrée, en août 1803, par le rôle de « Phèdre ».



Mlle Duchesnois était une tragédienne pathétique et puissante qui jouait « les reines » avec une ampleur, une énergie et un éclat superbes. Elle prévalut surtout pour l'expression qu'elle savait mettre dans ses rôles et qu'elle devait à son excessive sensibilité. Chacun s'accordait à dire que, depuis longtemps, nulle actrice n'avait montré autant de sentiment dans les rôles tendres ; aussi fut-elle bientôt désignée sous le nom de « Reine Sensible » et de l' « Actrice de Racine ». On ne lui reprochait guère que le peu d'harmonie de ses traits ; mais son allure, l'harmonie de sa voix rachetaient en quelque sorte ce désavantage. Il n'y avait pas, au théâtre, de comparaison possible avec la beauté de Mlle Georges. Mlles Duchesnois et Georges, les deux rivales avaient fait leurs débuts au moment où la vieillesse de Mlles Clairon et Dumesnil touchait, dans la retraite, au terme fatal.

Pendant et après les Cent-Jours, elle garda chez elle la mère de Lavalette et il ne tint pas à la généreuse actrice que Labédoyère ne fût sauvé, si lui-même y avait consenti.

Le même toit, trente ans plus tard, abritait la demoiselle Ozi, femme de théâtre.

Elle soutint, avec Talma, l'honneur de la scène française devant ce que l'Europe comptait de plus élevé, de plus puissant ; Napoléon les fit jouer à Erfurt, en 1808, devant un parterre de rois.

MAISON DE Mlle RAUCOURT

Une maison, sise à l'angle de la rue de Laval et de la rue Pigalle, servait d'habitation à Mlle Raucourt, de la Comédie-Française. Marie-Antoinette Saucerotte naquit à Nancy, le 3 mars 1756 ; elle était fille d'un comédien de province qui l'emmena avec lui dans ses excursions à l'étranger ; et l'on tient d'elle, qu'à peine dans sa douzième année, elle avait déjà joué en Espagne quelques rôles de tragédie. Vers la fin de 1770, Belloy, ayant fait représenter à Rouen « Gaston et Bayard » qui n'avait pas encore été donné à Paris, eût à s'applaudir du choix qu'on avait fait de la jeune


Coupe traverse sur la Cour E. F. du Plan

Raucourt, pour le rôle d'Euphémie. Le succès de la pièce fut dû en grande partie au talent de l'actrice, alors âgée de quatorze ans et demi. Le bruit de cette brillante représentation s'étant répandu dans la capitale, éveilla la curiosité des premiers gentilhommes de la Chambre. Ils mandèrent la jeune Raucourt, lui firent donner des leçons par Brizard, et ce fut comme élève de cet auteur, qu'elle débuta le 23 septembre 1772, à Paris .Elle joua le rôle de Didon. Le public l'accueillit avec un enthousiasme dont il y avait eu peu d'exemples. Une vogue si prodigieuse, lui suscita plus d'une ennemie parmi les autres reines du théâtre ; Mme Vestris, surtout, semblait devoir en être fort jalouse. Un jour que la belle actrice débitait avec feu le monologue d'Emilie (de Cinna), un chat se

mit à miauler d'une façon si singulière, qu'on ne put s'empêcher d'en rire. « Je parie, cria un plaisant, que c'est le chat de Mme Vestris ! » On rit encore plus.

Tous les auteurs dramatiques, suivant l'usage, s'empressèrent auprès de la nouvelle Melpomène ; des grands académiciens lui adressèrent de petits vers ; Voltaire, lui-même, lui écrivit un billet flatteur. Le roi, Mme la Dauphine, les plus grands seigneurs de la Cour, lui donnèrent à l'envi des témoignages d'intérêt, et l'on ne manqua pas de remarquer, avec quelque malice, combien Mme Dubarry lui fit un jour de riches présents en lui recommandant d'être sage.



En juin 1776, Mlle Raucourt disparut subitement, laissant ses camarades dans l'embarras pour la représentation d'une tragédie nouvelle. Ce qu'elle fit dans l'intervalle de sa fuite, à son retour, aurait peut-être quelque intérêt pour les amateurs d'aventures. Disons seulement que la belle fugitive voyagea dans les cours du Nord ; sur sa vie privée, il paraît qu'elle fut très célèbre par ses excentricités.

On ne sait de quel crime elle s'était noircie aux yeux de Mlle Arnould ; mais celle-ci s'est vengée de la Raucourt d'une manière cruelle. Elle lui avait assigné un rendez-vous pour venir passer la soirée sans bruit avec elle. Tous les accès étant ouverts, parvenue dans le boudoir de la demoiselle Arnould, elle entendit une voix bien basse l'appelant. La Raucourt se trouva en face d'un vigoureux mousquetaire qui la serra dans ses bras. En vain, elle veut crier, se défendre, elle est obligée de céder à la fatalité ; elle s'immole enfin avec une résignation entière. Mlle Raucourt s'en retourne chez elle avant le jour, furieuse contre Mlle Arnould.

Elle rentra au Théâtre-Français, en août 1779, dans le rôle de Didon, où elle eut de nouveau un brillant succès. Mlle Raucourt fut comprise dans l'acte d'accusation dressé en 1793, contre la Comédie-Française. Elle passa six mois en prison, et comme plusieurs de ses camarades, elle dut la vie à un employé du comité de salut public, Ch.-Hippolyte Labussière, qui avait eu soin d'anéantir plusieurs pièces à la charge des détenus. Après leur mise en liberté, les comédiens français se réunirent à l'Odéon, puis ils passèrent au théâtre de la rue Feydeau, et Mlle Raucourt, suivie de quelques dissidents, fonda, rue de Louvois, un second Théâtre-Français, dont elle eut l'administration.

La conversation de Mlle Raucourt était pleine d'esprit : c'était celle de la femme du monde la plus aimable ; elle se plaisait à parler de son art, et en parlait avec un goût exquis. Subitement malade, elle mourut le 15 janvier 1815, âgée de 59 ans.

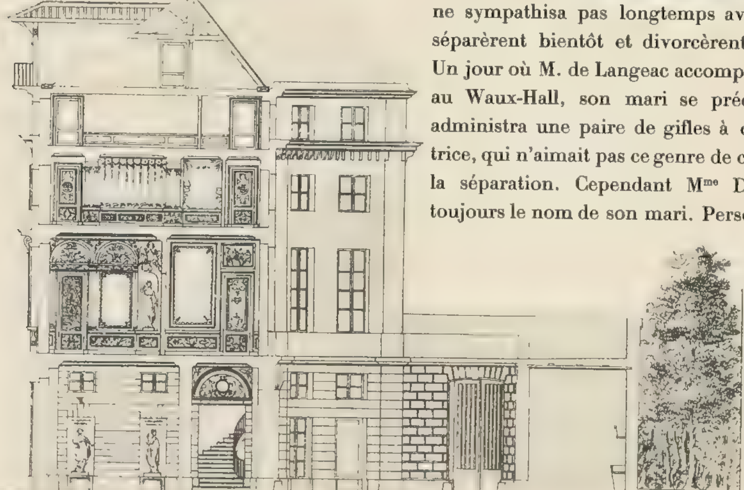
Mlle DUGAZON

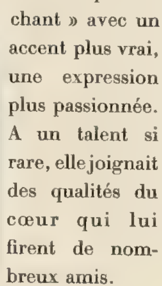
Louise-Rosalie Lefebvre, célèbre actrice de la Comédie-Italienne et épouse de l'acteur du Théâtre-Français, Dugazon, naquit à Berlin en 1755.



Elle vint en France à l'âge de huit ans et n'en avait que douze lorsqu'elle fut admirée comme danseuse dans le corps des ballets, qui faisait alors partie du Théâtre-Italien. Grétry l'ayant remarquée, lui donna un rôle, et c'est pour elle qu'il composa l'air : « On dit qu'à quinze ans... ». Dès son début, elle se fit remarquer par une vivacité de sentiment et une puissance d'expression qui fit juger dès lors à Favart que la « petite Lefebvre » serait avant peu une des plus grandes actrices qu'eût possédées le Théâtre. Elle justifia cette prédiction en jouant, pendant une maladie de Mme Laruette, le rôle de « Louise » dans le « Déserteur », avec une chaleur et une sensibilité remarquables. Elle mettait dans ce rôle une verve entraînante.

Elle fut, dès lors, reçue sociétaire et, la même année, épousa Dugazon, dont le caractère ne sympathisa pas longtemps avec le sien ; ils se séparèrent bientôt et divorcèrent à la Révolution. Un jour où M. de Langeac accompagnait la Dugazon au Waux-Hall, son mari se précipita sur eux et administra une paire de gifles à de Langeac. L'actrice, qui n'aimait pas ce genre de comédie, demanda la séparation. Cependant Mme Dugazon conserva toujours le nom de son mari. Personne n'a « parlé le chant » avec un accent plus vrai, une expression plus passionnée. A un talent si rare, elle joignait des qualités du cœur qui lui firent de nombreux amis.





En 1795, elle reprit sa carrière au Théâtre Favart comme pensionnaire ; elle devint sociétaire en 1801, après la réunion des deux opéras-comiques à la salle Feydeau.

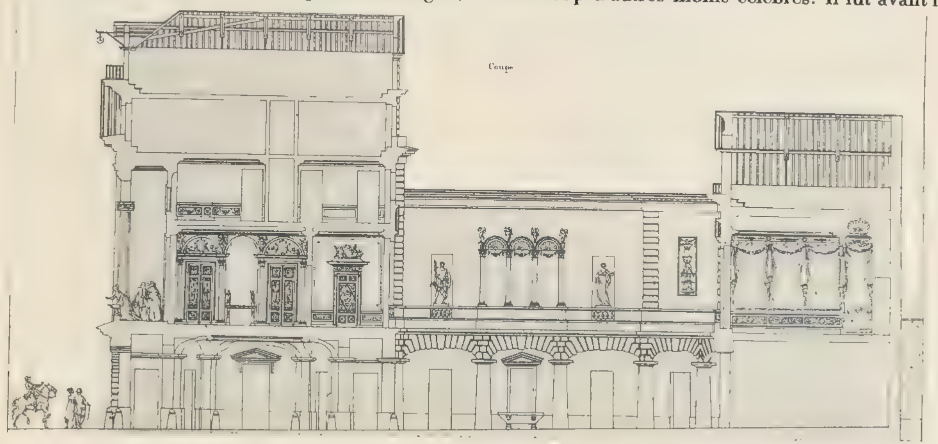
Sa conversation était spirituelle, de bon ton, et semée d'anecdotes piquantes qu'elle racontait avec beaucoup de grâce. Elle est morte à Paris le 23 septembre 1821.

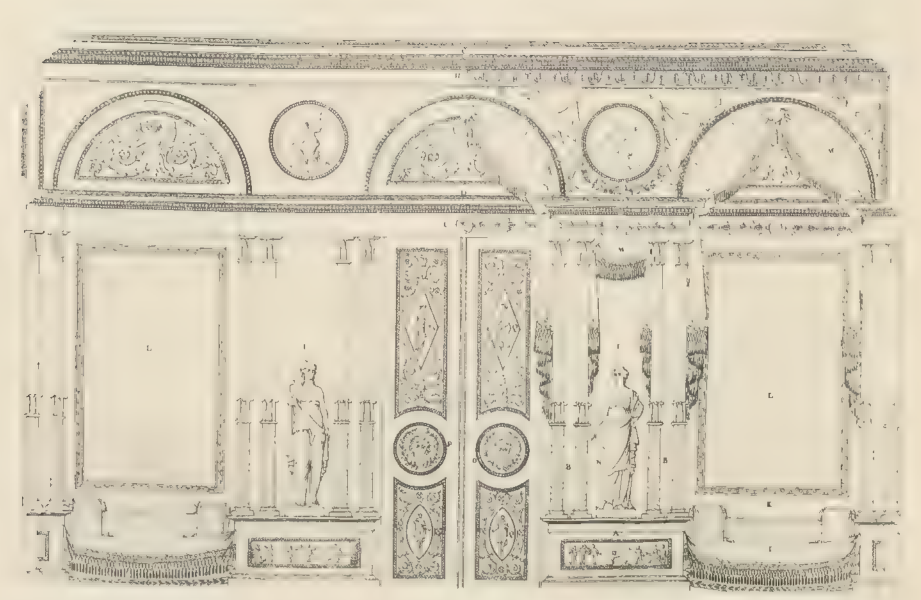
L'ARCHITECTE BELLANGER

Maison du Cit Bellanger Architecte Rue des Capucins de la Chaussée d'Antin

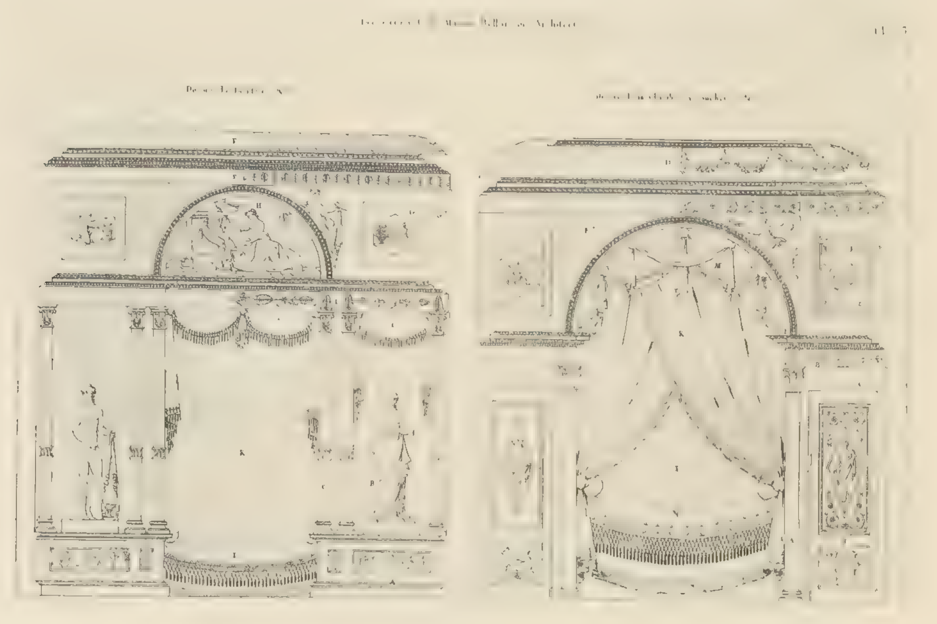


Protégé par le comte d'Artois, dont il fut le premier architecte, Bellanger dessina pour ce prince les jardins du château de Bagatelle, dans le bois de Boulogne ; le château et les jardins de Saint-James, les jardins de Bel-Air, pour le prince de Ligne, et beaucoup d'autres moins célèbres. Il fut avant la





Révolution, l'architecte des fêtes publiques et des spectacles de la Cour. C'est lui qui, en 1810, couvrit la halle aux blés de Paris d'une coupole en fer et fonte. Parmi les autres travaux exécutés à Paris par Bellanger, il faut distinguer les écuries du comte d'Artois, et aussi l'hôtel situé rue d'Angoulême-



Saint-Honoré, à l'angle de l'avenue des Champs-Élysées, hôtel que le comte d'Artois fit bâtir pour Mlle Contat, et que cette artiste habita jusqu'à l'époque de son mariage avec Parny.

On lui doit une grande partie des folies et de ces jolis petits hôtels d'actrices. Lorsque les Bourbons revinrent en France pour la première fois, en 1814, Bellanger manifesta hautement son enthousiasme; c'est lui qui fit exécuter en quelques jours pour la rentrée de Louis XVIII une statue équestre, en plâtre, de Henri IV, destinée à remplacer provisoirement celle en bronze qui avait été détruite. Le comte d'Artois qui n'avait pas oublié son architecte, le nomma surintendant de ses bâtiments et lui fit donner la croix d'honneur.

Bellanger a été, sous le règne de Louis XVI, un artiste fort à la mode. Sa liaison, presque publique et qui dura si longtemps, avec Sophie Arnould, ne paraît pas avoir nui à sa fortune ; on inclinerait plutôt à croire que la faveur dont l'honora cette célébrité de l'art et de la galanterie dût être pour lui,



à cette époque, une sorte de recommandation.

Pendant près de dix ans, il vécut avec la célèbre cantatrice de l'Opéra, Sophie Arnould, qui s'était prise pour lui d'une violente passion. Il resta pour elle un ami dévoué quand elle se vit obligée d'abandonner le théâtre.

Il ne la quitta que pour épouser Mlle d'Hervieux, en 1778.

Sa maison, rue Pigalle, bâtie en 1788, passait pour un modèle du genre.

Il avait acquis une jolie fortune et une brillante réputation, mais il perdit tous ces avantages par la Révolution, à laquelle il s'était montré fort opposé. S'étant trouvé en qualité de commissaire de la Commune à la prison du Temple après le 9 thermidor (1795), Bellanger y vit le fils de Louis XVI et obtint de lui la permission de tracer au crayon son portrait, qu'il fit exécuter en buste par le sculpteur Baumont. C'est la dernière image qui ait été faite de ce prince, qui mourut quelques jours après.

MAISON DE Mlle GUIMARD

Au commencement de la seconde période du XVIIIe siècle, il n'y avait, rue de la Chaussée-d'Antin, que de rares constructions ; mais le temps n'était pas éloigné où elle allait prendre une physionomie plus brillante et plus animée.

Vers 1770, en effet, des grands seigneurs, des financiers, des femmes à la mode, commencèrent à y fixer leur résidence. Parmi les plus élégantes par son architecture, on admira surtout un charmant hôtel, bâti presqu'au coin du boulevard et baptisé du nom de Terpsychore. Le Doux, architecte du roi, s'était surpassé dans la construction de ce petit palais, dont le porche était décoré de quatre colonnes, au-dessus desquelles un charmant groupe isolé représentait Terpsychore couronnée par Apollon. Derrière les colonnes, le sculpteur Le Comte avait aussi exécuté un délicieux bas-relief de



sept mètres de longueur sur deux de hauteur, représentant le triomphe de la Muse. On la voit sur un char traîné par les Amours ; des Bacchantes précèdent la marche, et les Grâces inséparables de la danse, accompagnées de la Musique, suivent le char. Deux Faunes, jouant des cymbales, indiquent par leurs mouvements la danse de caractère.

Dans ce temple, tout était charmant et avait pris, suivant l'expression d'un contemporain, le « caractère de la déesse qui l'habitait ».

Cette déesse était, en effet, ravissante ; sa coiffure à la grecque, comme c'était la mode alors, encadrait admirablement une figure toute mignonne, dont chaque contour, chaque trait était une perfection. Sa bouche, fort petite, et son sourire exprimaient une douceur communicative, un charme irrésistible. C'était la célèbre Mlle Guimard, danseuse à l'Opéra.

Elle n'avait que six cents livres d'appointements à l'Opéra ; mais, en revanche, elle recevait du

plus fou de ses adorateurs, le vieux maréchal de Soubise, cent vingt mille livres par an, indépendamment des cadeaux particuliers, et son nouvel hôtel était une de ses galanteries.

VUE DE LA M.on DE M.lle GUIMARD.
RUE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN.

Après un brillant succès remporté à l'Opéra, le prince, dans un moment d'enthousiasme, avait mis aux pieds de sa maîtresse une partie de son immense fortune, et avait voulu réaliser le désir formé par elle depuis longtemps, de remplacer sa petite maison de Pantin par un magnifique hôtel à Paris, mais, avant de le faire construire, elle préféra employer les prodigalités de M. de Soubise à faire des heureux. En effet, Mlle Guimard, « cette belle impure », pendant l'hiver si rigoureux de 1768, sécha bien des larmes en allant elle-même, sous de simples vêtements, porter des secours à des pauvres mourant de faim et de froid.

La charité fit ainsi oublier un instant à la courtisane ses ruineuses folies ; mais l'hiver passa, avec lui disparut la misère la plus affreuse, et Mlle Guimard, la beauté à la mode, qui éclipsait toutes ses rivales de l'Opéra par sa somptuosité et son élégance, se retrouvait dans tout l'éclat de son luxe à la promenade de Longchamp.

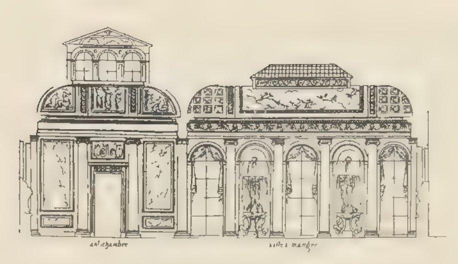
Le prince de Soubise était immensément riche, mais parfois il lui reprochait ses prodigalités.

Deux autres de ses galants, M. de Tarente, évêque d'Orléans, et M. de Laborde, trésorier général, lui avaient promis, l'un, de lui faire meubler son appartement, l'autre, d'y faire construire un théâtre comme celui qu'elle avait dans sa petite maison de Pantin.



[illegible] dans le ballet du Navigateur

Le 8 décembre 1772 fut inaugurée la nouvelle salle de spectacle, qui était située au-dessus de la porte d'entrée de l'hôtel. Les fresques et les peintures de Fragonard, de Taraval se mariaient admirablement, à l'éclat des lumières, avec les jolies toilettes des invités et excitaient l'admiration générale. C'était, du reste, en petit la salle de spectacle de Versailles : elle avait ses loges ouvertes ou grillées et pouvait contenir cinq cents personnes. Dans ces sortes de fêtes, l'étiquette n'existait pas et faisait place à



un certain abandon. Les amies de la danseuse venaient y étaler leurs grâces, accompagnées de leurs galants ; souvent même, marquises et duchesses ne craignaient pas de déroger, en assistant à ces divertissements, en se cachant dans le fond de leurs loges grillées.

Dans son nouvel hôtel, Mlle Guimard continua aussi à donner de ces fins soupers dont la célébrité fut notoire : on y remarquait, entre autres mets fins et délicats, des côtelettes à la Soubise et des coulis à la Guimard que son chef de cuisine avait créés pour ses deux convives habituels et avait voulu immortaliser en les baptisant de leurs noms.

Cet homme, ou plutôt cet artiste, devait avoir, du reste, de l'imagination féconde ; car sa maîtresse donnait trois grands soupers par semaine et voulait que leur composition variât suivant les personnages qu'elle recevait. Ainsi le souper qui réunissait les seigneurs de la Cour et les gens de considération, ne devait point ressembler à celui des auteurs et des savants qui venaient amuser cette muse ; ni celui-ci, au dîner où étaient invitées les femmes les plus séduisantes ou les actrices de l'Opéra. Enfin, indépendamment de ces festins d'apparat, il fallait avoir quelque ressource en réserve pour les petits soupers que la danseuse improvisait quelquefois à son retour du théâtre.



Elle passait l'été dans sa villa de Pantin. Ce fut sur la scène du théâtre de cette villa qu'elle créa, avec d'Auberval, cette fameuse « fricassée » que le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette voulurent voir, quelques années plus tard, danser à Choisy et qui valut à la danseuse une pension de six mille livres, et à son partenaire, Despreaux, qu'elle épousa plus tard, une pension de mille livres.

Mlle Guimard faisait partie de ce fameux conseil de toilette que présidait Marie-Antoinette et où siégeaient Mlle Montausier et Mlle Bertin, la célèbre marchande de modes.

Parfois, on voyait sortir de l'hôtel de la danseuse un brillant équipage. C'était la Guimard, légèrement appuyée dans le fond de son carrosse, portant une toilette riche et de bon goût qui révélait une connaissance approfondie de sa coquetterie. Où allait donc ainsi cette déesse d'opéra ? S'était-elle parée de ses plus beaux atours pour plaire à quelque nouveau galant, à quelque conquête de la



veille? Non, certes. Elle se rendait à Versailles,... à la Cour, où elle allait, comme elle le disait, « travailler » avec la reine.

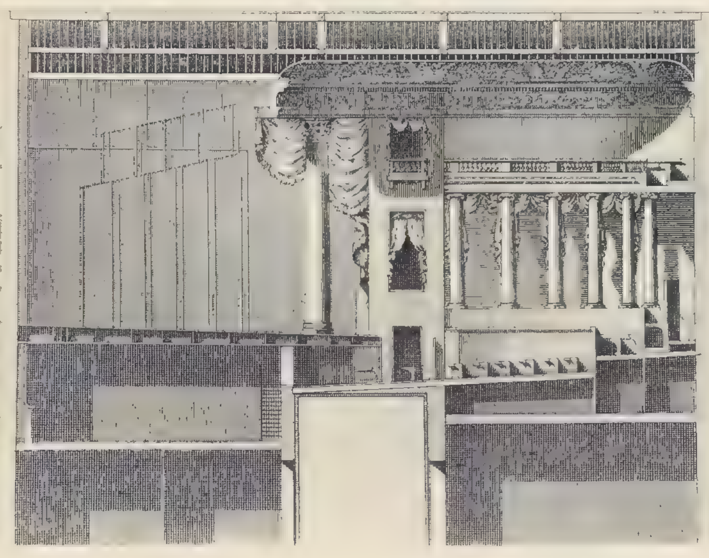


C'est en 1789 que Mlle Guimard épousa le danseur Despreaux. Dès lors, la vie de la danseuse changea entièrement ; elle quitta l'Opéra. Soubise, Laborde, Tarente et tant d'autres furent oubliés, et même, pour se détacher de tout ce qui pouvait les lui rappeler, elle résolut de quitter son hôtel. Mais, dans cet acte qui devait être comme le dernier soupir de son existence galante, elle donna encore une preuve de l'excentricité de son caractère. Elle mit son hôtel en loterie.

Cette célèbre danseuse, bizarre mélange de galanterie et de charité, mourut en 1816.

Quant à son hôtel, mis en loterie, il fut gagné par la comtesse Dulau, qui n'avait pris qu'un seul billet de cinq louis, et revendu par elle au banquier Perregaux moyennant cinq cent mille francs. M. Laffite en devint ensuite propriétaire et le temple de Terpsychore devint alors celui d'une déesse moins légère, La Finance.

Plus tard, enfin, cette « Folie » fut détruite et, sur une partie de son emplacement, on a élevé une grande maison, occupée par le magasin qui portait pour enseigne : « A la Chaussée d'Antin. »



MAISON DE Mlle DERVIEUX

Sur les dessins de Brongniart, en 1774, fut élevée, rue de la Victoire, une véritable Folie qui portait bien son nom, tant qu'elle fut habitée par Mlle Dervieux, danseuse à l'Opéra. D'ailleurs, il y avait eu cotisation pour établir la jolie danseuse, rue Chantereine ; le prince de Soubise n'ayant contribué que pour une part à l'acquisition du terrain et d'une maison préexistante, en décembre 1770. Pour consolider sa fortune, en femme de théâtre avisée, dont l'esprit l'emportait encore sur le talent, Mlle Dervieux avait su constamment s'entourer de, ce qu'on appelait, sa troupe dorée.

A l'avant-garde, se remarquent : Lord Binting, dont les dépenses excessives alarment Lambert, son banquier ; le comte Warkowski, largement mis, lui aussi à contribution ; le chevalier de Launay ;



le maréchal de Richelieu ; Marquet de Peyre, qui, pour le jour de l'An, envoie à son adresse, de superbes girandoles dorées ; le duc de Chartres, un collier de diamants, et le marquis de Fitz James.

Pour tirer de son art tout le profit utile, elle avait subjugué le cœur d'un simple maître de ballet, nommé Laval, la coqueluche des filles d'Opéra !

Dans les années qui avaient précédé son entrée à l'Opéra, Mlle Dervieux n'était pas restée dans la solitude et dans l'ombre. Le prince de Conti, en 1769, l'avait couverte de diamants et lui avait fait contrat d'une rente viagère de quatre mille livres, constituée au nom de sa mère. Etait-ce là le prix du sacrifice que la vertu fait, mais ne refait pas ? L'âge de la fille, quatorze ans à peine, donnait alors à le croire, bien que le prince de Condé se fut, dit-on, levé encore plus matin que le prince de Conti, ainsi que le comte de Stainville, dont la montre avançait en diable, et qui n'aurait reculé qu'à demi devant la clarté indécise d'un crépuscule matinal.

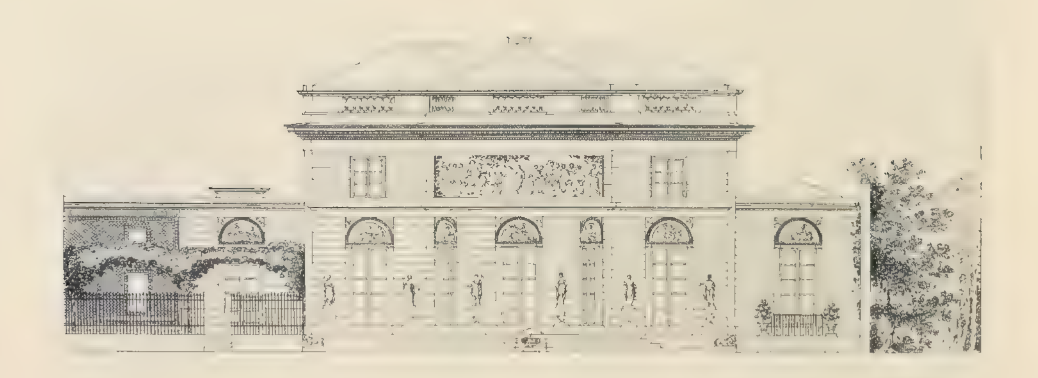
Déjà l'aurore aux doigts de rose
Ouvrait les portes du soleil

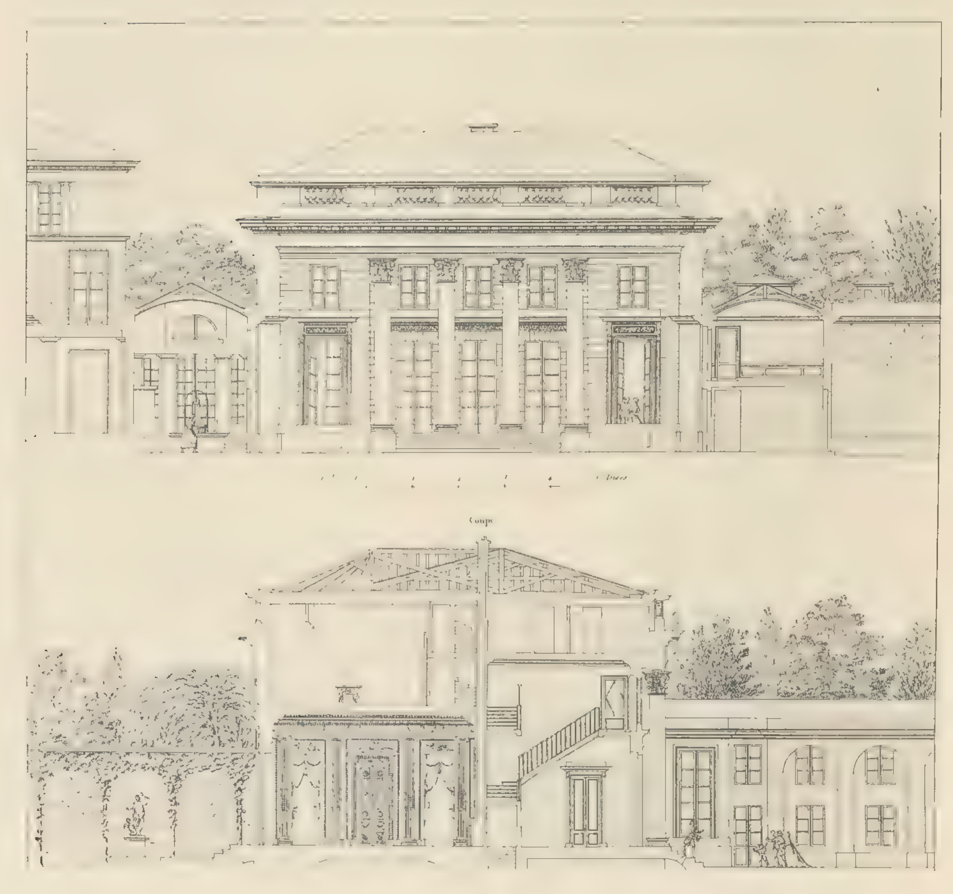
que la petite jouait, tout au commencement de 1768, le rôle de Colette, dans le « Devin du Village » et avec un succès qui avait mis en vue l'enfant prodige.

Salle des Bains de la C.nne Dervieux.









La salle de bain et les boudoirs de Mlle Dervieux, devenue, à son apogée, l'une des maîtresses du comte d'Artois, furent décorés en 1789 par l'architecte Bellanger, que des circonstances, dues à la Révolution, firent ensuite le mari de cette séduisante actrice. On les citait, et à juste titre, comme les modèles les plus heureux de l'art décoratif. Sa salle à manger, son boudoir, étaient réputés ; on venait les visiter comme le type de cet art nouveau, alors que nous avons appelé « Directoire ».

Bellanger y avait apporté tout son art. Il ne se doutait guère qu'il la retrouverait enfermée à Saint-Lazare quelques années plus tard. C'est là que la Dervieux fut emprisonnée. Elle s'y trouva ainsi en contact avec les prisonniers les plus aristocratiques. L'un d'eux raconte qu'elle était d'une taille fort élégante et pleine de charmes, d'un cœur excellent, qui lui donna, en prison, l'occasion de manifester son âme fort charitable. Elle sut, grâce à ses appuis extérieurs,

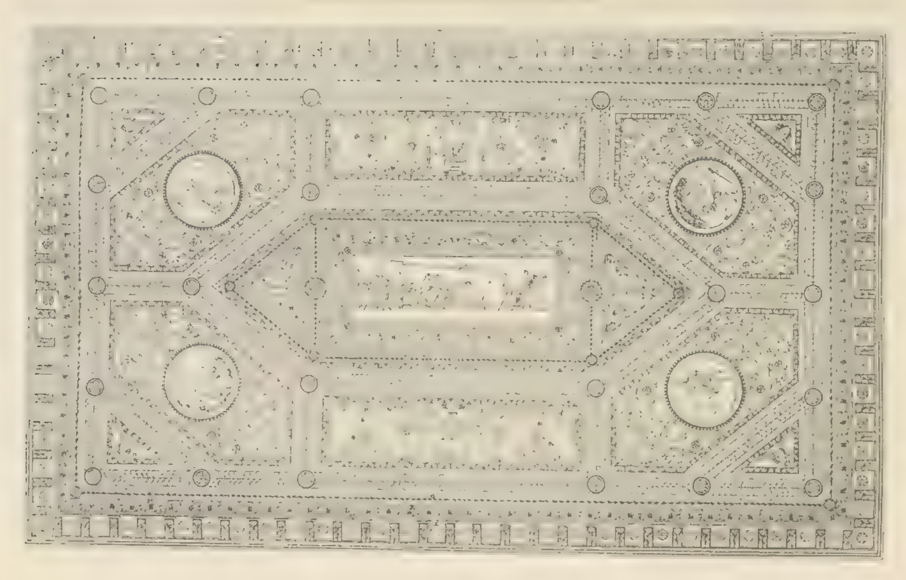


réunir des sommes importantes pour venir en aide à de pauvres prisonniers. C'est à sa sortie de prison qu'elle épousa Bellanger.

La Folie Dervieux, vendue, passa au comte Vilaux XIV, grand seigneur belge, qui fut obligé de la céder, à la suite de spéculations financières désastreuses, à Louis Bonaparte. La reine Hortense y habita. Après elle, ce fut la légation des Etats-Unis, l'hôtel Thouroux, et finalement M. Staub.

Sous le premier Empire, on pouvait encore admirer l'ancienne Folie Dervieux, au n° 28, de la rue de la Victoire.





MAISON DE Mlle DUTHÉ

La maison de la rue Basse-du-Rempart, qui portait autrefois le n° 68, est celle qui fut occupée par la Duthé, après le compositeur Blangini. Cette Rosalie Duthé, courtisane célèbre, contemporaine de la Guimard, avait débuté à l'Opéra comme « espalier » ; elle avait tout juste le talent et l'esprit d'une figurante, mais elle était si belle que nulle ne l'effaçait dans les réunions de la petite maison du prince de Soubise, cour galante de la rue de l'Arcade. Son luxe coûta cher, d'abord au duc de Chartres, puis au comte d'Artois.



La chronique scandaleuse nous apprend que « Rosalie Duthé n'a eu longtemps à sa toilette « qu'un miroir, des peignes et de l'eau ; elle n'avait plus son innocence, qu'elle en portait encore les « couleurs. M. le duc de Chartres, dit-on, a reçu d'elle ses premières leçons, et M. de Durfort qui en « était jaloux, comme Titus de Bérénice, la disputait à un riche étranger, le comte de Matowski. »

On raconte même qu'un jour, étant arrivé très mal à propos chez elle, un soir, il y trouva le Polonais, qui n'eût d'autre expédient que de filer au plus vite, sans prendre le temps d'emporter ses habits. M. de Durfort, très amusé de cette fuite, le poursuivit dans la rue, et ne s'arrêta que devant le « guet » qui dût recueillir le comte.

Dans la vie de Rosalie Duthé se place une série d'anecdotes fort curieuses. L'une de ses conceptions les plus originales, fut le souper projeté avec la Guimard, dont elle était très entichée, et qui présidait alors le temple de Terpsichore. En août 1770, alors qu'elle était protégée par M. de Duras, eut lieu, chez Lauzun, rue Saint-Pierre, un brillant souper, auquel assistaient le duc de Chartres, le comte d'Osmont, le prince d'Isenghien, et du côté des dames, la Duthé et Mlles Joinville et Legrand. Il paraît que le brillant maître de maison sut conquérir son cœur à cette fête nocturne.

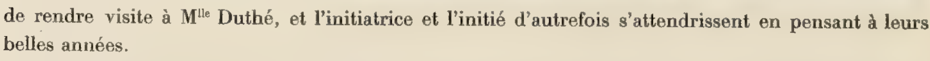
Elle partit en 1786 pour l'Angleterre. Ce n'était pas, à vrai dire, une émigrée, car alors la Révolution n'avait pas encore fait penser à l'exil. On sut qu'elle avait fait la conquête d'un richissime lord. Elle y resta longtemps, près de vingt ans.

A son retour, elle habita rue Saint-Georges, dans une petite maison où elle reprit ses réceptions ;

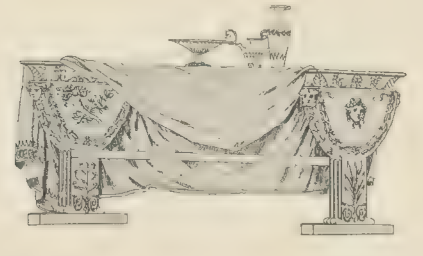
puis s'en fût Boulevard des Italiens, vis-à-vis la rue de Choiseul, pour se fixer définitivement rue Basse-du-Rempart, au n° 36, au coin de la rue Scribe actuellement.

Les années ont passé, la Duthé s'est transformée en une belle douairière. Cependant, elle n'a pas renoncé à donner à dîner. De vieux convives, épaves d'un autre temps, s'asseyaient fidèlement à sa table, le mardi. C'était le vieux marquis du Bouzet qu'elle a connu à Londres, ayant gardé les belles manières d'antan; c'est le comte de Scépeaux, ancien chevalier d'honneur du comte de Provence, grand appréciateur.

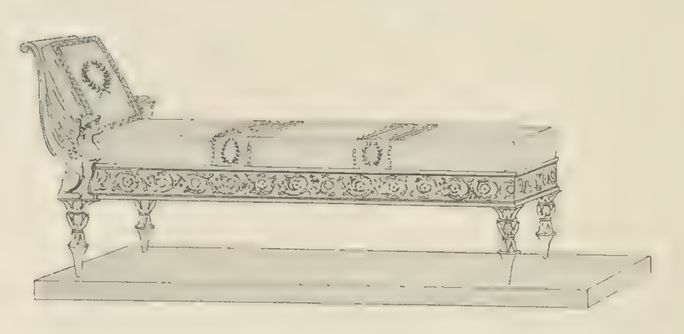
Le prince de Condé ne manque pas, quand il vient à Paris, de rendre visite à Mlle Duthé, et l'initiatrice et l'initié d'autrefois s'attendrissent en pensant à leurs belles années.

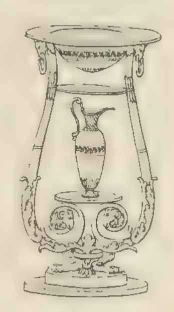


A quatre-vingts-ans, Mlle Duthé devient presque aveugle et dût se confiner dans la retraite, s'intéressant encore un peu, cependant, aux nouvelles du jour, à la lecture de la quotidienne, que lui fait Ménager de Souville, qui n'est pas loin d'être, lui aussi, un vieillard.



Mais la Révolution de juillet 1830, qui chasse ce roi morose que, par la pensée, elle voulait revoir charmant, comme lors qu'il était le brillant comte d'Artois, lui semble la fin de tout, et elle n'a plus qu'à s'en aller. Elle meurt le 24 septembre 1830.

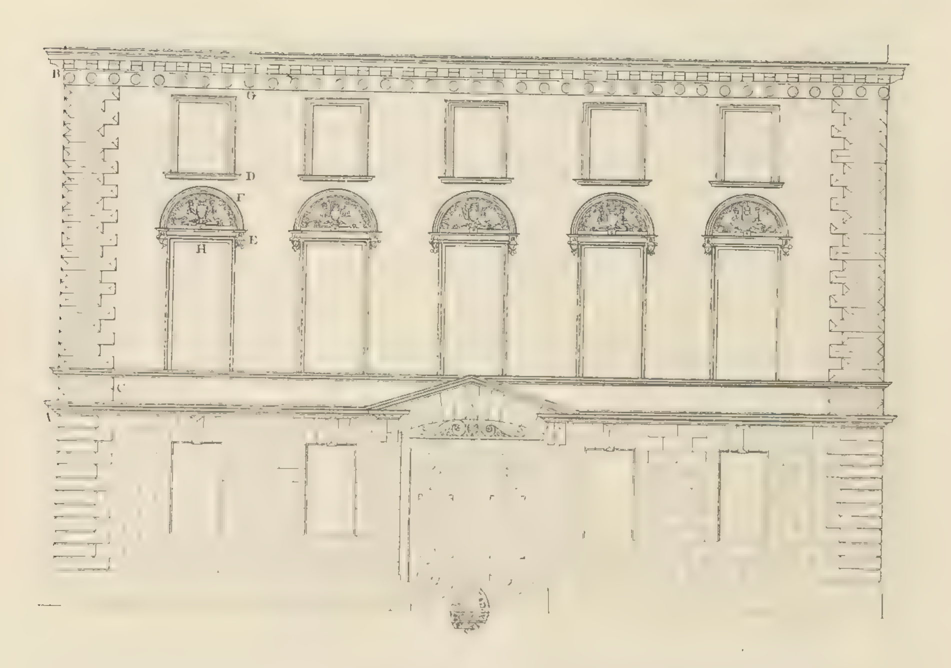




MAISON RECAMIER

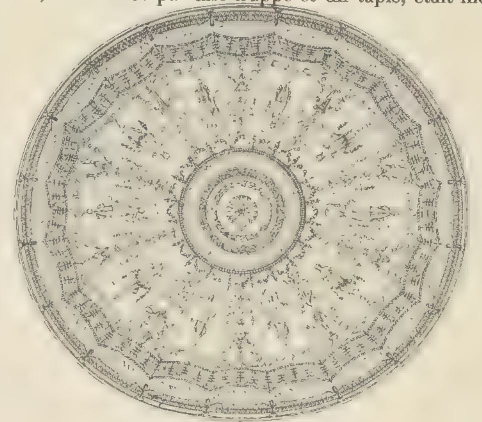
Le 25 vendémiaire, an VII, Necker, par l'entremise d'Uguiet, fondé de pouvoir, céda ses deux hôtels de la rue de la Chaussée-d'Antin à Jacques-Roze Récamier, banquier, et à sa femme, née Jeanne-Françoise-Julie-Adélaïde Bernard, qu'ont rendue célèbre sa beauté, son esprit et son influence. Elle commença par donner aux Incroyables des bals dont le luxe fut inouï : les éventails et les bouquets



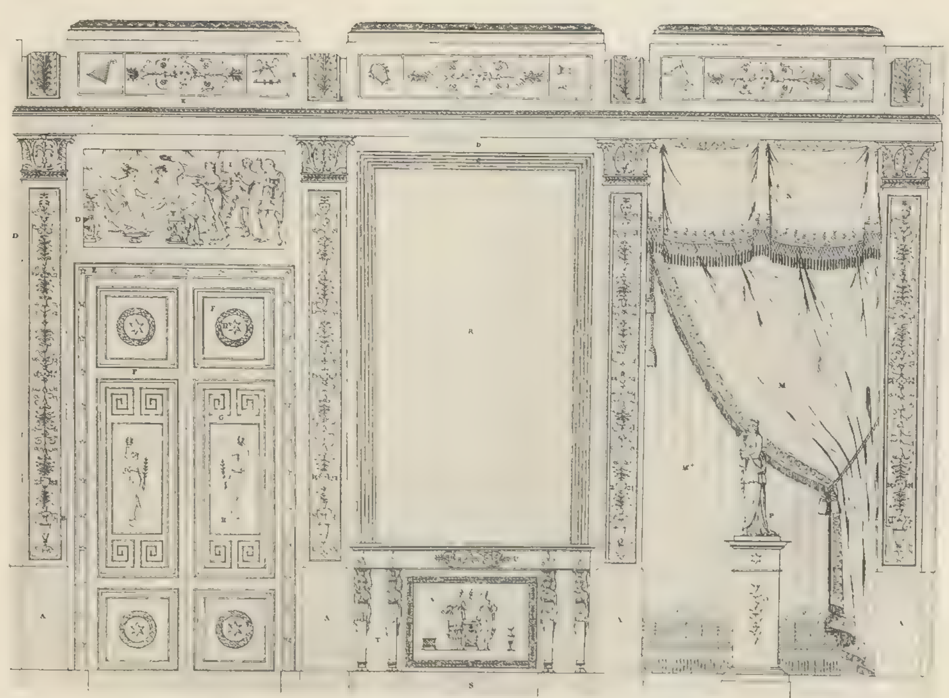


des danseuses y étaient renouvelés constamment ; de plus, une provision de chaussures, prévoyance inconnue jusqu'alors, empêchait qu'aucune invitée eut à passer d'une gavotte à une sauteuse avec un soulier qui s'affaisse, ou qu'elle quittât le bal en Cendrillon.

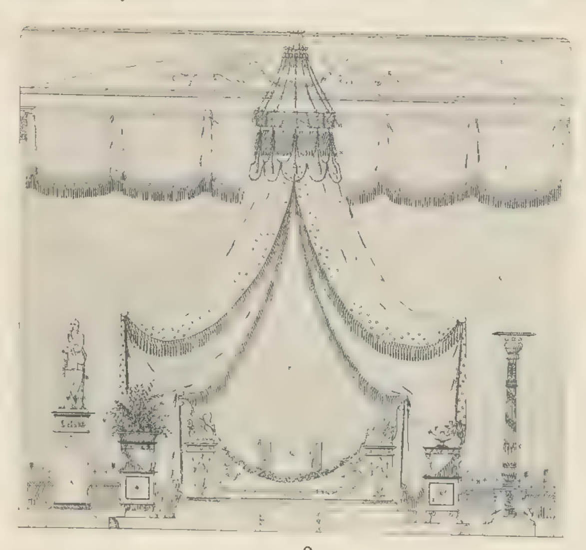
En dehors de la Chaussée-d'Antin, on parla beaucoup, à l'époque, du n° 20 de la rue Basse-du-Rempart, où était une petite maison de grand seigneur, avec un escalier dérobé, tout en glace, qui allait de la cave jusqu'au deuxième étage. Un petit boudoir avec glace, où des fleurs sont peintes, a gardé pour longtemps l'empreinte des charmes de Mme Récamier qui s'y regardait en pied sous le Directoire. Une baignoire, dissimulée par une trappe et un tapis, était incrustée dans le plancher de ce réduit qui donnait sur le boulevard, et au-dessus était une soupente, comme pour servir de refuge en cas de surprise. C'est près de ce boudoir que Maurice Meyer, joaillier de Louis-Philippe et de l'empereur, alors fort à la mode, a, plus tard, installé des salons remplis de bijoux précieux.



Mais à ces souvenirs et à ces fêtes du Directoire, dont le Consulat rehausse encore l'éclat, succède un peu de silence vers le commencement de l'Empire. D'un côté, Mme Récamier a donné passagèrement refuge, dans sa maison de campagne de Saint-Brice, à Mme de Staël, dont le père était



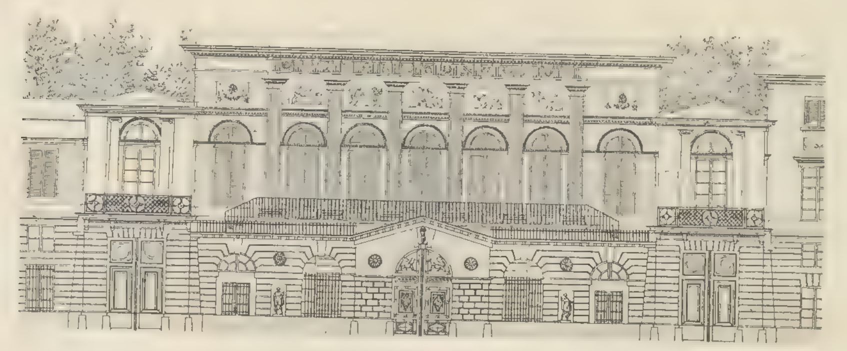
resté à Coppet, et les Necker sont des plus mal en cour ; d'autre part, M. Récamier a fait des pertes d'argent considérables, disgrâce contribuant à éloigner sa femme d'un monde qui en souffre beaucoup plus qu'elle-même. Donc, le 1er septembre 1808, M. et Mme Récamier, qui se contentent de demeurer rue du Mail, n° 19, cèdent leurs deux maisons de la Chaussée-d'Antin au riche Mosselmann.



Mais bientôt cet hôtel prédestiné sourit à une maîtresse nouvelle, Mme la comtesse de Horn, femme de l'ambassadeur du roi d'Espagne.

MAISON DE M. DE SAINTE-FOIX DE CARENNE

M. de Sainte-Foix, trésorier de la marine, avait commandé, en l'année 1775, au crayon de Brongniard, cette folie princière, située rue Basse-du-Rempart. L'architecte avait eu dans la construction, sur ce terrain très irrégulier, présentant des angles saillants, à vaincre des difficultés nombreuses. D'abord, le sol était de plusieurs mètres plus bas que celui du boulevard ; il fallait donc user de stratagème, et c'est ce qu'il fit, en établissant à une certaine distance du boulevard, le principal corps de bâtiment.



La décoration pouvait être vue du dehors, et aux deux côtés de la terrasse, les ailes s'avançaient jusque sur la rue. M. Sobre, en 1798, fit quelques changements pour donner deux entrées à l'hôtel. Dans la première partie, vers la cour, il construisit un très beau vestibule, et dans la seconde, un magnifique escalier à deux rampes, placé au centre de l'édifice et communiquant avec toutes les pièces du premier étage, par une galerie en pourtour.





Vue prise des Jardins suspendus du Boulevard
vis-à-vis de la Maison de M. de Ste Foix, au coin de la Place de l'Opéra actuelle

Deux terrasses environnent la cour au premier étage, d'où l'on descend par un grand perron conduisant au jardin. La façade de ce côté est couronnée d'une corniche ionique, et au-dessus des croisées du milieu, se trouve un grand bas-relief. Celles des extrémités sont accompagnées de deux colonnes ioniques, surmontées de figures. La façade sur la cour, elle, est décorée de huit colonnes doriques, et toute cette ordonnance a fort bon air et produit un ensemble très remarquable. Ce M. de Sainte-Foix avait gagné près de cinq cent mille livres en Angleterre, qui furent le début de sa fortune, et dans sa jolie maison, il avait installé Mlle Saint-Alban, sa maîtresse ; mais l'humeur assez sauvage de cet homme riche l'éloignait de la Société, et sauf l'ambassadeur de Russie, M. Simonin et sa maîtresse, il ne reçut que M. de Reynneval. Les vastes salons étaient revêtus de boiseries dorées, qu'accompagnaient des plafonds peints.

La chronique scandaleuse raconte qu'il y donnait parfois des fêtes intimes, mais très brillantes. Il avait proposé à la fille d'un peintre connu, habitant rue des Saints-Pères, de l'inviter seule ou presque seule à une soirée magnifique, et comme premier cadeau, il la priait d'accepter douze mille



MAISON DE Mr DE St FOIX
sur le Boulevard

livres de rente et dix mille livres d'argent. Ceci indique bien la note de somptuosité qui dominait chez M. de Sainte-Foix. Plus tard, il fit restaurer, par Sobre, sous le Directoire, sa maison ; il s'appelait alors le citoyen banquier Sainte-Foix de Carenne.

Cet hôtel qui occupait l'emplacement actuel de la place de l'Opéra, appartint au comte d'Osmond, puis à sa femme. Sous l'Empire, il était devenu le concert Musard. Il semblait prédestiné à finir joyeusement jusqu'à ce qu'on le rasa pour en faire la place de l'Opéra en 1858.

Porté sur des pilastres massifs, mystérieusement abrité derrière une avant-cour et de grands murs, l'hôtel d'Osmond a été longtemps une des demeures les plus aristocratiques de Paris ; puis il fut vendu. La spéculation s'en était emparée, l'hôtel est devenu un cercle ; on y a mangé, bu et fumé pour son argent ; on vit les nymphes banales, le soir, promenées sous ses discrets ombrages, les derniers beaux arbres en plein Paris !

MAISON DESHAYES

Au coin de la rue Caumartin et du boulevard était une fort jolie maison, avec une rotonde, dont on voit encore de nos jours la façade.

Une des particularités de ces constructions dont la fin du XVIIIe siècle nous a laissé de si jolis modèles, résidait dans leurs jardins suspendus, c'était « la folie » de l'architecte. On découvrait généralement du haut de la maison une belle vue sur Paris et ses environs, aussi nombre d'entre elles possédaient leur terrasse ombragée.

M. Deshayes passait pour un fin gourmet, sa table était fort recherchée. Il avait été à l'école de Roze de Chantoiseau, le célèbre inventeur des restaurants. Cet homme habile désirant distinguer ses buffets élégants des traiteurs vulgaires, et pour se soustraire aux charges et prohibitions des maîtrises, inventa le titre nouveau de Restaurant, dénomination appliquée exclusivement jusqu'alors à certains bouillons plus substantiels ou consommés, tels que le « restaurant divin », cordial spécial des femmes en couches. Chantoiseau, grand amateur d'art culinaire, désirant faire connaître et lancer ses nouveaux établissements, créa son « Almanach d'indication » qui n'eut que deux éditions : la première, datée de 1769, la seconde, publiée sans date en 1772, avec de nombreuses augmentations.

Suivant Legrand-d'Aussy, le premier restaurant parisien aurait été établi vers 1765, rue des Poulies, par un nommé Boulanger. Les restaurateurs avaient le droit de vendre toutes sortes de mets.

Roze s'adjoignit Pontaillé et s'établit près la rue Saint-Honoré, à l'hôtel d'Aligre, où il avait continué, avec le même succès, ses « bouillons de prince ». La clientèle était d'élite et les prix modiques. Le chapon au gros sel, plat favori, coûtait trois livres douze sols, environ dix francs de nos jours.

M. Deshayes qui appréciait Roze de Chantoiseau, l'avait attaché quelque temps à sa maison, qui était devenue le rendez-vous des gourmets de Paris.



MAISON DE Mr DESHAYES,
sur le Boulevard

PAVILLON DE HANOVRE

Vers 1757, fut dessiné par Chevautet, ce joli pavillon qui forme encore l'angle du boulevard des Capucines et de la rue Louis-le-Grand, avec sa jolie rotonde. Les masques qu'on y a sculptés demeurent les chefs-d'œuvre du genre.

C'est le maréchal de Richelieu qui avait fait élever ce pavillon circulaire et auquel la malignité populaire donna le surnom de Pavillon de Hanovre, en souvenir de ses rapines en Allemagne. De grandes consoles à mascarons supportent un balcon au-dessus duquel des colonnes ioniques et des pilastres à trophées forment des arcades dont la corniche est surmontée d'une balustrade à vases. Dans l'intérieur, le rez-de-chaussée est occupé par un vestibule à plafond orné de boiseries sculptées. Le plafond avait été exécuté par Boucher qui avait fait d'autres travaux pour le maréchal. Ce dernier, très prisé des femmes, donnait dans le pavillon des fêtes où l'on « vivait des heures joyeuses. » La chronique de l'époque en a relaté quelques-unes qui ne manquent pas de piquant.

Le duc de Richelieu a défrayé les gazettes de son temps ; il aimait cet hôtel de la rue Saint-Augustin, au bout duquel était le fameux pavillon de Hanovre, acheté au duc d'Antin. L'escalier, la galerie avec ses beaux lambris sculptés, ses bas-reliefs, le salon, que Pigamol de la Force nous dit être



revêtu de laques, de peintures chinoises et de glaces, formaient un bel ensemble. Le jardin, dont on trouve ici un aperçu, était encadré de belles statues et entouré d'un portique de treillages.

Tout concordait à donner à cette demeure, que Chevautet appelait « sa grande Folie », un aspect luxueux et brillant.

Le Maréchal qui voulait voir revivre en son fils le faste qu'il aimait tant, se sentant vieillir, lui disait : « Imitez votre père, Fronsac ; quand un de mes pieds a la goutte, c'est l'autre qui en souffre le plus, je ne fais pas un pas de moins. »

Il fut, dans ses derniers jours, obligé de plaider avec M. Arthur qui avait établi, à l'autre encoignure du « Cours », une fabrique de papiers peints qui masquait la moitié de la vue. En 1788, Fronsac hérita de son père.

Des entrepreneurs de fêtes publiques accaparèrent l'hôtel de seconde main pendant la Révolution. On y assista à des fêtes, bals, concerts, petits spectacles, feux d'artifice ; on y logea en garni ; une maison de jeux s'y établit, mais bientôt fut éclipsée par Frascati ; enfin, c'est là que Tortoni acquit sa réputation de glacier comme associé de Velloni, et qu'au milieu d'un bal, la générale Bonaparte reçut le glorieux surnom, justifié en 1798, de Notre-Dame-des-Victoires. Ensuite, Simon, marchand de papiers peints, devint le locataire du pavillon occupé en partie aujourd'hui par M. Astruc.



MAISON DE M. DE MONTMORENCY-LUXEMBOURG

L'hôtel de Montmorency avait été édifié en 1704, sur les dessins de Lassurance, par Thomas de Rivié, secrétaire du roi, qui l'avait habité avant le contrôleur des finances Desmarets.

Cette « Folie » de Lassurance était construite sur le plus merveilleux plan qu'il ait jamais conçu. Bordant le boulevard Montmartre, elle se terminait par un kiosque chinois que M. de Montmorency avait commandé à son architecte après coup.

On y admirait le cabinet d'ornithologie du duc de Montmorency établi dans un pavillon séparé. Lecarpentier était l'architecte de ce pavillon, décoré de sculptures par Pineau et d'un plafond représentant les « Quatre-Saisons », par Hallé.



Un chartrier et une salle de bains faisaient subsidiairement partie du pavillon, dont fut locataire le duc d'Orléans sous le règne de Louis-Philippe.

Cet ensemble formait une des plus jolies maisons du boulevard. Le jardin en était le complément, il était séparé de la chaussée par de petits fossés sur l'emplacement desquels furent construits le théâtre des Variétés et la rue Vivienne.

C'était la branche des Montmorency-Luxembourg, duc de Châtillon, troisième fils du grand maréchal, qui possédait ce merveilleux coin de Paris. Ce Paul-Sigismond de Montmorency, mort en 1731, avait été marié à Mlle de la Trémoille ; il était le père du duc de Bouteville, lieutenant-général,



MAISON DE M. DE MONTMORENCY-LUXEMBOURG

[illegible] de Lassurance, par Thomas de [illegible] Desmarets.

[illegible] plan qu'il ait jamais conçu. [illegible]artre, elle se terminait par un kiosque chinois que M. de Montmorency [illegible]

[illegible] d'ornithologie du duc de Montmorency établi dans un pavillon séparé. [illegible]cte de ce pavillon, décoré de sculptures par Pineau et d'un plafond [illegible]isons », par Halle.



[illegible] subsidiairement partie du pavillon, dont fut locataire le duc d'Orléans sous le règne de [illegible]

Cet ensemble formait une des [illegible]ns du boulevard. Le jardin en était le complément, il était séparé de la chaussée par de [illegible] sur l'emplacement desquels furent construits le [illegible]héâtre des Variétés et la rue Vivienne.

C'était la branche des Montmorency-L[illegible] duc de Châtillon, troisième fils du grand maréchal, qui possédait ce merveilleux coin de Paris. Ce Paul-Sigismond de Montmorency, mort en 1731, avait été marié à Mlle de la Trémoille ; il était le père du duc de Bouteville, lieutenant-général,



gouverneur du Maine, qui eût, comme fils, le duc d'Olonne, né en 1721, mort en 1777. Le fils aîné du duc d'Olonne, Anne-Charles-Sigismond de Luxembourg, duc de Châtillon et de Piney-Luxembourg, né en 1737, mourut à Lisbonne en 1805. Il fut le dernier propriétaire de ce petit palais féerique de « la Folie de Lassurance » qui s'ouvrait sur le boulevard Montmartre, la rue Saint-Marc et la rue Vivienne, avec ses jardins, kiosques et cabinets de verdure. C'était, en effet, une folie de grand seigneur. D'humeur joyeuse, Luxembourg avait connu l'époque où l'on savait vivre.



PAVILLON CHINOIS DE LA MAISON DE M. LE DUC DE MONTMORENCI BOULEVARD MONTMARTRE

Le passage des panoramas fût bâti, en 1808, sur l'emplacement de l'ancien hôtel Montmorency-Luxembourg, dont le propriétaire était mort en 1805 à Lisbonne. La porte du passage est l'ancienne porte-cochère de l'hôtel. Quant au théâtre des Variétés, il fut construit en 1807, par Cellerier, sur l'emplacement des jardins de l'hôtel Montmorency-Luxembourg. Les Variétés avaient été fondées, en 1770, au Palais-Royal par la Montansier (Marguerite Brunet).

Le duc de Piney-Luxembourg avait épousé, en 1771, Suzanne de Voyer d'Argenson-Paulmy, fille du célèbre marquis de Paulmy, auquel on doit la bibliothèque de l'Arsenal. De ce mariage sont nées deux filles mariées, l'une au prince de Laval-Montmorency et l'autre au duc de Cadaval et deux fils dont l'un, le duc de Châtillon, mourut tragiquement en mer en 1799 et l'autre, le duc de Luxembourg, sans enfants.

Dans les tableaux et mœurs au XVIIIe siècle, la chronique de l'époque a tracé le récit descriptif de la gravure qui inspira Moreau en 1776 « Les Précautions ».

« Mme la duchesse de Luxembourg sortait de son hôtel dans sa chaise portée par deux grands laquais picards, pour s'en aller aux Tuileries respirer le parfum des marronniers. Elle était accompagnée de M. le duc de Montmorency, son mari, et de son frère ; le mari voulant qu'on ne manquât à aucune précaution pour éviter une secousse ou un choc quelconque ».

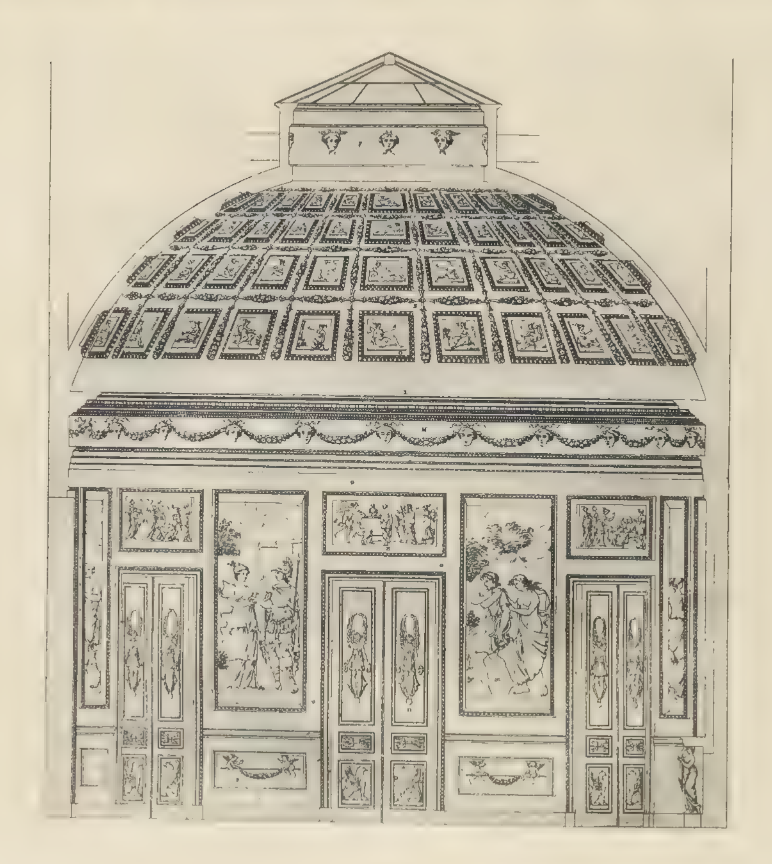

Sallon de l'Hotel de Montmorency.

C'est probablement pour avoir assisté à cette jolie scène que Moreau a eu l'idée de reproduire dans son estampe cette scène qu'il a dénommée « Les Précautions ».

MAISON DE M. DE BEAUMARCHAIS

L'illustre auteur du « Mariage de Figaro » eut, au boulevard Beaumarchais, une propriété d'un luxe seigneurial qui mesurait quatre mille mètres de superficie, entre la rue Amelot et la place







Saint-Antoine, et dont l'avenue principale, donnant sur le boulevard, portait cette inscription :

Ce petit jardin fut planté
L'an premier de la Liberté.

Une large voûte souterraine menait au centre du jardin orné de statues, notamment celle de



Voltaire. On y trouvait une belle salle de concert avec des grottes, des rocailles, des bosquets, un labyrinthe et un " haha ", c'est-à-dire une ouverture pratiquée dans le mur, derrière un fossé, pour la perspective.

Beaumarchais tenait à la fois du frondeur de Figaro — car il ne s'était enrichi, ayant pour père un horloger, qu'en s'engageant dans toutes sortes d'affaires — et de son élégant Almaviva, car il savait descendre jusqu'aux manants pour se relever grand seigneur. Il s'était fixé en regard de l'emplacement où s'était élevée la Bastille, comme un vainqueur en vue de son champ de bataille, et le fait est que ses idées n'avaient pas attendu le 14 juillet pour se dessiner et, comme Basile, il avait,



sous l'ancien régime, laissé sa femme et sa fille à l'abbaye Saint-Antoine, pendant plusieurs de ses voyages. Sans aucun doute, il préférait la Cour, où il avait été reçu en qualité de musicien, accompagnant sur la harpe et sur la guitare Mesdames, filles de Louis XV, au gouvernement terroriste qui l'emprisonna et ne lui épargna que l'échafaud. La mort vint surprendre Beaumarchais dans sa maison, le 19 mai 1799. La Ville acheta l'immeuble le 28 mai 1818 à Amélie-Eugénie Caron de Beaumarchais, moyennant cinq cent huit mille trois cents francs. La démolition s'ensuivit ; toutefois, un pavillon qui avait pour ceinture un balcon circulaire et que Beaumarchais avait dédié tout spécialement à Voltaire, ne fut jeté bas qu'en 1826.

MAISON DE M. TABARY

L'hôtel Tabary faisait face à celui du comte d'Espinchal, à l'angle de la rue des Petites-Écuries et du Faubourg Poissonnière, et avait eu Ledoux pour architecte.



Le talent décoratif de cet infatigable artiste revivait tout entier, il y a quelques années encore, dans ce charmant pavillon de la rue des Petites-Écuries. Le rez-de-chaussée contenait trois pièces principales. La première, une salle à manger de forme ovale, éclairée par une fenêtre et par un plafond vitré. Entre la porte et la fenêtre étaient disposés quatre panneaux

revêtus d'arabesques peintes ; tout autour s'étendait une série de figures antiques d'une belle exécution. Dans la pièce suivante, il ne restait plus qu'une cheminée et les encadrements moulurés de quatre grands panneaux décoratifs dans le style d'Hubert Robert, qui appartiennent maintenant à M. le comte Greffulhe. Le grand salon, mieux conservé, bien qu'il ait été converti en chapelle, n'a perdu que sa cheminée, gracieusement supportée par des colonnes en fuseaux et ornées de cuivres précieusement ciselés. Il y subsiste quatre panneaux en stuc peint et doré, dont les arabesques et les médaillons rappellent les plus délicates compositions du XVIIIe siècle.



C'est ainsi que sont arrivés jusqu'à nous de rares spécimens de cet admirable art décoratif à une époque où il était dans sa simplicité et dans sa sobriété d'un goût parfait.

MAISON D'ESPINCHAL ET LEDOUX

L'hôtel d'Espinchal fut d'abord habité par Charles-Nicolas Ledoux, architecte, né en 1736, à Dormans, en Champagne, qui eut pour maître Jacques-François Blondel, neveu du grand architecte, qui bâtit la porte Saint-Denis.

Ledoux a prouvé, par ses ouvrages, qu'il n'était pas un homme ordinaire, un artiste d'un talent vulgaire. Il était doué d'une imagination ardente et laborieuse, mais qui semble n'avoir pu souffrir aucunes bornes. Son enthousiasme et son exaltation pour l'architecture, lui firent quelquefois concevoir des créations excentriques. Très imbu du style romain, il employait librement, habilement, avec de grandes licences, les éléments de l'art, dont les monuments antiques lui fournissaient de nombreux modèles.

Ledoux est l'auteur de la maison de Mme Thélusson, située rue de Provence, en face la rue Cerutti, aujourd'hui rue Laffitte, ainsi que de l'entrée de cette habitation, à laquelle il donna l'apparence d'un arc de triomphe d'ordre dorique. Mais la plus jolie façade fut celle de la maison de Mlle Guimard, qui a été souvent copiée par bon nombre d'architectes.

Ledoux, dont on connaissait le mérite, fut chargé de la composition et de l'exécution des



VUE DE LA MAISON DE M. LE DOUX
ARCHITECTE,
Rue des Petites Ecuries
du Roi

barrières de Paris qui existent aujourd'hui. Parmi elles, nous citerons comme les plus remarquables, celles des Bons-Hommes, d'Italie, de Pantin, de la Villette, de l'Etoile ou Champs-Elysées, de Monceau, du Maine, de Charonne, et par-dessus tout, les colonnes triomphales de la barrière du Trône.

La maison de la rue des Petites-Écuries fut bâtie en 1780. Séparée de la rue par deux terrasses et une suite de degrés en amphithéâtre, qui s'élèvent jusqu'au premier étage, elle comportait, sous la corniche, un second étage très bien compris. Un souterrain complétait la distribution toute spéciale de ce petit hôtel, où l'on distinguait le talent de l'artiste plein de goût et d'expérience, comme Ledoux. Sise à l'angle de la rue du Faubourg-Poissonnière, cet architecte l'a habitée en sortant d'un pavillon aux pères de Saint-Lazare. Elle appartint ensuite au comte d'Espinchal avant la Révolution.

La cour y séparait deux portes cochères d'un vestibule rond à six colonnes. On a quelques indications sur la famille d'Espinchal, originaire d'Auvergne. A la Révolution, l'un d'eux, qui habita cette maison, fils et petit-fils de maréchaux-de-camp, était devenu, à peine rentré en France, l'abonné le plus assidu au théâtre de l'Opéra. Comme il avait assez de goût, sa critique était redoutée sur la scène et même dans la salle. On raconte qu'il remarqua un soir de bal masqué, dans les couloirs, un quart d'heure avant la sortie des spectateurs, un monsieur de province, qu'il n'avait jamais aperçu, mais dont l'air désolé le frappa et le toucha. En entrant au théâtre, ce monsieur s'était vu séparer, dans la foule, de sa femme et de sa fille, qu'il n'avait plus retrouvées et il venait de passer pour la seconde fois à son hôtel, où elles n'étaient pas rentrées. Une fois au courant de ce qui mettait si en peine cet inconnu, M. d'Espinchal lui demanda, en braquant sa lorgnette sur la lucarne d'une loge : — L'une de vos dames n'a-t-elle pas un turban vert et or, et l'autre n'est-elle pas en cheveux ? — Effectivement, lui répondit-il. — Alors elles occupent la loge quarante, fit l'habitué, en passant sa lorgnette à l'autre, qui reconnut enfin sa femme et sa



VUE DE LA MAISON DE M. LE DOUX
Située rue Poissonniere à Paris.

fille. — Ah! monsieur, s'écria cet homme avec transport, quels remercîments ne vous dois-je pas! Vous me sauvez la vie, n'en doutez pas. Mais comment avez-vous reconnu ces dames, vous qui ne les aviez jamais vues? — Cela même, reprit d'Espinchal, me forçait à les distinguer : je connaissais le reste des spectateurs.

Le comte d'Espinchal était un homme dont les affaires et les plaisirs se résumaient à savoir tout ce qui se passait à Paris. Dans la même journée il allait aux courses, au Salon, le soir dans deux ou trois théâtres. Ainsi s'explique la quantité de notes qu'il a laissées sur la société de son temps.

MAISON DE CONDÉ

En 1786, l'architecte Brongniart construisit, rue de Monsieur, 12, l'hôtel inauguré par Mlle de Bourbon-Condé. Ce ne fut pas, à proprement parler, une Folie, mais son élégance, ses dispositions lui donnaient l'apparence d'une maison de grand luxe.



Les deux côtés longitudinaux de la cour étaient ornés de grands bas-reliefs, représentant des rondes d'Amours et des enfants effrayés par un tigre, encastrés dans la muraille. Chacun des deux motifs se répétait en formant pendant ; au-dessus des portes débouchant dans la cour, étaient trois voussures dont le centre formait un œil-de-bœuf entouré d'une composition de figures de femmes et d'enfants. On y voyait aussi des niches contenant des statues et placées au-dessous des bas-reliefs.

Cette décoration, unique à Paris, ne saurait être attribuée à un autre qu'à Clodion dont elle a la souplesse et la vie. La répétition des mêmes motifs, exécutés en une sorte de stuc durci, indique la facture du sculpteur.

Le rez-de-chaussée de ce grand hôtel montre une longue enfilade de salons dessinés avec un goût parfait et dont les lignes architecturales en bois sculpté encadrent d'autres bas-reliefs allégoriques gracieusement composés.

Mlle Louise-Adélaïde de Bourbon, sœur du dernier des Condé, naquit à Chantilly le 5 octobre 1757 et porta longtemps le nom de Mademoiselle.

Louis XV la destinait pour épouse à son petit-fils, le comte d'Artois, depuis Charles X. Des divisions de famille empêchèrent cette union et l'on a pensé que la reine Marie-Antoinette ne fut pas étrangère aux obstacles qui survinrent.

En 1786, Louis XVI confirma le choix qu'avait fait d'elle, pour abbesse, le Chapitre de Remiremont, abbaye qui jouissait de grands privilèges et qui conférait à son abbesse le droit d'exercer juridiction et le titre de princesse de l'empire. Cette place éminente, qui n'était donnée qu'à des

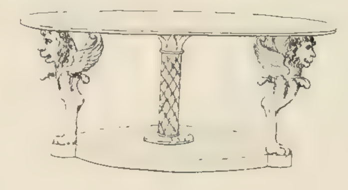
dames de la plus haute naissance, n'imposait point à Mlle Louise l'obligation de quitter la Cour. Elle continua à en faire l'ornement et l'admiration et y resta intimement liée avec la sœur de Louis XVI, Mme Élisabeth.



De 1786 à 1787, Mlle de Condé avait eu un roman de cœur, dont le héros fut M. de la Gervisais.

Quand vint la Révolution, elle émigra avec toute sa famille dès le 17 juillet 1789 ; elle fut d'abord à Bruxelles, puis à Fribourg, enfin à Turin, où elle arriva le 25 septembre 1789. Après un nouveau séjour à Fribourg (1793-94), elle partit pour Turin, où elle resta toute l'année 1795. En 1796, elle se trouvait à Vienne; mais tous ces voyages avaient quelque peu déprimé sa santé. En 1802, on la retrouve à Varsovie, où le roi Louis XVIII qui séjournait en Pologne, vint la rejoindre, ainsi que le duc et la duchesse d'Angoulême.





A la mort tragique de son neveu, le duc d'Enghien, elle passa en Angleterre et reçut le meilleur accueil de Mme de Levis Mirepoix. Ce n'est qu'en 1815 qu'elle revint en France pour s'établir chez sa belle-sœur, la duchesse de Bourbon.

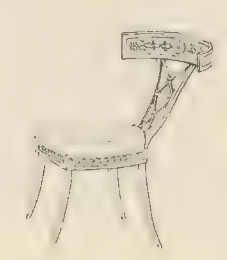
Elle mourut le 10 mars 1824, et voulut être enterrée, non à Chantilly, mais dans un caveau des Bénédictins, de la rue Monsieur, près de son cher hôtel.

Sous Louis-Philippe, cette intéressante maison fut occupée par le comte de Beaumont et la comtesse, née Dupuytren ; ensuite par le comte de Chambrun, fondateur du Musée Social.







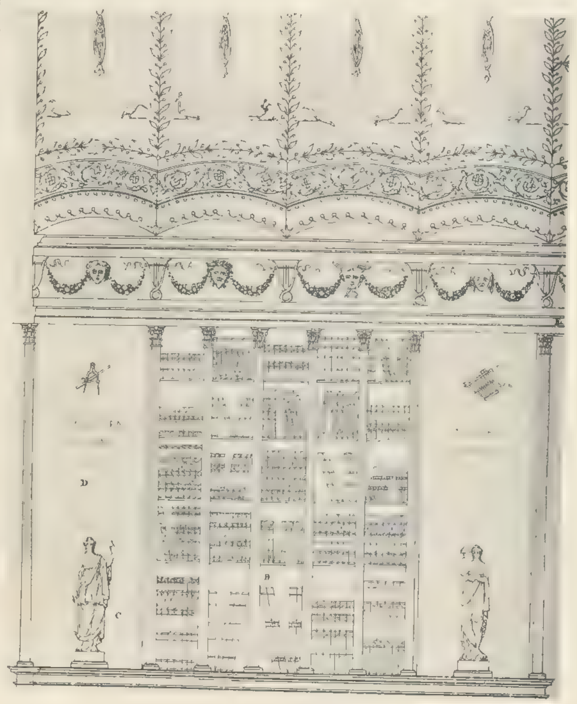


Vue perspective de la Maison de Mr de Jarnac



MAISON DE M. DE JARNAC

Legrand a fait bâtir, en 1788, rue de Monsieur, à côté de la maison de Mlle de Condé, un hôtel pour le comte de Jarnac. Le comté de ce nom avait passé dans la famille de Rohan-Chabot en 1715, par suite du mariage de M. Rohan-Chabot, colonel d'infanterie, avec la veuve de M. de Laroche-foucauld-Montendre, née de Jarnac.



La maison, très bien conditionnée, était un modèle de distribution intérieure. Après l'entrée sur la cour, on pénétrait dans une antichambre au rez-de-chaussée, qui conduisait à une salle à manger et un salon de compagnie. Il y avait aussi une belle chambre à coucher avec cabinet de toilette, garde-robe, le tout complété par un cabinet de travail, un boudoir et une galerie. En dehors de la loge du portier, les écuries pour six chevaux, les remises, une serre chaude et un charmant jardin anglais.

Le premier étage comprenait une belle bibliothèque, une petite salle de bain qu'on

considérait, à cette époque, comme un luxe. Ce modèle de maison fut, à l'époque, très goûté.

Sous la Restauration, le comte de Villèle habitait l'hôtel de M. de Jarnac. De nos jours, le comte et la comtesse Chevreau en sont propriétaires.

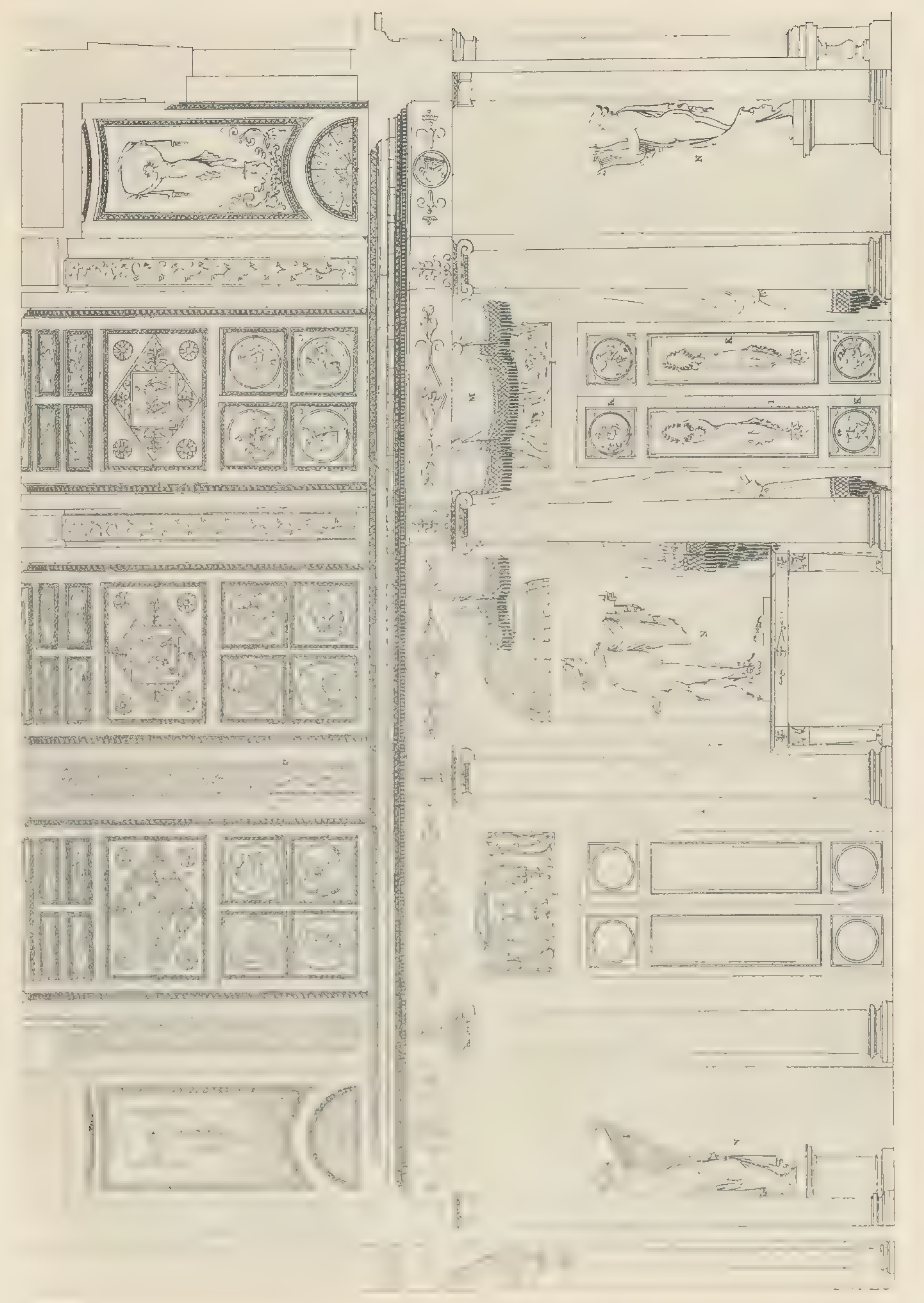


MAISON DU DUC DE LAVAL

Sous Louis XVI, on remarquait entre les rues de Vaugirard et de Montparnasse, une très belle maison au duc de Laval et bâtie en 1774 par l'architecte Cellerier. On l'appelait maison de chasse. C'était en réalité une « Folie ». Sa salle de concert se trouvait un modèle du goût le plus raffiné de l'époque. Sur un fond gris en stuc, étaient des ornements peints en camaïeu bleu, des colonnes en stuc jaune et des bas-reliefs ; des chapiteaux en stuc blanc, ainsi que des frises et des corniches, qui eux, étaient agrémentés de bronzes dorés avec de petites figures en argent sur un fond bleu clair. Les portes étaient en bois d'acajou, les panneaux en bois jaune avec figures et médaillons d'argent ; les bas-reliefs en blanc sur un fond bleu clair. Une draperie de la même couleur avec franche d'or, complétait ce joli cadre.

Ce duc de Laval était un grand seigneur, fort riche, allié aux meilleures maisons de France, qui avait voulu s'offrir une fantaisie de grand luxe. Le jardin qui entourait la maison et que l'on voit au plan de Paris dressé par Maire, passait pour un modèle dans son genre.





Salon de la Maison de M. le Duc de Laval

CLOS-PAYEN



D'après une version très répandue, le Clos-Payen portait tout simplement le nom de son ancien propriétaire, et le fait est que des héritiers Payen étaient encore, en 1724, propriétaires de la blanchisserie et des terres labourables qu'il comportait alors « avec deux entrées sur la rue Payenne ou de la Barrière et une sur la rue du Champ-de-l'Alouette ». Pourtant, il n'y avait rien de commun entre ce clos et la terre de Payen, érigée en marquisat pour M. de Colbert, marquis de Villarcef.

La Bièvre, en passant par le clos, y avait attiré des blanchisseurs ; il était borné, du côté de la ville, par le champ de l'Alouette et par la maison royale des Gobelins ; du côté de la campagne s'élevaient un ou deux moulins à vent, que l'ouverture des boulevards du Midi avait jeté bas, comme ceux de la butte Montparnasse. Cette transformation n'empêcha pas le service de la blanchisserie de continuer, comme par le passé, au clos Payen.

Vers 1762, un hôtel de campagne à colonnade fut construit, sur les dessins de Peyre, l'aîné, architecte du roi, pour M. de Neufbourg, en son clos Payen. Ce seigneur était aussi le capitaliste d'une entreprise manufacturière.

L'architecte Peyre (Marie-Joseph), qui édifia cette jolie folie, était né à Paris en 1730. Il épousa en 1761 la fille de Moreau, architecte ; élève de Blondel, il obtint le premier grand prix de Rome en 1751 ; inspecteur des bâtiments du roi ; reçu académicien en 1767, il construisit, en collaboration avec Wailly, le Théâtre Français, qui reçut depuis le nom d'Odéon. On comprend ainsi l'élégance de cet hôtel avec un aussi bon « faiseur ».



FOLIE DES GIROUETTES

Près du sentier Blomet et de la propriété de M. le comte de Praslin, se trouvait un petit coin charmant nommé « les deux Girouettes », appartenant à M. le comte de Saint-Prix. Cet emplacement correspondrait de nos jours à l'extrémité de la rue de Sèvres. Là se réunissait une société des plus



gaies et choisies que protégeait Monseigneur le prince de Condé. Les jardins à l'anglaise y étaient fort beaux ; il y avait des mouvements d'eau et des cascades, des colonnades romaines, des ruines





construites dans le goût du jour, qui complétaient fort bien ce joli cadre. Il y avait aussi des bosquets charmants, agrémentés de statues précieuses, confiés aux soins d'un jardinier émérite.

Les « folies » des grands seigneurs à cette époque avaient toujours pour suisse un jardinier, et ceci prouve qu'on ne se contentait pas d'y cultiver « le fruit défendu ». Il y en avait une dans la Chaussée-d'Antin, qui récoltait de si jolies cerises que les femmes les plus honnêtes, pour en recevoir un panier, donnaient elles-mêmes un sourire.

Dans une autre, près le Pont-aux-Choux, des vases étaient remplis de martagons sur la table du petit souper, tous ces lys à pétales recourbés avaient poussé et avaient été recueillis sous les fenêtres de la salle à manger. Une autre enfin, au faubourg Saint-Antoine, réunissait dans un cabinet de verdure une collection tellement rare, que de simples curieux se la faisaient montrer : elle se composait uniquement d'hystérolithes, pierres et pétrifications représentant dans toutes les positions ce qu'une femme cache le plus volontiers, sorte de musée badin.



Dans les anciens boulevards, à la Chaussée-d'Antin même, et surtout aux Champs-Élysées, les folies étaient agrémentées toujours de si jolis jardins qu'on y venait comme pour respirer l'air de la campagne, au milieu d'une verdure des plus soignées.

FOLIE DORLIAN

La Folie Dorlian, située rue du Montparnasse et bâtie en 1777 par son propriétaire, un architecte très distingué, passait à cette époque pour une des mieux conditionnées parmi ces jolies maisons de la fin du XVIII[e] siècle. Elle comprenait une écurie pour dix chevaux, une cour et un jardin des plus soignés.

Le péristyle avait un cachet très original : flanqué de quatre colonnes d'ordre ionique et surmonté d'un bas-relief très remarquable. Une grande statue occupait l'arche du milieu et, dans le grand

vestibule à colonnes du premier étage, d'autres placées dans les quatre niches donnaient un effet de perspective des plus réussis.

Les salons de compagnie du rez-de-chaussée et le boudoir du premier étage étaient de vraies merveilles de décoration intérieure.

La Folie Dorlian était, en 1780, réputée comme une des plus jolies petites maisons de Paris.



FOLIE PAJOT

Entre la propriété de Charles d'Albert, duc de Chaulnes, et celle de Potier, duc de Gesvres, gouverneur de Paris, s'étalait l'étang de Berci, dont l'eau presque dormante descendait de Montreuil pour s'écouler, comme à regret, dans la Seine. Cette pièce d'eau était faite pour être agrémentée ; un buffet et des bassins y furent établis par un carme, Sébastien Truchet, mécanicien très distingué, membre de l'Académie des Sciences.

Louis-Léon Pajot d'Ons-en-Bray, intendant général de la poste aux lettres qui, s'en étant rendu acquéreur, y avait fait élever une maison dans le style de l'époque et, dans un vent d'originalité,



réuni des oiseaux aquatiques. Une ménagerie, une orangerie, un laboratoire de chimie et un cabinet de curiosités, donnaient alors de l'importance à cet hôtel de campagne ; le bâtiment était situé du côté de la rue de Berci, c'est-à-dire au fond du jardin, et il était simple, mais plus grand que les pavillons du même genre qui se suivaient, les uns près de la rue, les autres près du quai de la Râpée, appelé chemin « le long de la Rivière ».

A une comédie donnée par M. Pajot, une demoiselle Girard qui prétendait avoir des droits sur l'intendant général des postes, aborda brusquement Mlle Le Doux, et la giffla en lui reprochant ses amabilités exagérées vis-à-vis du maître du logis. Cette histoire fit grand bruit. On disait qu'une Le Doux valait bien une Girard, et le pauvre Pajot fut désolé d'avoir suscité, dans sa maison, une querelle de femmes.

M. de la Vieuville avait aussi possédé cette Folie de Berci, où l'on festoyait joyeusement.





Ce la Vieuville était un littérateur agréable ; il faisait, par son esprit, le charme des salons qu'il fréquentait, et ses ouvrages, d'un genre léger, l'auraient rendu notoire, s'il n'eût pris un pseudonyme ; on a connu de lui : « le Triomphe de l'Amour sur l'Ambition, l'Amour suivi de regrets ». Dans cette fin du XVIII[e] siècle, à cette époque de frivolité par excellence, on trouve parfois de ces esprits timides qui, tout en voulant déguster les plaisirs de leur temps, cherchaient à cacher leurs penchants vers une existence libre. Chez la Vieuville, il y avait de bien marqué cette tendance à l'effacement, soit qu'il fût dans sa maison du quai de la Râpée, soit qu'il livrât au public un ouvrage dont il ne pouvait se décider à s'avouer l'auteur.

FOLIE TITON

La famille des Titon était de noblesse de robe. Jean-Baptiste-Maximilien Titon de Villotran, seigneur du Plessis et de la Neuville, conseiller au Parlement de Paris, fut arrêté en raison de son attitude et emprisonné en 1732 au château de Ham, en Picardie ; il partagea l'exil du Parlement, en 1753, étant doyen de sa Chambre ; puis monta à la Grand-Chambre en octobre 1756. Il fut l'un des rapporteurs du procès du régicide Damiens et mourut le 26 mars 1766. Il avait eu de sa première femme un fils nommé Jean-Baptiste-Maximilien Titon, d'esprit plus aimable que son père.

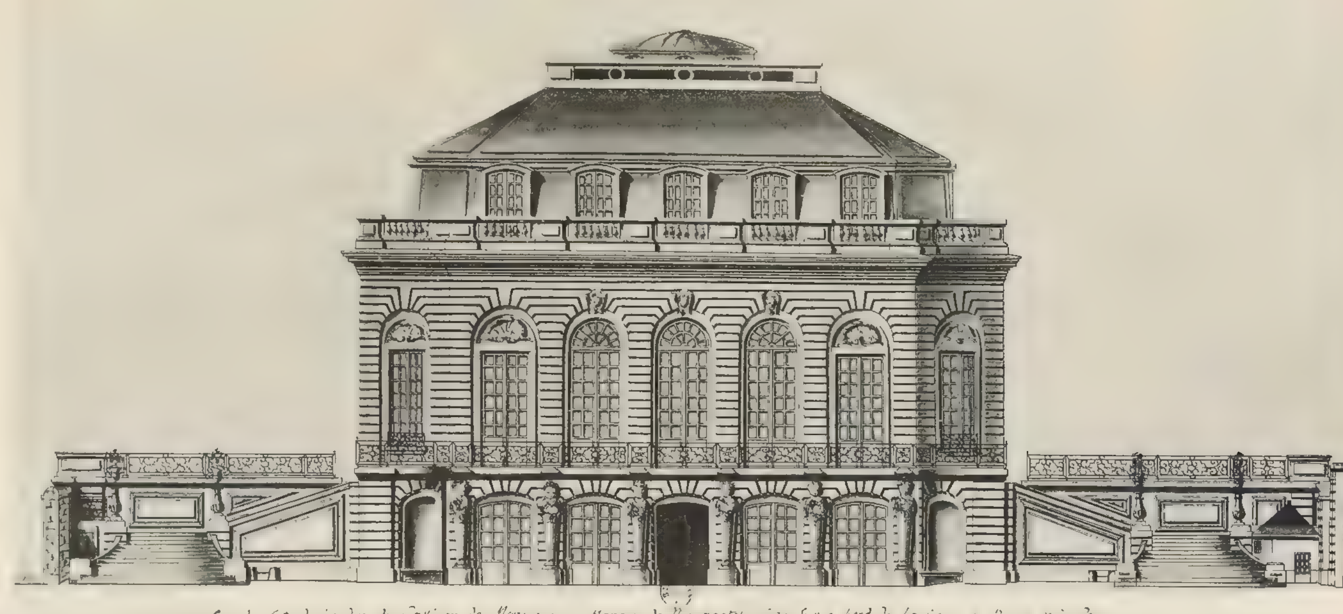
C'est lui qui posséda la Folie Titon, modèle du genre pour les petites maisons du faubourg Saint-Antoine. L'ornementation en fut faite par des artistes tels que Colignon, Lafosse, Rousseau,



Jouvenet, Fontenay, Poërson, Boulogne aîné, Colombel ; une galerie de tableaux des grands maîtres et une salle de spectacle en dépendaient.

Des chaises à porteurs, dont les stores se baissaient en cas de besoin, pouvaient y amener des invités de l'un ou l'autre sexe par la rue des Boulets. La « Chronique scandaleuse » raconte que « M. Titon, le fils, étant au bal de Vincennes, avait gardé deux chaises pour la Moranville. La « Ledoux, qui en avait gardé pour lui quelquefois, voulut les lui prendre. Il refusa ; elle jura ; il « refusa encore, enfin elle le souffleta. On en conclut qu'elle l'aimait encore. Mais ne dirait-on pas « que la Fortune se plaît à faire enrager la vertu quand on voit un carrosse et des laquais à une « Ledoux ? »

En 1784 fut lancée, de Titonville, la première montgolfière, par le marquis d'Arlandes et Pilâtre des Rosiers. Le souffle de la Révolution partit aussi de ce coin de Paris, dont Titon fut une des victimes le 26 prairial.



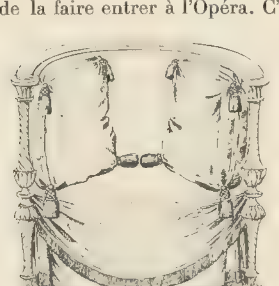
La Folie Pâris était la propriété de Pâris de Montmartel au milieu du xviiie siècle. A la Révolution elle fut achetée par M de Foulon. Ce pavillon était contigu au Parc de Bercy et on pouvait encore le voir intact il y a une trentaine d'années. Ce pavillon était en pierre de taille, « à la romaine » et entouré d'une terrasse donnant sur la rivière. Avant de recevoir le nom de Pâté Pâris, par allusion à sa forme massive, l'habitation de Pâris s'appela le Pavillon Martel, puis le Pâté Bercy. En 1767, M. de Bercy renouvela à Mme de Montmartel une permission d'avoir des rues grillées sur son parc, occupé par le marquis de Marigny. Ses héritiers le vendirent, le 29 octobre 1785, pour le prix de soixante-seize mille deux cents livres. En 1789, la propriété passa à un architecte, Guillaume-Elie de Foulon. En 1814, les dépendances furent acquises pour faire une caserne, occupée en 1869 par le train des équipages. Plus tard, l'enceinte des fortifications et le chemin de fer de ceinture séparèrent la propriété du parc même de Bercy.



MAISON HOCQUART

Le Président Hocquart, qui fut le premier occupant de cette maison, avait une certaine austérité, rare chez les magistrats de cette époque. Il ne se plaisait pas dans cette belle demeure qui pouvait servir à autre chose qu'à la vie calme qu'il y menait.

Il décida donc de la céder à son frère, un brillant fermier général qui avait hérité de la charge paternelle. D'aspect très galant, ce dernier avait eu plusieurs liaisons connues avec Mlle Vestris, avec Mme de Saint-Etienne, qu'il abandonna pour la célèbre Duthé, Mais là, il trouva parfois à qui parler ; son imagination inventait mille fantaisies qui n'étaient pas pour déplaire à la célèbre actrice. Comme tous ces fermiers généraux, qui amassaient si rapidement de grosses fortunes, il aimait à faire parade de son luxe. Pour prouver à la Duthé sa grande influence, il résolut de la faire entrer à l'Opéra. C'était en 1761. Ce début fut pour le fermier général un jour de gloire. Il avait préparé son entrée en « grande loge ».





Le prince de Soubise, le comte de Lauraguais, le comte de Foudras, et toute la Cour vinrent lui rendre hommage. Le pauvre Hocquart déjà voyait de redoutables concurrents, dont Lettorière, se dessiner à l'horizon. Bientôt, il dut quitter la belle actrice. Lettorrière l'avait emporté. On doit à M. Ginisty ces indications sur le protecteur de la Duthé, dont il a publié une très intéressante étude. La grosse fortune des Hocquart provenait des fermes générales, que le cardinal Fleury avait dénommées les « Colonnes de l'État ».



MAISON DE M. CALAU

Rue du Montparnasse, au n° 23, avait été construite une jolie maison par l'architecte Poyet pour Calau ou Galeau, peintre du roi de Prusse, mort à Berlin en 1785.

La porte d'entrée du pavillon était soutenue par deux figures d'Atlantes. Les appartements se composaient d'un boudoir, d'une chambre à coucher, d'un salon et d'une salle à manger. Le boudoir était surmonté par une coupole, formant lanterne, dont le plafond était divisé en compartiments où des enfants peints portaient des guirlandes de fleurs. Les pilastres du salon central étaient ornés d'arabesques en stuc, la salle à manger entourée d'une belle colonnade.





LE PALAIS DU ROI DE ROME

Frappé par la beauté du site, Napoléon, quelques mois avant la naissance du roi de Rome, avait décidé d'élever, sur les hauteurs de Chaillot, une demeure pour son héritier. Il rêvait d'un autre palais plus extraordinaire et plus magnifique que celui du Grand Roi. C'était toute une ville impériale qu'il voulait créer.

D'après Percier et Fontaine, les célèbres architectes, qui furent les confidents des pensées de l'Empereur, ceux qui pourront se représenter un palais aussi étendu, dominant la plus belle partie de la capitale, avec des moyens d'accès faciles, n'hésiteront point à penser que cet édifice aurait été l'ouvrage le plus extraordinaire de notre siècle.

Les appartements privés de l'Empereur et de l'Impératrice devaient faire face au parc, vers le bois de Boulogne, avec le mont Valérien comme perspective, la salle de spectacle du côté de Passy.

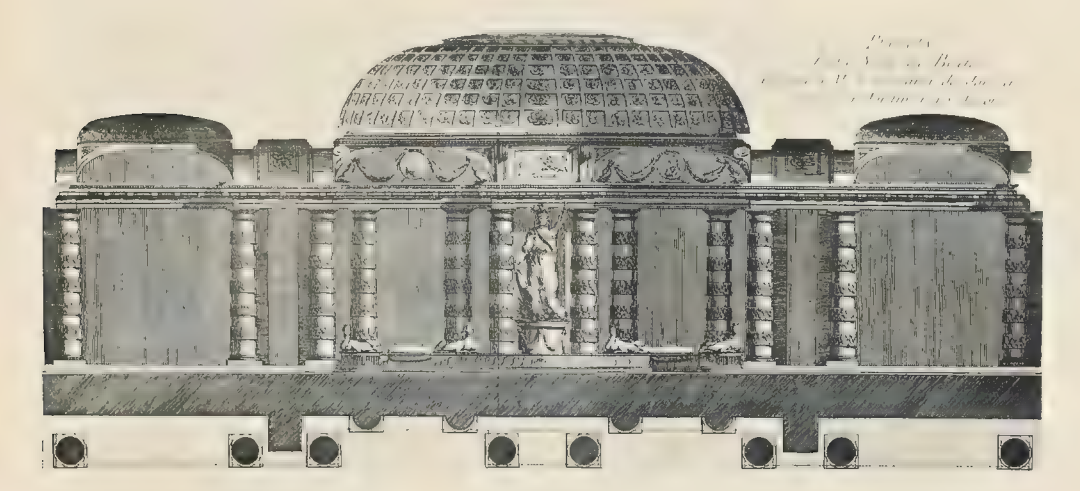
De superbes avenues, dites de Chaillot et de Passy, venaient aboutir à mi-côte du palais.

Ce projet ne manquait pas de grandeur, mais les désastres arrivèrent et interrompirent les travaux commencés.



FOLIE JANSEEN

Un Anglais, M. de Janseen, avait formé dans le haut des Champs Élysées, près de Maillot, un jardin des plus agréables qu'on visitait et qui appartenait à Mme de Marbeuf, quand son mari était



gouverneur de la Corse. Celle-ci en avait laissé l'accès libre. Il devint ensuite la propriété du comte de Choiseul-Gouffier. On y donna même, pendant la République, des fêtes comme à Tivoli. C'était alors le jardin, dit Marbeuf, où se trouvait un cèdre du Liban, contemporain et compatriote du fameux cèdre du Jardin des Plantes.





LES PETITES MAISONS
AU XVIIIE SIÈCLE

Les plus jolies maisons de Paris et leurs décorations ont été jusqu'ici l'objet de cet ouvragé, il y avait encore à la mode, alors à Paris, ce qu'on appelait les Petites Maisons et qui ne dataient guère que de la fin du XVIIIe siècle.

Sous Louis XIV, on allait au cabaret, dans des guinguettes écartées du centre, sur les bords de la rivière. Les endroits les plus populaires, mis en vogue par une excellente cuisine et des vins de qualité, suffisaient à des rendez-vous où l'amour l'emportait sur la poésie.

Quand vint la Régence, Monsieur le duc d'Orléans donna à la haute noblesse et à la riche finance une si vive impulsion vers le plaisir, que chacun voulut avoir une petite maison. M. le comte d'Évreux, Monseigneur le duc de Richelieu, Monseigneur le prince de Soubise, M. d'Argenson, le comte de Nocé et une douzaine d'autres furent les premiers à s'offrir ce luxe. Plusieurs dames même les imitèrent ; on eut recours aux meilleurs architectes, qui en firent de véritables petits palais.

La variété des décors, tour à tour libertins ou gracieux, suivant l'occasion et les développements du caprice, étaient l'affaire des gens de l'art et des machinistes habiles qui devaient disposer les choses pour le mieux.

On connaissait les merveilles de la Cour napolitaine sur ce point. On voulut les imiter.

La mode en fut si bien prise qu'on les multiplia un peu partout.

Voici quelle était la description de l'une d'elles, située dans la rue Plumet : Comme à dessein, pour lui donner un caractère quelque peu mystérieux, la façade extérieure semblait être une vieille habitation, prête à crouler. Un côté de la porte d'entrée était étayé ; on s'en éloignait comme d'une masure ; mais quand les gens favorisés du secret avaient dépassé ce misérable mur, on découvrait une charmille vivace, taillée en colonnes et en portiques ; à gauche, des statues, des vases de marbre ; à droite, une fontaine élégante ; de tous côtés des groupes de nymphes et de satyres, de sylphes et de sylphides.

Le corps de logis principal, composé d'une simple façade à un seul étage, était exhaussé d'un mètre et demi au-dessus du sol. On y accédait par une rampe double et circulaire.

La façade du jardin était composée d'un portique que soutenaient six colonnes ioniques ; le fronton, sculpté par Pigalle, représentait la naissance de Vénus.

L'antichambre était pavée d'une mosaïque exécutée en style à l'italienne, le dessin représentait une riche panoplie des armes de l'Amour : arc, flèches et carquois. Les murailles étaient en marbre vert, et, là encore, on retrouvait des trophées amoureux.

Le parvis du temple était ce que pouvait être le sanctuaire.

Venait la salle à manger, dont l'ensemble général représentait un bosquet de marronniers, avec leurs aigrettes de fleurs et leurs vastes éventails de verdure. Le jour y tombait en pluie d'or par un vitrage supérieur et aidait au prestige de cette verdure artificielle.

Vers un angle, un rocher de forme bizarre servait de buffet et cachait les musiciens qui instrumentaient sans rien voir de ce qui s'y passait.

Le plancher, en bois des Indes, était incrusté de nacre, de perles, d'ivoire et d'ébène ; les meubles, portières, rideaux, ottomanes, fauteuils étaient en velours vert, garnis de galons et de franges d'or.

La chambre à coucher était un temple élevé au Sommeil et à son frère, l'Amour.

Les murs étaient tendus de mousseline des Indes parsemée d'étoiles et de rosaces d'or ; la cheminée, en porcelaine de Sèvres, fantaisie d'une délicatesse inouïe, était peinte d'arabesques, de fleurs, de coquillages, d'oiseaux et de papillons groupés avec un art infini.

Sur une manière de rocher formé de labrador, de malachite, d'agate, de mine de fer, de lumachelle et d'autres matières semblables, s'élevait une coquille immense, aux côtes rose-bleu, or et argent ; elle supportait une corbeille tellement garnie de fleurs, que les osiers dorés étaient rompus en divers endroits, par où tombaient des guirlandes de roses, de lis, d'anémones, de pavots, de tulipes, d'œillets ; c'était la couche d'amour.

Tout y était à l'avenant, d'un luxe inimaginable.

La chaise longue, les deux bergères, les sièges volants étaient en satin rose glacé d'argent, et en bois de rose et d'ébène ; la commode, le secrétaire, le chiffonnier, deux ou trois autres petits meubles, commodes et élégants étaient en porcelaine, comme la cheminée et rehaussés, ainsi qu'elle, de bronze, d'or moulu et de rinceaux dorés.

Une porte donnait entrée dans une salle de bains, rotonde soutenue par des colonnes de marbre blanc, détachées sur un lambris de marbre noir antique ; quatre satyres soutenaient un pavillon sous lequel on pouvait à volonté disparaître quand on descendait dans la baignoire qui était en contre-bas, dans le plancher.

Voici une anecdote sur l'existence frivole qu'on menait dans cette fin du XVIII[e] siècle.

On était dans un superbe jardin, à Passy, à quelques kilomètres de Paris, aux pieds d'une statue de l'Amour, dont le doigt sur la bouche semblait recommander la discrétion. L'amant exprimait sa vive ardeur à celle qui enchaînait son cœur : « Arbitre charmant de mon sort, décidez de mon bonheur ! Dites... Oui ou non. » La dame le regarda tendrement et par un mot que démentait son regard, elle répondit : « plus tard », car elle savait qu'une violente jalousie attachait à leurs pas une rivale. Se séparer lui semblait bien cruel, mais en sortant du jardin, il se retourna et aperçut celle qui semblait les guetter, alors il comprit et s'enfuit.

A quelques jours de là il fut exilé dans ses terres par ordre du Roi.

La rivale était puissante. Il dut obéir.

L'idylle rompue, il ne revint plus à Paris. L'amour avait tué dans son cœur toute joie d'y vivre.

Voilà ce qu'était la vie dans les petites Maisons d'autrefois.

Pour peindre la vie que l'on menait alors dans ces Folies de Paris, il suffit de jeter un coup d'œil sur la société à la fin du XVIII[e] siècle.



LA SOCIÉTE FRANÇAISE

AU

XVIII[e] SIÈCLE

Après la mort de Louis XIV tout était changé dans les arts aussi bien que dans les mœurs. La rigidité du maintien, la correction des idées avaient disparu, faisant place au débraillé des roués de la Régence, à l'extravagance de leurs aventures.

On ne voyait plus à la Cour, comme chez les grands seigneurs, que fêtes ou danses lascives, sourires provocants. Le goût pour la nature se répandait jusque dans les prairies et le long des ruisseaux les dames, avec leurs toilettes de satin et de dentelles, suivies de leurs amoureux enrubannés, pomponnés, poudrés. Tout ce monde élégant jouait à l'idylle et aux pastorales, en souliers à hauts talons et en paniers.



Il faut à cette société capricieuse et folâtre, où tout est joie, paroles caressantes, tendres baisers, il faut que l'art copie les mœurs, il n'y a que Boucher qui puisse lui plaire. A ce moment-là, il est le peintre à la mode, le peintre de ce monde qui ne pense qu'à l'amour, au plaisir, à la satiété des sens. Et il donne à ses bergères la grâce des prostituées ; à ses déesses, l'effronterie des comédiennes. Mais il plaît tel qu'il est, parce qu'il est tel.

La bourgeoisie suivait l'exemple. Elle s'était enrichie depuis le Régent. Elle se logeait en de superbes maisons, qu'elle ornait d'œuvres d'art depuis qu'elle avait marié ses filles avec les fastueux financiers.

On va trouver ici un certain nombre de gra-



vures inspirées par les ouvrages de Restif de la Bretonne. Ce Restif, qui a donné une impression si exacte de la vie frivole de Paris à la fin du XVIII[e] siècle, était un des esprits les plus amusants de son époque. La plupart de ses livres sont à clef, et c'est là ce qui donne un grand intérêt aux illustrations qui sont reproduites ici et dans trois de ses ouvrages. Siduc déguisait le nom de Ducis, Nollicreb celui de Crebillon, Riatlove celui de Voltaire. Ce genre était d'ailleurs fort à la mode et Restif en a profité.

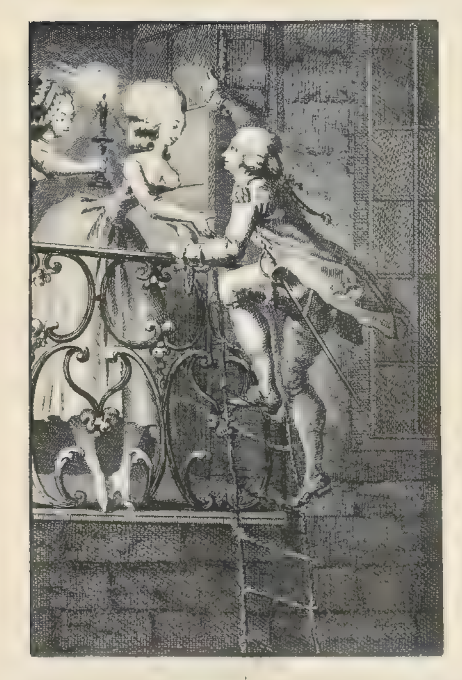
Mais le satyrique auteur fût un jour lui-même mystifié. Etant convié à un dîner chez de simples bourgeois, il fut présenté à des soi-disant marchands et marchandes de mousseline, dentelles, à un abbé sourd et un camelot. Il développa devant eux des idées révolutionnaires les plus hardies, auxquelles semblaient applaudir les convives, lorsqu'à la fin du repas il apprit que la marchande de mousseline était la duchesse de Luynes, la marchande de dentelles, la comtesse de Laval et l'autre, la duchesse de Mailly, le sourd, l'évêque d'Autun, et le camelot, l'abbé Sieyès. On rit beaucoup de la farce, et Restif en garda à ces compagnons de table, qui avaient voulu voir « l'homme » de près, une certaine rancune. A quelque temps de là, il publia un ouvrage où il peint ce qu'il a vu dans cette société brillante et corrompue, objet d'anecdotes les plus scandaleuses et capable des plus jolis gestes.



Dans cette fin du XVIII[e] siècle, on éprouve un charme mélancolique à voir défiler toutes ces séduisantes et gracieuses figures, à les voir mener gaiement, insoucieusement leur vie, et c'est au moment où cette société va disparaître à jamais qu'elle brille d'un incomparable éclat.

D'autres époques ont pu produire plus d'hommes de génie, à aucun moment il n'y a eu, dans toutes les branches de l'esprit humain, une culture plus complète.

Jamais l'esprit n'a été plus apprécié, plus recherché. Tous ces grands seigneurs, toutes ces nobles dames qui composent la Cour et la société sont tous des gens du monde accomplis ; ils sont ornés de



toutes les grâces que peuvent donner la race, l'éducation, la fortune et l'usage ; ils n'ont d'autres idées que de plaire.

Ce raffinement d'esprit et d'élégance a amené insensiblement la suprématie de la femme. Tout pour elle et par elle.

Livres, gravures, correspondances, souvenirs, mobilier, beaux-arts, tout nous parle d'une vie de plaisir et de volupté où la femme joue le premier rôle.

Le règne de la femme amène le règne de l'amour.

L'amour devient la passion exclusive, le but unique de la vie.

L'amour dans le mariage est souvent indigne des personnes bien nées. On voit parfois les jeunes maris négliger leurs femmes et manquer vis-à-vis d'elles de soins et de procédés, dans la crainte du qu'en-dira-t-on. Le libertinage est pour ainsi dire obligatoire.

Les jeunes gens ne songeaient qu'à l'amour et toutes les femmes étaient l'objet de leurs obsessions. Mais la plupart pensent qu'ils en auront plusieurs, car, en amour, il n'y a que les commencements qui soient charmants et c'est pour cela qu'on éprouve tant de plaisir à recommencer souvent.



Voilà la morale du temps.

Le mari avait la sagesse de ne point exiger de sa femme une vertu qu'il ne gardait point lui-même. L'insouciance était donc la vertu du mari ; il fermait les yeux et ne demandait qu'une certaine décence dans la conduite. Le marquis de X... disait à sa femme : « Je vous permets tout, hors les princes et les laquais ». En effet, ces deux extrêmes déshonoraient par le scandale.

Le règne de l'amour a amené le règne du plaisir ; il est remplacé par la volupté et aux sentiments éternels a succédé le caprice, la fantaisie : C'est une passade et rien de plus, » dit une femme en parlant d'un amant heureux. D'un autre : « N'en pouvant estimer aucune, il a pris le parti de les avoir toutes. »

Cette excessive liberté de mœurs n'était pas l'apanage exclusif de la société française, comme on semble le croire trop souvent. Les Cours de

Russie, de Prusse, d'Angleterre, de Saxe, de Portugal, d'Espagne, de Danemarck, etc., étaient le théâtre de tels scandales que la Cour de Versailles pouvait passer pour le dernier asile de la vertu.

Comment expliquer un changement si rapide, si profond ?

C'est que cette civilisation, essentiellement raffinée, a disparu tout à coup, l'édifice s'est écroulé tout d'une pièce sans laisser de traces. Il semble que le couperet révolutionnaire a tranché du même coup tout lien avec le passé. Lettres, arts, mobilier, usages, élégance, costumes, bon air, tout ce qui a fait le charme, tout ce qui a été la fleur de l'esprit humain et de la civilisation a disparu.

Une société toute neuve s'élèvera sur les ruines amoncelées, mais elle ne gardera avec celle qui l'aura précédée aucun lien quelconque ; il semble que des siècles les séparent. C'est ce qui explique comment les habitudes, les coutumes de ce temps-là nous



surprennent si vivement. On a fait longtemps le procès du XVIIIe siècle, puis il est devenu de bon ton de vouloir le réhabiliter. Pourquoi, du reste, vouloir enlever à cette société ce qui a fait son caractère, son originalité et son charme ?

Laissons, ce qui allait si bien, la légèreté de l'esprit et la grâce et ne les déplaçons pas d'un cadre dans lequel la vie fut heureuse. Tous sont gais, amusants, spirituels comme on ne l'est plus. Nobles, généreux, chevaleresques, ils ignorent le sentiment mesquin, ils ont le mépris de l'argent et toutes les bassesses qu'il inspire. « On savait vivre et mourir dans ce temps-là, » dit si joliment Aurore de Saxe.

Le tapage, les fêtes, les plaisirs, la guerre, l'amour, voilà leur existence. C'était le temps des spirituelles intrigues et des passions étourdies, dont notre société plus réglée ne parle plus qu'avec réserve. « Qui n'a pas vécu avant 1789, a dit M. Talleyrand, n'a pas connu la douceur de vivre ».

Le prince de Ligne qui avait si brillamment traversé l'époque dont nous nous occupons, et qui



vivait encore au commencement du XIXe siècle, a dit amèrement : c'est la sagesse qui nous conduira à apprécier les Folies et les Petites Maisons. Telle est la description de « la fin d'une société » qu'un auteur célèbre a donné. On n'en peut trouver de meilleure et de plus caractéristique. Aussi a-t-il paru intéressant de la reproduire ici.



Les toilettes les plus outrées du règne de Louis XV n'étaient rien à côté de celles qui parurent en 1776, 1777, 1778. L'échafaudage des cheveux fut porté si haut, que le visage paraissait être aux deux tiers du corps. Les caricatures du temps représentent les coiffeurs perchés sur une échelle pour accommoder les dames. L'histoire atteste que celles-ci furent obligées de se tenir agenouillées dans les voitures, qu'il fallut les exclure de l'amphithéâtre de l'Opéra, parce qu'elles dérobaient la vue de la scène aux spectateurs placés derrière elles, que l'industrie inventa un mécanisme pour baisser et redresser la coiffure à volonté.

Le goût pour les plumes fut une véritable rage. On en mit dans les cheveux, aussi bien que dans les



bonnets. Elles furent plantées devant, derrière, sur les côtés de la tête. Puis vinrent les « poufs ». On appelait ainsi les plis brisés d'une pièce de gaze qu'on introduisait entre les mèches de la chevelure. Il y eut des poufs de toutes façons.

Quant à l'habillement, il sembla prendre à tâche de se conformer au costume de théâtre ; on n'imagine pas ce que la grande tenue exigeait de garnitures. Les paniers, approchant de leur fin, atteignirent leur plus grande ampleur. Il y en eut de quatre à cinq mètres de tour. La superficie de l'étoffe étalée par dessus, était couverte de nœuds, de coques, de bouquets de fleurs et de fruits, de bouillons de gaze cousus en long, en large, en travers, en guirlandes, sans compter les falbalas, sans préjudice des rangs de perles ou de pierreries. Voilà pourquoi le prix d'une robe pouvait représenter une fortune. Une grande dame, hors d'état de payer comptant une robe qu'elle avait commandée, l'acheta pour une rente viagère de six cents livres.

Il y avait mille façons de garnir les robes, qui portaient des noms dépeignant bien cette époque de



sentimentalisme particulier. « Plaintes indiscrètes, grande réputation, désir marqué, préférence, vapeurs, doux sourire, agitation, regrets, etc. »

Les couleurs de ces robes ont aussi leur histoire.

En 1775, un jour d'été, Marie-Antoinette parut devant Louis XVI avec une robe de couleur rembrunie. « C'est la couleur des puces », dit le roi. Le mot fit fortune ; toute la Cour se met couleur de puce ; Paris et la province imitent la Cour. Les teinturiers varient les nuances : on a la « vieille » et la « jeune puce », le « ventre de puce », le « dos de puce », la « cuisse de puce ».

Voici la description d'une élégante à l'Opéra en 1778.

Une robe de « soupirs étouffés » (nom donné à une sorte de satin broché), ornée de « regrets superflus », un point au milieu de « candeur parfaite », garnie en « plaintes indiscrètes », des rubans en « attentions marquées », des souliers « cheveux de la reine », brodés de diamants en « coups perfides », et les « venez y voir » en émeraudes, frisée en « sentiments soutenus », avec un bonnet de « conquête assurée », garni de « plumes volages » et de rubans d' « œil abattu » un « chat » sur le col couleur de « gueux nouvellement arrivé », et sur les épaules une « médicis » montée « en bienséance », et son manchon d' « agitation momentanée ».



Quoiqu'on pense des modes qui s'exprimaient dans un pareil langage, elles ont un mérite que personne ne leur contestera, c'est d'avoir été essentiellement française.

Quelques années plus tard, notable changement des modes ; on renonça aux garnitures, aux bouillons. L'effet des robes ne fut plus cherché que dans les plis produits par les fronces qu'on pratiquait autour de la taille. Les paniers eux-mêmes tombèrent en disgrâce. Dans les promenades, on ne vit que justaucorps à la paysanne, chapeaux de paille, tabliers et fichus.

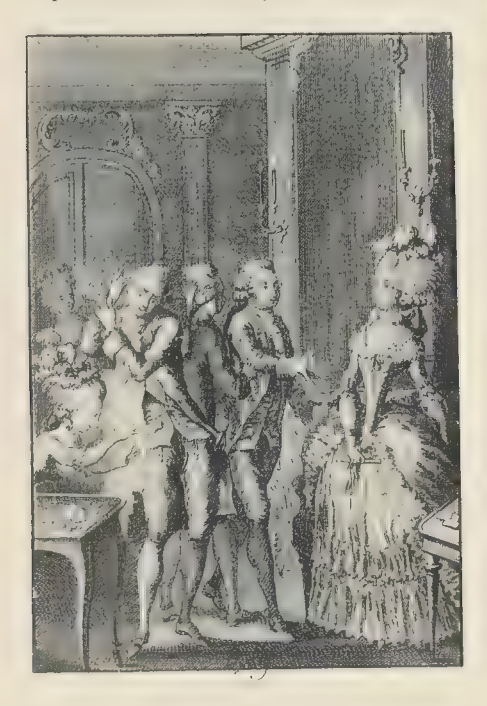
Les airs de soubrette furent préférés à ceux de bergerette, après l'incroyable succès du « Mariage de Figaro ». Mlle Contat, chargée du rôle de Suzanne, avait enlevé tous les suffrages par sa désinvolture et sa grâce accomplie. Le triomphe de l'actrice mit à la mode le costume sous lequel elle

l'avait remporté. En 1786, les goûts anglais nous envahirent ; gagnées par l'exemple des hommes, les dames commencèrent à porter des robes en redingotes, qui avaient des revers, des parements, un double collet, des boutons de métal. Les chapeaux ordinaires étaient immodérés par la dimension de leur passe et de leur forme. La mode française, si riche et si magnifique, si variée, si élégante, si gracieuse, avait presque disparu aux approches de la Révolution.

C'était déjà une royauté déchue abandonnée de ses sujets.

La vie de marivaudage à Paris, dans les soupers, les théâtres, provoquait mille incidents qui dénotent bien l'esprit de l'époque. Témoin l'aventure de cet officier français, en 1788, avec la belle Présidente de Tourvel entrant dans sa loge, à l'Opéra, la main appuyée sur le bras de son mari. Le jeune et charmant chevalier de Florenville, qui l'accompagnait, avait préludé, dans la voiture, en posant son pied sous celui de la jeune Présidente, et ils





avaient ainsi conversé de la manière la plus expressive. Le Chevalier soulevait : — Que je vous aime ! — L'entretien en était à ce point décisif, quand on arriva. L'on descendit de voiture ; on monta le grand escalier ; on parvint dans le corridor et l'ouvreuse mit la clef dans la serrure ; la loge s'ouvre. La toile était levée ; le Président se presse... et cependant le Chevalier s'était emparé de la main de la Présidente, avec laquelle il avait un entretien bien plus expressif qu'avec le pied, puisqu'il était accompagné de quelques paroles, et qu'il fut suivi d'un long et savoureux baise-main... C'était le complément de ses adieux : six mois entiers allaient le séparer de sa belle cousine, car Mme de Tourvel était sa parente. Ils se parlèrent pendant tout le spectacle et même dans les ballets... Charme puissant de l'amour, qui s'empare de tous les objets et les transforme dans sa propre substance !... Le chevalier de Florenville était tout occupé de son départ. Le



dernier instant était enfin arrivé, il n'y avait pas un moment à perdre. On préparait une expédition en Amérique. Mais, tout en se préparant, le chevalier réfléchissait au moyen de prolonger de six heures son séjour à Paris. L'amour ne compte pour rien les moments passés, il n'estime que les moments à venir. Florenville calculait qu'en crevant les chevaux il arriverait à l'heure, que la Présidente s'est attendrie, qu'il lui a baisé la main ! Plein de cette pensée, il s'achemine chez la Présidente, après avoir donné ordre à ses gens de venir l'attendre, avec sa chaise, à cent pas de la porte. Florenville joignit la femme de chambre de la Présidente un moment avant le retour de l'Opéra et lui persuada de le laisser dans la chambre à coucher de la Présidente. La femme de chambre avertit Mme de Tourvel malgré la parole donnée à Florenville. Celle-ci fut effrayée. Elle ne pouvait renvoyer le chevalier sans que son mari s'en aperçut. Elle prit le parti de se retirer dans son boudoir, et de faire mettre des draps à son sopha qu'on arrangea ainsi pour la nuit. Elle espérait que le chevalier s'ennuierait seul, et elle chargea sa femme de chambre de le faire sortir sans bruit. Mais que faisait l'étourdi ? Se doutant, au retard, que la femme de chambre avait instruit sa maîtresse, il se mit au lit, très sûr qu'on le préserverait de tout inconvénient. Il fut persuadé de son prochain bonheur quand, vers minuit et demi, une porte dérobée s'ouvrit dans la ruelle ; on soulève le drap et l'on se glisse dans le lit : la prudence voulait que le chevalier attendit en feignant de dormir... Vous dormez, ma chère, dit une voix qui était celle du Président. Le chevalier tremblant, outre qu'il avait la langue glacée, se garda bien d'ouvrir la bouche... Le mari voulut embrasser sa femme. Florenville se tint couché sur le visage en marquant la respiration d'un profond sommeil. « C'est dommage de l'éveiller », dit le Président. Il se tint tranquille. Dès que le chevalier le crut endormi, il sortit doucement du lit, chercha ses habits, les trouva





difficilement, s'habilla comme il put et tâtonna pour ouvrir la chambre. Heureusement, la femme de chambre était aux écoutes. Elle ouvrit. Florenville s'éloigna au hasard. Il trouve la clef à la porte d'une chambre où il y avait de la lumière ; il crut que c'était celle de la femme de chambre : il y entra. C'était celle du Président, qui avait laissé son flambeau. Le jeune fou trouva plaisant d'écrire sur une belle feuille : « Si je n'ai pas couché avec Madame la Présidente, j'ai couché avec Monsieur le Président !... » Il prit ensuite le flambeau pour se guider par l'escalier dérobé, traversa le jardin, parvint à la porte où sa chaise l'attendait, y monta et partit.

Cependant, le Président s'éveilla. Ne trouvant personne auprès de lui, il pensa qu'il était chez lui. Or, Louisette, la femme de chambre, l'ayant entendu, prévint Mme de Tourvel qui rentra dans sa chambre, où le Président l'y trouva. Il éclata de rire. Ce que c'est pourtant ! J'aurais juré que j'étais venu chez ma femme !... Le matin, pendant que M. le Président dormait, la Présidente alla doucement dans son lit, dont Louisette avait changé les draps, et elle dormit enfin !... Le Président, s'éveillant, se trouva seul, ouvre ses rideaux, se voit chez lui, et s'écrie : Oh ! pour le coup, c'est ici la nuit aux aventures !... Le Président se lève et ses yeux se portent sur la grande feuille de papier. Il lit : « Si je n'ai pas couché avec la Présidente, pour lui faire mes adieux, j'ai couché avec le Président !... » Le Président connaissait l'écriture, il fut très surpris. Mais la vérité pouvait-elle se soupçonner. Il pensa d'abord que le chevalier avait écrit ces mots après le dîner.... Puis, réfléchissant qu'il ne pouvait être entré dans sa chambre à coucher, il eut des inquiétudes.... Enfin, il s'arrêta aux plus affreux soupçons.... Il s'informa. Un vieux laquais, à sa fenêtre, avait vu de la lumière dans le jardin. Le Président chercha son flambeau, qu'on ne retrouva plus.... Il crut sa femme coupable ; mais il dissimula jusqu'à une lettre amphigourique du chevalier.





Ce fut alors que, se croyant sûr d'une infidélité, il se plaignit en montrant la lettre interceptée ; il exigea que Mme de Tourvel allât au couvent.... La Présidente n'était pas entièrement innocente, mais au fond, elle ne fut coupable que d'un petit écart bien pardonnable.

Les mœurs de cette époque sont fort curieuses. Dans la bourgeoisie elles se reflétaient comme dans l'aristocratie par des côtés amusants, dont voici un exemple :

A Paris, au bas du Pont-au-Change, près l'entrée du quai de Gèvres, était un marchand, appelé Ormancé, bijoutier, qui avait une très jolie femme. Il l'avait épousée par inclination. Lorsqu'elle était sa maîtresse, il l'admirait à l'excès. Quand il en eut fait sa femme, et dès le premier jour des noces, il savourait plus qu'elle-même, les compliments qu'on lui prodiguait. Le soir de ses noces, Ormancé vint se mettre aux genoux de sa femme. « Mon amie, lui dit-il, quelle conduite voulez-vous que je tienne ? Devenu votre propriétaire, je m'identifie avec vous ; les louanges qu'on vous donne sont données à Madame « Ormancé » ; elles me flattent plus que vous-même. Désirez-vous que je vous laisse jouir quelque temps encore de votre fraîcheur, de votre ravissante beauté que je vais orner de tout ce que peut fournir l'art de la parure ? En un mot, voulez-vous jouir de l'admiration publique pendant quelques années ? Ou voulez-vous que, cette nuit même, je moissonne tout cela et que je vous expose à voir détruire cette taille de nymphe ? » Il attendit la réponse de la belle. « Mon ami, lui répondit-elle, vous devez m'être bien cher pour une délicatesse qui prévient mes désirs ; oui, je désire vivement tout ce que vous me proposez là. »



Et voilà comment un amant, devenu l'époux de sa maîtresse, fut, dès ce jour séparé, et vit les liens les plus tendres rompus entre eux. Quelle singulière époque !

Voici encore un aperçu de la vie au XVIIIe Siècle :

A toute époque, les sorties de l'Opéra ont donné une idée de la magnificence d'une société et de son élégance. Pendant le spectacle, on ne voit que des ensembles, mais lorsqu'à la sortie tout s'agite, que les femmes attendent, l'œil est ébloui et il s'égare sur cette pléiade de beautés brillantes, de modes et de parures. A la fin du XVIIIe siècle, l'on voyait là un pouf; plus loin un chapeau à la pandour; ou bien un chignon natté... Une jeune beauté nouvellement mariée, écoutant les douceurs d'un petit-maître, pendant que son mari est obligé de répondre aux félicitations d'un groupe entier... C'est là que se font les impromptu de soupers fins, et que les abbés sans famille trouvaient le secret d'être de toutes. Au lorgnon, on se choisit entre cent, pour s'appareiller, le dernier degré de civilisation ramène les hommes à l'état de nature : chacun y faisait soi-disant son emplette pour la journée du lendemain. Il est tant de gens pour qui le jour ne commence qu'à six heures, et pour lesquels il est midi à la sortie de l'Opéra !...

Si l'on veut une image des plaisirs qu'alors la société recherchait, on songe à ces soupers délicieux où deux amants et deux belles, débarrassés des valets, se livrent en liberté aux plaisirs de l'amour et de la table. L'un d'eux vient de hasarder une déclaration fort tendre et très expressive, qu'il a donnée pour une chanson et qu'il veut reprendre après qu'on l'a lue. L'autre parle et n'écrit pas; mais il est pressant, et ses discours un peu libertins font rougir. « Au moins, lui dit-on, en lui versant rasade, faites excuser votre témérité par une pointe de champagne ! » — Ah ! j'ai une pointe d'amour ! et c'est bien mieux.

Les hommes dînent, à Paris, et les femmes soupent; elles savent que les lumières leur sont plus favorables, et elles ont fait du jour la nuit et de la nuit le jour. A quelle heure dîneraient-elles ? Les mille soins qu'elles donnent à leur toilette les tiennent quelquefois jusqu'au soir.

— C'est une brillante fin d'époque « Qui n'a pas vécu alors, — disait en 1820 une grande dame échappée à la tourmente révolutionnaire, — n'a pas connu le plaisir de vivre. » —

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIES RÉUNIES
DE NANCY

